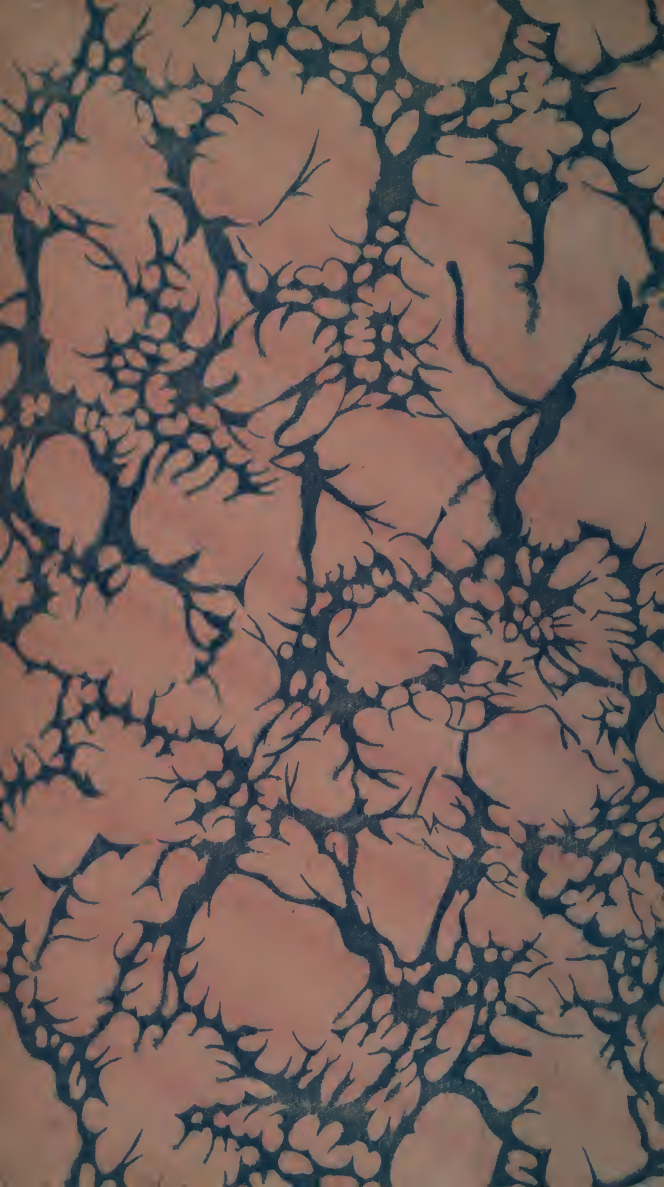
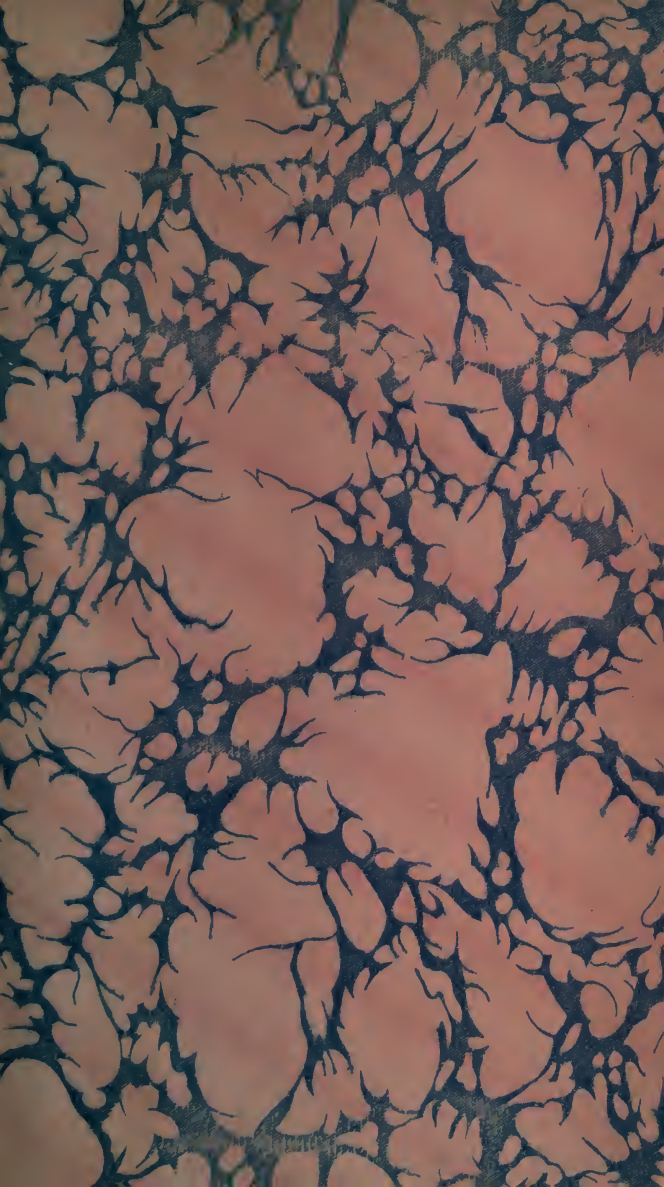




3 1761 03554 0509











LF  
M199a

LES AMOURS  
D'OLIVIER DE MAGNY

*Texte original*

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET



176011  
22/11/22

PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXVIII





LES AMOVRS

D'OLIVIER DE MAGNY

PAR

OLIVIER DE MAGNY

UN VOLUME

LES AMOVRS

D'OLIVIER DE MAGNY

---

LYON

IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET

---

LES AMOURS  
D'OLIVIER DE MAGNY

*Texte original*

AVEC NOTICE

PAR E. COURBET



PARIS  
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR  
27-31, passage Choiseul, 27-31

M. D. CCC. LXXVIII

REVUE DE LA  
D'OLIVIER DE MAGNY

PAR  
M. S. COLLECT

PQ  
1629  
M3A66  
1878

REVUE DE LA  
D'OLIVIER DE MAGNY  
PAR  
M. S. COLLECT



## AUERTISSEMENT

**L**es Amours de Magny devaient former le dernier volume de cette édition & se terminer par un index général où se seraient trouvés les éclaircissements historiques & philologiques nécessaires pour l'intelligence de l'auteur. Mais l'examen du livret qu'Olivier de Magny a fait imprimer, en août 1553, chez Arnoul L'Angelier, avec le titre d'Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France, a modifié nos prévisions. Cet opuscule rarissime est accompagné de poésies qui lui donnent l'importance d'un livre. Il devient, pour cette raison, le complément indispensable de l'œuvre du poète quercinois, & il en sera le tome final. Afin de grossir

*l'intérêt que les bibliophiles attacheront à cette publication, nous y ajouterons la vie d'Olivier de Magny, par Guillaume Colletet, & à la suite, avec nos remarques, les notes de M. Prosper Blanchemain, l'érudit à qui sont dues, parmi d'importantes réimpressions, celles de Ronfard, de St-Gelais, de Magny & de Courval Sonnet (1).*

*Les Amours ont été publiés pour la première fois à Paris, chez Estienne Groulleau, en 1553, in-8° de 83 ff. plus 8 ff. liminaires non chiffrés & titre compris. Ce petit volume est orné d'un portrait en bois au recto du deuxième feuillet, & il présente, à la page seize, un privilège daté de Paris, 18 mars 1552. Les poésies d'Hugues Salel,*

(1) Ronfard, Paris. Iannet 1857, 8 vol.; St-Gelays, Daffis, 1873, 3 vol. avec remarques de MM. Philippes-Beaulieux & R. Dezeimeris; Magny, Turin, Gay, 1869, 3 vol. & Lyon, Scheuring, 1876, 1 vol.; & Sonnet, Paris, Jouaust, 1876, 3 vol.

*Indépendamment de ces publications, il faut mentionner encore celles de Louise Labé, de Jean Doublet, de Claude Fauchet & de Pierre de Cornu, & dans cette collection même, Angot L'Eperonnière.*

*Mes recherches sur Magny m'ont mis en rapport avec M. Blanchemain, dont je suis heureux de me dire ici l'ami & l'obligé.*

que Magny a jointes à ce premier ouvrage, sont précédées f° 66, r°. de ce titre : *Recueil d'aucunes œuvres de Monsieur Salel, abbé de St-Cheron, non encore imprimées. Elles sont suivies de l'avis au lecteur, reproduit ici en appendice, & d'un sonnet de Jodelle, commençant par ces vers :*

*Sur quel riuage à mes yeux incogneu,  
Dedans quel bois saintement solitaire,  
Ou en quel coin farouchant le vulgaire,  
As tu Phebus mon Salel detenu ?*

*Deux sonnets de Magny, l'un à Marc-Antoine de Muret & l'autre à son livre, terminent le volume, à la fin duquel se lit la mention suivante : Imprimé à Paris, par Estienne Groulleau, libraire & imprimeur.*

*Les Amours sont le seul ouvrage d'Olivier de Magny qui ait eu les honneurs d'une seconde édition pendant le XVI<sup>e</sup> siècle. Cette réimpression, faite à Lyon par Benoist Rigaud, en 1573, forme un in-12 de 85 ff. numérotés, plus 8 ff. liminaires non chiffrés, & elle est aussi rare que l'original, dont elle diffère, sinon par la correction, du moins par quelques points. Le portrait de Castianire a été remplacé par une gravure en bois représentant, dans l'encadrement d'un berceau de feuillage, une*

*jeune femme jouant de la viole pendant qu'un jeune homme l'accompagne sur le luth. D'autre part, le privilège du 18 mars 1552, devenu sans utilité, a été supprimé.*

*De ces deux textes, nous avons, pour le reproduire, choisi le plus ancien, celui dont selon toute probabilité, Magny a suivi l'exécution typographique. Toutefois, comme l'exemplaire existant à la Bibliothèque nationale est incomplet des ff. 9 & 40, il nous a fallu tenter de combler cette lacune, afin d'éviter tout emploi de la leçon posthume. Grâce à l'obligeance d'un bibliophile bien connu, M. le comte de Lignerolles, qui nous a permis de relever, sur l'édition originale en sa possession, les passages dont nous étions privé, nous nous trouvons aujourd'hui en mesure d'offrir aux lecteurs d'Olivier de Magny, une reproduction absolument exacte du premier ouvrage du poète quercinois. Le portrait de Castinire, entièrement conforme à la gravure en bois*

(1) *Vers à corriger :*

*Sonnet VII, vers 1 :*

*Arrestez-vous, voyez la douceur grande*

*Sonnet LXXVII, vers 9 :*

*D'autre costé ie remache à part moy.*



qui décore les *Amours* de 1553, & placé, comme elle, au recto du second feuillet, complète la ressemblance de notre volume avec un livre rare.

Il nous reste maintenant à parler de notre appendice. Il comprend un avis en prose au lecteur & deux sonnets, entre lesquels Magny avait placé les OEuvres d'Hugues Salel non encore imprimées.

Quel que soit l'intérêt de ces dernières poésies, les unes adressées au roi comme des compliments officiels, & les autres nées d'une inspiration plus intime, aucune place ne pouvait leur être réservée dans une réimpression uniquement consacrée aux ouvrages d'Olivier de Magny. Nous avons cru devoir, néanmoins, dans la notice qui va suivre, entrer, à ce sujet, dans des explications un peu détaillées. Les vers, dont Magny a grossi ses *Amours*, ont été choisis avec soin & joints, par calcul, au livre de l'auteur. A défaut d'une œuvre, il y avait là une manœuvre à mettre en lumière.







## NOTICE.

**L**ES amours d'Olivier de Magny ont été publiées en 1553; mais elles étaient écrites une année auparavant. Le privilège qui est du 18 mars 1552, en fournit la preuve.

Ainsi ce petit poème contemporain des premières amours de Baïf & de Ronfard (1), précédait de deux ans la traduction des Odes d'Anacréon de Remy Belleau (2). Il n'avait devant lui que l'Olive de du Bellay & les Erreurs amoureuses de Pontus de Tyard qui étaient alors les seuls témoignages d'inspiration personnelle des futurs

(1) *Amours de Jan-Antoine de Baïf*; Paris, V<sup>e</sup> Maurice de la Porte, 1552, in-8 de 104 pp. Achevé d'imprimer du 10 décembre 1552.

*Amours de P. de Ronfard, Vandomois, ensemble le cinquième de ses Odes*, Paris, V<sup>e</sup> Maurice de la Porte 1552, in-8 de 239 pp., plus 32 ff. pour airs notés. Achevé d'imprimer du 30 septembre 1552.

(2) *Odes d'Anacréon Teïen*, traduites par Remi Belleau, ensemble quelques petites hymnes de son invention; Paris, Adr. Wechel, 1555, in 8.

poètes de la Pléiade française (1). Les poésies de Jacques Tahureau n'avaient point encore paru (2) & celles de Jean de la Péruse (3), devaient être éditées plus tard après la mort de leur auteur, par J. Boiceau de la Borderie & par Guillaume Bouchet, désireux de montrer en leur ami défunt, Jean de la Péruse, un émule d'Etienne Jodelle, le dramaturge à la mode.

Avant de se faire connaître par ses Amours, Olivier de Magny s'était signalé comme poète courtisan par un hymne sur la naissance de Marguerite de France, fille du roi Henri II, survenue le 14 mai 1552. En cette occasion, le jeune poète s'était inspiré de l'exemple du plus illustre de ses maîtres, Pierre de Ronfard qui, trois ans auparavant, avait écrit l'Epithalame d'Antoine de Bourbon & de Jeanne de Navarre (4).

Cet esprit d'imitation ne sçaurait nous surprendre de la part de poètes rapprochés les uns des autres par leur âge, leurs goûts, leurs travaux & leurs attaches avec des personnages que leurs fonctions appelaient auprès du

(1) *L'Olive* & quelques autres œuvres poétiques... par I. D. B. A. Paris, Arnoul l'Angelier, 1549, in-8 de 40 ff.

*Erreurs amoureuses*. Lyon, par Jean de Tournes M.D.XLIX, in-8 de 86 pp. Achevé d'imprimer du 5 novembre 1549.

(2) Les premières poésies & les sonnets, odes & mignardises amoureuses de l'Admirée, Poitiers, de Marnefz & Bouchetz frères, 1554, in-8.

(3) *La Médée*, Tragédie & autres poésies de Jean de la Péruse. Poitiers, de Marnefz & Bouchetz frères, 1556, in 4.

(4) Paris, Vascofan, 4 ff. in-8. Le mariage d'Antoine de Bourbon & de Jeanne d'Albret s'accomplit le 20 octobre 1548.

roi. En 1550, Daurat, le maître de Ronfard, de Baïf & de Remi Belleau, avait à peine dépassé la quarantaine & ses disciples se suivant de quatre en quatre années, comptaient le plus âgé vingt-fix & le plus jeune dix-huit ans (1).

Ronfard élevé à la Cour avait accompagné en Allemagne l'ambassadeur Lazare de Baïf. Du Bellay était patronné par le seigneur de Langey & le cardinal son frère. Enfin Magny était depuis plusieurs années le secrétaire d'Hugues Salel, maître d'hôtel du roi & aumônier de la reine.

Hugues Salel a été en quelque manière un aïeul de Defportes. Homme heureux, aimant la poésie, il s'est plu à favoriser les poètes & à leur aplanir le chemin de la fortune. Par sa politesse & son savoir, il avait acquis une assez grande influence & il fut en user dans des circonstances délicates. Il fut l'un des premiers protecteurs d'Etienne Dolet à qui il ménagea l'appui de Jean Bertrandi, premier président du Parlement de Toulouse. Il a placé en tête de Pantagruel un dixain qui sous la plume d'un prêtre est une audacieuse apologie de Rabelais. Après avoir, en 1539, accepté la mission d'aller avec les fils du roi, recevoir l'Empereur Charles-Quint

(1) Pontus de Tyard avait trois ans de plus que Ronfard qui avait le même âge que du Bellay. Jodelle enfin était né comme Jean-Antoine de Baïf en 1532. Ces rapprochements expliquent mieux que de longues dissertations les unanimités de la nouvelle école poétique.

à Bayonne, & d'accompagner ce prince pendant la durée de son voyage en France, il fut nommé abbé commandataire de Saint-Cheron (1).

Ces diverses particularités montrent quel était le crédit de Salel auprès de François I<sup>er</sup>. Elles donnent également à penser que Salel n'était pas moins bien venu de Marguerite d'Angoulême, & qu'il lui dut plus d'une généreuse inspiration. Il est d'ailleurs établi par d'irréfutable observations que Salel appartient au groupe des lettrés philosophes au milieu desquels Marguerite vécut en bienfaitrice, C'est d'Hugues Salel que Marot a dit :

*Honneur te guide & te met en haultesse,  
Pour ton grand sens & ta science acquise,  
Ce que tu as retenu pour devise  
Est iustement à ce degré t'adresse.*

*Tu t'es conduict par tres-grande sagesse,  
Merveille n'est si donc en ceste guide  
Honneur te guide,*

(1) Voici le mince article que la Gallia Christiana a consacré à notre abbé

XXVII. — « Hugo Salel clericus cadurcensis & cubicularius Francisci I Francorum Regis, primus abbatiam Sancti Carauni tenuit in commendam. Ludovico Guillard Episcopo Carnotensi obedientiam promisit VII calend. octobris anno 1543. Homerum vernacule reddidit, præfuitque abbatix annos duodecim. » Gal. Christ VIII, col. 1308.

*Apollo fait aux siens ceste promesse,  
 Quand à le suyvre ils ont grand'peine prise,  
 Tu as prudence en son escole apprise,  
 C'est ce qui fait que chez prince & princesse  
 Honneur te guide.*

Le prince & la princesse étaient François I<sup>er</sup> & sa sœur la grande Marguerite.

A tous ces témoignages, on peut encore en ajouter d'autres aussi caractéristiques. Lorsque le poète Jean Dupré dédia son poème, le *Palais des Nobles Dames*, à Marguerite de Navarre, celle-ci fit choix d'Hugues Salel comme d'un héraut à son service pour encourager l'auteur « à escrire des dames. » Dans une exhortation sous forme de onzain, l'Honnêteté, personnification de la Reine, engage Dupré à suivre son inspiration, & Salel désireux de se manifester comme porte-parole de Marguerite, a placé en tête de chaque vers les lettres de son nom.

Le *Palais des Nobles Dames* porte avec lui la preuve de l'influence de la reine de Navarre. Il est suivi d'un opuscule d'Hugues Salel intitulé : *Dialogue de Jupiter & de Cupidon disputant de leur pouvoir*. Ce petit ouvrage qui ressemble aux dissertations que Marguerite se plaisait à imposer aux beaux esprits de son entourage, est dédié à très-noble Brandelis de Gironde, homme d'armes de la compagnie de Monseigneur le grand Escuyer. Ce dernier personnage était Jean III de Noé, dont la femme Léonor de Mauléon, fille de Jean de

Mauléon, seigneur de Durban au comté de Foix, fut la mère de Michel-Pierre de Mauléon protonotaire de Durban, l'un des compagnons d'Olivier de Magny.

Ces détails, sans grands liens avec notre sujet, ont cependant une incontestable utilité. Ils servent à éclaircir un fait qui sans eux demeurerait inexpliqué. Les Amours d'Olivier de Magny sont précédés de pièces à la louange du jeune poète, & tous ces vers ont pour auteurs d'une part les futurs maîtres de la Pléiade & de l'autre, les serviteurs de Marguerite : le comte d'Alfinois, Claude Gruget & Claude Colet, le maître d'hôtel de la marquise de Nesle, Renée de Rieux (1), comtesse de Laval, de Vitré & de Rochefort, mariée en 1540 à Louis de Sainte-Maure. Par ces rapprochements, on établit d'une manière générale, à défaut d'indications plus précises, que sur ses dernières années, Marguerite avait ouvert sa maison aux poètes de la renaissance, comme longtemps auparavant elle en avait fait l'asile des philosophes. La protectrice de la libre pensée était devenue vers la fin de sa vie la patronne des libres poètes, de ceux qui, délaissant les formes d'une versification surannée, allaient à la fois, par l'étude de l'antiquité & par leur inspiration personnelle, renouveler le Parnasse français.

Les ténèbres qui voilent ce côté de la vie de Margue-

(1) Renée de Rieux était la fille de ce Jean de Rieux, seigneur d'Afferac, dont l'auteur de la première version de l'Heptameron, Pierre Boaistuau plaça le nom en tête de l'édition originale de ses *Histoires prodigieuses*.



rite ne font point encore dissipées; mais les documents ne manquent pas, & de plus minutieuses recherches mettront un jour en pleine lumière le rôle que la reine s'était assigné & dont Marguerite de France, sa nièce, fut la continuatrice (1). Dès à présent & jusqu'à plus amples informations, il est hors de doute que l'alliance des poètes ébauchée par la reine avant sa mort, s'est expressément affirmée dans les hommages rendus à la grande défunte. Le tombeau de la reine Marguerite (2) a groupé autour de lui dans une touchante union, les vieux ferviteurs de la reine de Navarre & les poètes qu'elle avait à peine eu le loisir d'entrevoir & de protéger, du Bellay, Ronsard & Baïf.

La prédilection de Marguerite d'Angoulême pour les muses nouvelles, trouva de fervents imitateurs. L'un des plus notables fut Lancelot de Carle, aumônier du Dauphin & l'auteur de menues poésies qui figurent dans les recueils de Blasons (3) & d'un poème sur le procès criminel d'Anne de Boleyn. Il se passionna pour

(1) Est-il nécessaire de rappeler ici que cette princesse prit devant le roi contre Mellin de Saint-Gelais, la défense de Ronsard qui témoigna sa gratitude par l'Ode : *N'est-ce pas toi, Vierge très-bonne*, publié dans le V<sup>e</sup> livre des *Odes* à la suite de la première édition des *Amours*, Paris, 1552 ?

Voir à ce sujet les œuvres de Ronsard, Edition Blanchemain ; Paris, Franck, 1867, VIII, 136.

(2) Paris, Michel Fezandat 1551, in-8 de 104 ff. non chiffrés.

(3) Voir les blasons du *Genoil*, de l'*Esprit* & de l'*Honneur* dans le Recueil de Charles Langelier ; Paris 1550, in-16 : *Les Blasons anatomiques du corps féminin ensemble les contre-blasons avec les*

la jeune école & se fit à la cour l'introducteur des poètes nouveaux. Colletet a vanté le courage & la générosité dont Lancelot de Carle eut à donner mainte fois la preuve dans ce rôle difficile ; mais Olivier de Magny, juge & partie dans les efforts de ce protecteur, nous apporte en ces termes un temoignage du plus haut intérêt :

... *Qu'hors de mon souuenir  
Jamais on me voye mettre  
Ce que ie sens m'aduenir,  
De bon heur pour te cognoistre,*

*Ou soit, Carle, pour auoir  
Si bien sceu gaigner ta grace,*

*figures, le tout mis par ordre & compose par plusieurs poètes contemporains.*

Brantôme, un jour de mauvaise humeur apparemment, s'est montré sévère pour Lancelot. Voici ce qu'il en écrit au tome III, p. 134 de ses œuvres, édition Lalanne :

« Les ieunes prothonotayres, bien qu'ils fussent pourueus de quelques dignitez, estoient un peu trop muguetz, iusques à estre receus aux dances & pres des dames dans une salle de bal, & i'ay veu tout cela dans mon premier temps, & s'estudioient de dancer aussi bien le balet qu'un gentilhomme, si que du temps de ce grand roy on ha veu le prothonotaire Carle, de Bourdeaux, des-puys euesque de Riès, sçauant & grand personnage, auoyr emporté la resputation en son ieune temps d'estre le meilleur danseur de gaillarde qui fust en la Court. »

Lire dans la *Collection méridionale*, tome IV, Paris & Bordeaux 1873, la vie de Lancelot de Carle par Colletet, les lettres de ce personnage ainsi que les notes savantes dont M. Tamizey de Laroque a accompagné ces précieuses reproductions.

*Ou soit Carle pour te voir  
Fauorir ma ryme basse,*

*Ou soit pour vn iour des Roys,  
Pres du plus grand Roy du monde  
Auoir escouté ta voix  
Paissant son oreille ronde,*

*Et versant dedans son sein  
Ta merueilleuse doctrine  
T'auoir veu lire vn dessein  
Que fait le Vendomois Cigne,*

*Vn dessein que docte il faict  
De sa docte Franciade  
Où si bien il contrefaict  
L'Escriuain de l'Iliade.*

*O bons Dieux ! de quel debuoir  
Te vis ie adonc, Docte Carle,  
Faire estime du sçauoir  
De celluy dont ie te parle ?*

*Et nullement enuieux,  
De quel cœur t'ouy ie dire  
Comme il imitoit des vieux  
Les meilleurs fons de la Lyre ? (1)*

(1) Gayetez ; p. 87 de notre édition. Paris, Lemerre, 1871.

L'édition originale de la *Franciade* a paru seulement en 1572, chez G. Buon, in-4 de 14 ff. lim. & 230 pp. L'achevé d'imprimer est du 13 septembre de la même année.

Lancelot de Carle ne se borna pas à ce rôle d'amoureux des lettres & d'introducteur des poètes, il voulut recevoir les leçons de Dorat. Sous cet illustre maître, il devint le condisciple de Ronfard, de Baïf & de Remy Belleau. Il les surpassait par son âge comme par son influence; mais c'était un aîné aimable qu'animait avant tout la passion de la poésie. Il participa donc comme ses compagnons aux exercices & aux travaux que Dorat a résumés d'une manière si séduisante dans ce fragment de son épître à Pierre de Thermes, où parlant de ses élèves & de lui, il dit :

*Nil satius ducens grandi, nihil aptius ævo,  
Interquod iuvenes studiosos usque frequenter  
Versari, & quæ scire dedit mihi longius ævum  
Socratis exemplo senioris rite docere.*

*Ergo non multis, sed paucis quos ego legi  
Vel qui me potius legere suis velut aptum  
Artibus & studiis ad me venientibus ultro  
Vtraque magniloqui mysteria rimor Homeri,  
Sive per Iliacos Regum populique furores,  
Vnde quid ira decem nocuit funesta per annos  
Discitur, & quod clara Ducum capita egerit Orco:  
Sive in Ulyssæis erroribus atque periclis,  
Non modo quanta fuit duri patientia Nautæ,  
Quantum consilii, pietatis, iuris & æqui  
Et quantum moderati animi speculamur in illo,  
Quem sibi virtutis perfectum exemplar ad unguem*

---

*Proposuit describendum divinitus Homerus,  
Seria multa jocos involvens, veraque fictis* (1). »

A l'école de Dorat, on le voit, les poèmes d'Homère étaient les modèles sans cesse lus, relus, médités, analysés. Nul ne s'étonnera de la grandeur & de la fécondité d'un tel champ d'enseignement, s'il consent à se reporter aux commentaires de nos vieux humanistes. Ces vénérables livres oubliés aujourd'hui dans la poussière de nos bibliothèques, comme des armes trop lourdes pour nos mains débiles, renferment des trésors d'informations. A propos d'une expression hardie, d'un terme douteux, ou d'une interpolation maladroite, ils abondent en parallèles, en explications, & en détails qui font les délices des érudits ou des chercheurs que n'effraient ni l'obscurité de quelques critiques, ni la sécheresse apparente des dissertations littéraires. Dans la bouche d'un maître en l'art de parler, comme en l'art plus difficile d'admirer & de faire admirer, ces leçons devaient être d'inimitables cours d'éloquence. Chaque page de l'Iliade & de l'Odyssée par ce qu'elle provoquait d'éclaircissements pour être vue dans toute sa beauté, devenait sous la parole de Dorat un éblouissant tableau.

Il est difficile de montrer quelle fut exactement la part de Lancelot de Carle dans les travaux que Dorat imposait à ses élèves. Ronfart traduisit Plutus qui fut joué au collège de Coqueret, Remy Belleau interpréta

(1) Io. Aurati. Ep. I, p. 14.

les Odes d'Anacréon, & du Bellay fit passer dans notre langue les chants IV & VI de l'Enéide. Carle, plus libre de son choix, comença la version du premier livre d'Héliodore, de l'Histoire d'Æthiopie (1), mais en son particulier, il continua l'œuvre entreprise de concert avec Hugues Salel, la traduction de l'Iliade d'Homère. Cette collaboration a été signalée par Olivier de Magny dans ces vers de l'Hymne sur la naissance de Marguerite de France :

*Docte Salel & toy Carles encore  
Que nostre roy & nostre France honore,  
Mettez à part Homère pour yn peu,  
Vous enflammant d'yn autre nouveau feu.*

Jusqu'à présent les bibliophiles ont cru que Lancelot de Carle avait entrepris de traduire Homère pour son compte & que cet ouvrage devait être rangé au nombre de ceux qui ne nous sont point parvenus. Il paraît plus vraisemblable de supposer que Lancelot de Carle ayant collaboré à la traduction d'Hugues Salel, publiée en 1545, continua jusqu'en 1551 ce travail auquel Magny prit part en qualité de secrétaire de l'abbé de Saint-Cheron.

Etrangères en apparence à Olivier de Magny, toutes

(1) C'est à M. Tamizey de Larroque que nous devons cette indication. Voir la *Collection méridionale*, tome IV, pp. 13 & 14, not. 4.

ces informations étaient cependant nécessaires pour expliquer l'accueil fait aux *Amours* par les promoteurs de la renaissance des Lettres françaises. Par son âge, par son talent & par ses relations, le poète quercinois était un des jeunes maîtres de l'école nouvelle. Saint-Gelais, Claude Gruget & le comte d'Alfinois le saluèrent comme un enfant de la maison de Marguerite dans le tournoi poétique ouvert sous les yeux du roi, & ses rivaux séduits par son ardeur & sa bonne grâce, l'acclamèrent comme un compagnon d'armes.

Le grand concert d'éloges qui s'étalent aux premières pages des *Amours*, nous semble excessif aujourd'hui. Dans la réalité il fut plus grand encore. Des poètes absolument opposés & personnifiant dans ce qu'il avait de plus tranché, le contraste de l'ancienne & de la nouvelle école, Charles Fontaine & Jean de la Péruse furent unanimes à louer le premier livre de Magny. Mais c'est dans leurs œuvres qu'il faut aller chercher le témoignage de cette admiration. De ces louanges isolées, nous ne reproduirons que celles de l'auteur de *Médée*. Elles ont pour elles la vivacité & la couleur, & c'est bien d'un cœur possédé par la muse tragique que sont nés ces vers :

A. O. DE MAGNI

POÈTE LIRIQ.

*Si tout ainsi, comme ie voudray bien,  
A ce sonnet ie pòuuoy donner grace,*

*Le plus parfait que Ronsard mesme face  
Seroit contraint quitter la place au mien.*

*O que ie n'ay le luth Aonien,  
Qui de Iupin rasserene la face,  
Ou celuy-là que les rochers de Thrace  
Suiuoiert rauis du son musicien !*

*Ie chanteroy non Iupin, ny son foudre,  
Ny Mars couuert de sueur & de poudre,  
Ni le combat des Dieux & des Geans ;*

*Mais l'honneur saint que ta Castianire  
Reçoit des vers entonnés sur ta lire,  
Vers qui toufiours viuront malgré les ans.*

Devant de telles manifestations, les poètes nouveaux venus éprouvaient d'abord une vive jalousie ; mais bientôt ce sentiment faisait place à une généreuse émulation. Séduits par la franchise & l'union de leurs aînés, gagnés à l'amour des vers par un entraînement qui ayant devancé leurs propres tendances, pouvait leur servir de guide, ils passaient d'un mouvement d'envie à tous les efforts que suscite une juste admiration dans des esprits élevés. C'est dans un jour de semblable crise, que Loys le Caron, donnant un libre cours à son enthousiasme, s'est écrié :

*Mais quelle troupe chantante ?  
Mais quelz poètes sacrez ?*



*La ialoufie me tante*  
*De les veoir en telz degrez.*  
*Qui vous a rauiz aux Cieux,*  
 . . . . .  
*Ronfard, Saint-Gelais, Iodelle*  
*Sceue, Bellay gracieux,*  
*Dorat, Muret immortelz,*  
*Peruse, le Masconnois (1),*  
*Baïf, Panias, Alfinois*  
*Tahureau & Desautelz*  
*Magny, mon de Mefme encore,*  
*Vous tous que la France honore,*  
*Vous autres que la faconde*  
*Fait reluire admirément,*  
*De vostre langue feconde*  
*Prodiguez l'or clairement (2).*

Dans l'excès de son admiration, Le Caron ne s'est pas égaré. Quoiqu'il vécût assez loin des poètes dont il enviait la gloire, il plaçait chacun d'eux au rang qu'il était digne d'occuper. La justesse de cette nomenclature & en même temps la vogue d'Olivier de Magny ont été confirmées par de plus hauts témoignages. Ronfard, dans le poème des Iles-Fortunées, après s'être vis-à-vis de Marc-Antoine de Muret, lamenté sur les malheurs de sa patrie & sur les fureurs de la guerre

(1) Pontus de Tyard.

(2) La poésie de Loys le Caron. 1554, p. 47.

propose à son ami de s'embarquer pour un autre pays avec les poètes qu'il regarde comme prêts à tenter le voyage. Je voy, dit-il :

*Je voy Baïf, Denizot & Belleau  
Butet, du Parc, Bellay, Dorat & celle  
Troupe de gens qui court apres Iodelle ;  
Icy, l'Huilier vne troupe conduit,  
Et là i'auiſe vn grand peuple qui ſuit  
Noſtre Maigny...  
Voicy Maclou, voicy d'une autre part  
Des Autels & Thyard,  
Icy Greuin,  
Et là Gruget s'eſueille ſur la riue  
Avec Nauiere & Peruſe & Tagault  
Et Tahureau (1).*

Tout le ſecret de la faveur de Magny, nous l'avons dit plus haut , eſt dans ſa ſituation & dans ſa jeunefſe ; mais il ferait injuſte de ne le chercher que là. Par ſon talent, le jeune poète était une précieufe recrue pour la Brigade (2).

(1) OEuvres de Ronſard. Edition Blanchemain. Paris, Jannet VI, 373.

(2) Avant de recevoir le nom de Pléiade, le cercle poétique formé par les amis de Ronſard, s'appelait la Brigade. Il comprenait tous les poètes bons ou mauvais enrôlés ſous l'autorité du maître. Quand furent terminés les grands combats livrés pour la défenſe & l'illuſtration de la langue française, c'eſt-à-dire après la mort

A défaut d'un profond savoir & d'une haute inspiration, il avait cette originalité moyenne, ce tour d'esprit heureux qui séduit les amants de la poésie facile. Ceux qu'auraient éloignés les efforts lyriques & les tentatives théâtrales de la nouvelle école, se sentaient gagnés par la simplicité & la bonhomie du jeune poète. En quelques endroits il a de singulières fortunes d'expression. D'un mot il peint une coquette en disant d'elle :

*Cette beauté gloutonne de victoire (1),*

Aux mots qui font image, succèdent des récits formant tableau. La peinture de l'impuissance qui a fourni à Ovide & à Regnier le sujet d'un poème de quelque étendue, se trouve chez Olivier de Magny résumé dans un sonnet :

*De l'un des bras l'enchevroy nu ce flanc  
Semé de lys & de roses vermeilles (2).*

La mésaventure qui termine cette entrée en scène est finement esquissée. Quoique à l'habitude le poète se complaise aux développements scabreux, en cette circonstance il se montre bref. C'est bien un soldat vaincu

de Tahureau, de la Peruse, d'Olivier de Magny & de du Bellay, Ronfard donna au groupe des poètes survivants le titre de Pléiade sous lequel ils sont venus jusqu'à nous. De tous ceux qui moururent dans la bataille, du Bellay est le seul qui lui ait paru digne d'être inscrit sur ce tableau d'avancement pour la postérité.

(1) *Amours*, S. 38.

(2) *Amours*, S. 16.

avant tout engagement qui parle par sa bouche. Il n'insiste pas sur une défaite qui n'a profité à personne.

Plus loin Magny se plaît aux évocations mythologiques; mais ici sa verve libertine se donne carrière. Il regrette de n'avoir pas vécu au temps des déesses court-vêtues :

*Je ne vy onc la Deesse excellante  
Qui le chasseur en beste transforma,  
Je n'y vy onc le Dieu qui s'enflamma  
Du feu d'Amour, rauissant la pucelle  
Qui dedaignait l'amoureuse estincelle,  
Je ne viz onc le celeste visage  
Ne le corps nu de la guerriere sage (1).*

Il excelle à placer à la fin d'une énumération galante une pensée dont la clarté & l'élévation répand sur tout ce qui précède une vive lumière, comme en ces vers :

*Je trouue en vous toutes beautez, ma Dame,  
Beau front, beaux yeux, de deux arcs couronnez,  
Le sein sans per....  
Mille doux mots de nature immortelle,  
Tous ces beaux poincls vous portez en tous lieux  
Mais en mon cœur ie vous porte plus belle (2).*

Cette dernière citation faite comme les premières

(1) *Amours*, p. 63.

(2) *Ibid.*, S. 4.

pour montrer les qualités dont Magny donna la preuve à ses débuts, nous conduit tout naturellement aux amours du poète, & nous impose le soin de rechercher quelles en furent les inspiratrices. La Croix du Maine, du Verdier, Colletet & l'abbé Goujet n'ont fourni à cet égard aucune indication. M. Turquety, dans le *Bulletin du Bibliophile* (1), est le premier qui ait abordé ce sujet délicat & de manière à pouvoir se dégager si des hypothèses discrètement fondées lui semblaient conduire trop loin. L'érudit aimable qui vient d'être cité, s'appuyant sur le 55<sup>e</sup> sonnet des *Souffirs* de Magny, dont les deux quatrains sont pareils aux huit premiers vers du 2<sup>e</sup> sonnet de Louise Labé, sur l'ode d'aimer en plusieurs lieux, où se trouve le nom de Louise, & enfin sur les stances à sire Ennemonde Perrin, en conjectura que le poète secrétaire de Jean d'Avançon ambassadeur à Rome, avait dû lors de son passage à Lyon, figurer parmi les amoureux de la Belle Cordière. D'autres indices tirés des œuvres de Louise Labé & de celles d'Olivier de Magny auraient pu conduire M. Turquety à des conclusions plus positives. Il faut citer notamment le sonnet *Où print l'Enfant Amour* & l'ode à Anthoine Fumée, qui se rencontrent à la fois dans les poésies faisant suite à celles de Louise Labé, & dans les *Souffirs* & les *Odes* publiées quelques années plus tard, du vivant de la Belle Cordière.

Les vers qui dans l'ode à Anthoine Fumée indiquent

(1) *Bull. du Bibl.* Année 1860, p. 1637.

d'une manière précise la partie de la ville où la tradition a placé la demeure de Louise Labé,

*Vis à vis de ce mont  
Orgueilleux de Fourrière,*

enfin le portrait de cette Méduse plus belle que celle dont la tête orne le bouclier de Pallas, de cette enchanteresse qui ressemble à toutes les grandes séductrices, constituent des témoignages peu équivoques d'un amour partagé. Il en est de même aussi de certaine page de la deuxième élégie de Louise Labé où se lisent les vers adressés à Magny, lorsqu'il était à Ferrare auprès de Renée de France :

*D'un tel vouloir le serf point ne désire  
La liberté, ou son port le nauire,  
Comme i'atens, hélas de iour en iour  
De toy amy le gracieux retour.*

*Or que tu es aupres de ce riuage  
Du Pau cornu, peut estre ton courage  
S'est embrasé d'une nouvelle flame  
En me changeant pour prendre vne autre Dame ?*

Il devient inutile de s'appesantir d'avantage sur les relations de Magny avec Louise Labé; mais il importe d'établir qu'elles n'ont pu commencer avant 1554 & que dès lors le volume des *Amours* ne contient aucune pièce concernant la Belle Cordière. Pour éclaircir cette

question purement chronologique, il suffit de rappeler que les voyages de Magny en Italie datent de l'entrée du poète chez Jean d'Avançon; mais qu'à la mort d'Hugues Salel & même quelque temps après, Olivier de Magny se trouvait isolé. La dédicace de la traduction des onzième & douzième livres de l'Iliade d'Homère, les pièces qui accompagnent cet ouvrage de l'abbé de Saint-Chéron & enfin le tombeau d'Hugues Salel, offrent surabondamment la preuve que Magny cherchait pour l'œuvre posthume de son premier protecteur aussi bien que pour lui-même, un Mécène. Il le trouva non sans avoir éprouvé quelques difficultés & ressenti d'assez vives inquiétudes. A l'appui des conclusions produites plus haut, d'autres indices pourraient être présentés pour en attester la justesse. Le poète qu'un sentiment d'adroite gratitude poussait à louer tous ceux dont il avait seulement un peu de bienveillance pour soutien, n'a fait apparaître le nom de d'Avançon dans ses ouvrages qu'après la publication de l'Hymne sur la naissance de la princesse Marguerite.

Au-dessous des *Amours* d'Olivier de Magny & de Louise Labé, que l'on peut maintenant fixer avec certitude entre 1553 & 1557, amours fécondes puisque de part & d'autre en naquirent de beaux vers, se placent des galanteries de moindre importance. Mais ici le défaut d'intérêt tient moins au mérite des acteurs en scène qu'à l'obscurité dans laquelle ils se meuvent. Magny est un guide très-propre à égarer ses biographes sur les objets de son admiration comme sur les effets de son

culte. Il n'y a pas à insister sur ce dernier point de crainte d'erreurs graves, mais on peut du moins désigner les femmes aimées par le poète. La première, M. Blanchemain le fait remarquer dès le début de ses recherches sur Magny (1), s'appelait Marguerite.

Enseigne-moy, dit le poète à du Bellay, dans le 50<sup>e</sup> sonnet des *Amours*,

*Enseigne moy afin que ie decore  
L'exquise fleur & gemme que i'adore.*

Plus loin dans l'ode à Monseigneur de Saint-Cheron, il ajoute :

*Celuy veulx chanter si ie puis  
Qui deuant moy vous a chanté (2).*

Ces menues révélations ne conduisent pas très-loin. Salel n'a point dans les vers qu'il nous a laissés, nommé sa Marguerite; mais il est permis de supposer que cette cruelle était demoiselle d'honneur de Marguerite de France, car un jour Salel chargea le secrétaire de madame la Dauphine, Claude de Plays d'intercéder en sa faveur (3). Cette médiation singulière se passait avant 1536, c'est-à-dire à une époque où Magny était à peine un adolescent. Lorsque dix ans après, devenu le secrétaire de

(1) Préface des *Amours*. Turin, Gay, 1869.

(2) *Amours*, p. 125.

(3) Voir les Œuvres d'Hugues Salel. Paris. Étienne Roffet, in-8° de 64 ff., tit. comp. Priv. du 23 février 1539, f° 51.



Salel, Magny s'éprit à son tour de l'*Admirée* de son protecteur, il eut à subir d'assez vives railleries. C'est à ce propos qu'il écrivit le sonnet :

*S'esbait en de ce qu'ainfi i'adore  
 Cette beauté qu'on cuyde voir flétrie.  
 Des que le sort voulut que ie la viffe  
 Ardent ie fus de luy faire seruice  
 Et nestoyé de tous vilz pensemens (1).*

C'est également de cette Marguerite que Nicolas Denizot, portraitiste & poète sous le nom du comte d'Alfinois, a peint l'image, & le vœu de ce tableau se trouve longuement exprimé aux premières pages des *Gayetez*, dans l'ode précieuse & mignarde, commençant par ces vers :

*A qui donc ma douce cure  
 Sacreron'nous la peinture  
 Du portrait rarement beau  
 Qui nous rit en ce tableau (2) ?*

L'intervention de Nicolas Denizot comme portraitiste d'une demoiselle de madame la Dauphine, de la favorite de Marguerite de Valois, ne soulèvera aucune incrédulité. Près des princesses de France, sœur & fille

(1) *Amours*. Sonnet XV, p. 29.

(2) *Gayetez*. Edition Lemerre, p. 4.

du Roy, le comte d'Alfinois est dans son vrai milieu.

Jusqu'à la publication des odes, Magny garda son secret sur le nom de cette Marguerite. Mais alors plusieurs années s'étant écoulées, il hafarda au milieu de poèmes adressés à d'autres personnes, un sonnet en l'honneur de Marguerite de Gordon, vicomtesse de Cardaillac, & des stances pour Margarin l'enfant de sa Dame (1). La première de ces pièces est bien d'un poète

*Nestoyé de tous vilz pensemens,*

mais la seconde témoigne de sentimens plus vifs. Sous de grandes réserves, nous inclinons à croire que Margarin est Antoine de Gordon, le premier enfant que Marguerite de Cardaillac eut de Flotard, vicomte de Gordon en Quercy, chevalier des ordres du Roi (1).

Voici dans quels termes Olivier de Magny fait ses confidences au premier né de sa Dame :

*Margarin, l'enfant de Madame...  
 Je ne tiens ton heur des plus grans  
 Marguerin pour ce que tu prens  
 Ton nom d'yne Grand Marguerite...*

*Mais heureux ie te dis cent fois  
 Pour auoir reposé neuf moys*

(1) *Odes*. Edition Lemerre, 11, pp. 13 & 63.

(2) Voir la généalogie de la Maison de Cardaillac. Paris 1654. Bib. nat. Lm. 3, 168, p. 30.

---

*Aux flancs d'une Dame si belle  
Qui semble descendre des cieux  
Comme une Pandore nouvelle  
Et qui d'un seul trait de ses yeux  
Fait languir cent hommes pour elle.*

*.....Cestuy la ne scait point  
Comment l'enfant amour nous poinct  
D'un trait plain d'aise & de martire  
Qui ne l'oit doucement parler,  
Qui ne la veoid doucement rire,  
Et ne la veoid parfois baller  
Ou ne l'oit quand elle s'ouspire.*

*N'es tu donc heureux de pouvoir  
Quant tu veulx à ton aise veoir  
Ce poil qui l'or mesmes esface,  
Ces yeux, deux célestes brandons,  
Ces lys qui croissent en sa face.....*

*Tu prens le jour cent fois  
Ces tetins qui semblent d'iuoir  
Et les testatant de tes doigz  
Mignard leur demandes à boire.*

*Garde doncq bien petit enfant  
D'offenser sa blanche poitrine  
De tes ongles,  
Ou de ta genciue pourprine.*

*Et si i'ay de toy mérité  
 Pour auoir ta gloire chanté,  
 Margarin quelque recompense,  
 Donne luy bientoft cognoiffance  
 De la langueur & de l'ennuy  
 Que ie sens ore en son absence.*

*Et faiç, Margarin, si tu peulx  
 Qu'elle reçoïue encor les vœux  
 Qu'humblement deuot ie luy dresse  
 Et que l'aigreur de mon tourment  
 Elle change en douce allegresse  
 Permetant que plus librement  
 Je luy descouure ma destresse.*

Cet amour tenace qui ressentit d'abord pour une demoiselle d'honneur un peu mûre, la suit dans les liens du mariage & jusque sous le faix de la maternité, a été une des grandes passions d'Olivier de Magny. Les admirations que le poète éprouva pour une fille de sire Brandelis de Gironde (1) & pour Marie de Launay qu'un même lien de parenté unissait au médecin de la marquise de Nesle, Jacques de Launay (2), n'ont pas été signalées par d'aussi intéressantes particularités.

Par un sentiment de réserve dont il n'était guère coutumier, Magny a équivoqué sur le nom de M<sup>lle</sup> de Gi-

(1) Voir les *Gayetes*. Ed. Lemerre, p. 92.

(2) Voir les *poésies de Claude Colet*. Paris.

ronde. De Marie de Launay, l'émule & l'amie de Marie de la Haye chantée par du Bellay (1), il a parlé sans feinte comme d'une savante qui pour l'amour des lettres méritait d'être courtisée au grand jour (2).

Après avoir tenté quelques éclaircissements sur les amours d'Olivier de Magny, le moment est venu de faire connaître la valeur & la portée des poésies d'Hugues Salel qui font suite à cet ouvrage. Là encore, dans cette partie de son livre due à une inspiration étrangère, le secrétaire de l'abbé de Saint-Cheron montre toute la souplesse & l'habileté d'un courtifan. Flatteur même quand il fait parler autrui, Magny a groupé avec un art infini les poèmes de Salel qu'il déclare avoir tirés de l'obscurité à l'insu de son maître. Il a assemblé ces vers en se donnant pour double but les louanges de Marguerite & celles du Roi. A l'époque où parurent les *Amours*, Salel était malade depuis plusieurs années. Il achevait de vivre. Ce n'est pas trop présumer de la sagacité d'Olivier de Magny que de croire qu'il redoutait la mort de son protecteur & qu'il cherchait à en atténuer les conséquences. Toutes ces prévisions apparaissent derrière l'appendice dont Magny a grossi son livre. Ce hors-d'œuvre ne contient en effet rien de banal ni d'inutile, & nous allons en analyser les pages principales.

Par ordre de gradation les vers d'amour de Salel

(1) Voir du Bellay. *OEuvres poétiques*. Edition Marty Lureaux II. 56.

(2) Sur Marie de la Haye, voir l'*Abrégé de l'Art poétique*, de Claude de Boissières. Paris, Annet Brière, 1554.

doivent être examinés tout d'abord. Ils ont trait à la Marguerite qu'aima l'abbé de Saint-Cheron & près de laquelle celui-ci réclama l'intervention de Claude de Plays. Après avoir reçu les hommages poétiques de Salel, puis ceux de Magny, cette demoiselle se maria. Elle reçut de son époux en échange de sa main un rang à la Cour & le droit de s'asseoir sur un tabouret. On pourrait croire que cet événement eut pour conséquence de mettre un terme aux aspirations d'Hugues Salel. Il n'en fut rien. Magny nous a, pour sa part, complètement édifiés à ce sujet par son ode à Margarin. L'abbé de Saint-Cheron, que n'intimidait point un sacrement, sentit redoubler son ardeur & il en exhala l'expression en un assez long poème qui demeura inédit sinon inconnu, jusqu'au moment où Magny, s'étant déclaré passionnément épris de Marguerite, ne jugea pas hors de propos de publier avec ses *Amours*, les stances galantes de son protecteur. Ce témoignage de passion en partie double n'apparaît point à première vue. D'après l'avertissement de Magny, il ne faudrait voir dans les vers de Salel que des réminiscences, des imitations de poésies italiennes. En réalité dans les ternaires de Monseigneur de Saint-Cheron, il y a toute autre chose qu'un lieu commun versifié. Un sentiment très-personnel se dégage notamment des strophes suivantes :

*Encor vn coup le beau fleuve de Seine*  
*Orra les cris & plainte doloieuse*  
*Du cueur blessé de pensée non saine.*

*Encor vn coup la flamme vigoureuse  
Aparoitra deuant les yeux de celle  
Qui contre moy se montre rigoureuse.*

*l'esprouueray si l'ardante estincelle  
A tel pouuoir, lors qu'elle est descouuerte,  
De me brusler comme quand ie la cele,*

*l'essayeray si la complainte ouuerte  
Pourra gagner enuers la douce face  
Quelque guerdon de la peine soufferte,*

*Et s'il auient que ie rompe la glace  
De la rigueur qui me desfend l'entrée,  
Il n'est douleur qui soudain ne s'efface.*

*La grand cité & prochaine contrée  
Resoneront du nom de ma maistresse  
Dedans mes vers chantée & illustrée.*

*Telle iadis fut renommée en Grece,  
Par sa beauté & douce courtoysie,  
Qui onques n'eut louange plus expresse.*

*Car ie feray si bien en poësie  
Qu'on nous dira heureux, moy pour escrire  
Si beau suiet, elle d'estre choysie.*

*O corps gentil ! Quand te pourray ie dire*

*Et descouvrir le fons de ma pensée  
En lieu secret comme ie le désire.*

*..... Ie scay bien qu'une enuie,  
Vn faux raport avecque malebouche  
Empeschent que de moy sois seruie.*

*Mesme danger au visage farouche  
Presentera à tes yeux vn grand nombre  
De vains perilz te liurant l'ecarmouche,*

*Entre lesquelz l'honneur qui n'est qu'une ombre  
Vn épantail formé de chose vaine  
T'esblouyra te rendant morne & sombre.*

*O pauvre sexe, hélas comme on te meine  
Au tabouret ! Comme l'on te deguise  
Les entremetz de cete vie humaine.*

*Ta liberté, ta naïue franchise  
Qui est vn bien sur tous inestimable  
Est à grand tort asseruie & sumise,*

*Nature fit de matiere semblable  
L'homme & la femme & les vnit ensemble  
Pour estre l'vn à l'autre secourable.*

*Or maintenant dites que vous en semble,  
Dames d'esprit, trouuez-vous compagnie  
Quand l'vn commande & l'autre de peur tremble ?*



*Certainement c'est vne tyrannie  
Par les maris dessus vous vsurpée  
Et que ce soit iustement ie le nye.*

*Par la vous est toute ioye coupée  
Vous le scauez. Et ie m'en deurois taire  
Mais la muse est hors de moy echapée.*

Quand il aura reconnu que ces vers ont un sens dont Magny s'est vainement efforcé d'atténuer la portée, plus d'un lecteur s'étonnera de la légèreté du poète. En cette occasion, ne jugeons pas Hugues Salel avec trop de rigueur. Ces rimes condamnables plutôt que coupables étaient pour les contemporains de l'auteur des jeux d'esprit & des crimes de lettré.

Un plus grave sujet sollicite maintenant notre attention. Il ne s'agit plus de supplications à une dame cruelle, mais bien de louanges en l'honneur d'Henri II. De la poussière où Salel avait laissé ses dernières poésies, Magny a tiré pour en grossir son premier livre trois sonnets (1) des entrées du roi & de la reine à

(1) Les sonnets en question ont eu des fortunes diverses. Le premier sous le nom de Mercure (Ed. or. des *Amours*, f° 83), a été submergé par la pluie avec la fête projetée. Voici l'histoire de cette tempête, d'après l'histoire de Chartres de M. E. de Lépinoy, II, 190.

« Le lieutenant général de Herouard se donna beaucoup de mal pour que rien ne manquât à la fête & il poussa le zèle jusqu'à enjoindre aux bourgeois, sous peine de prise de corps & de biens

Chartres (18 novembre 1550) & à Orléans (4 août 1551) & un chant poétique présenté à Henri II à l'occasion du jour de l'an.

Ces étrennes en vers méritent seules qu'on s'y arrête, parce qu'à travers un long préambule mythologique destiné à diviniser le véritable sujet du poème, elles offrent le tableau authentique d'une ré-

de se vêtir pour la cérémonie de velours, satin, taffetas & autres richesses. M. le Dauphin & sa jeune fiancée Marie Stuart accompagnés de la reine douairière traversèrent la ville le vendredi 14. Mais on se borna à les saluer & à leur offrir deux poinçons de vin & des boîtes de dragées & de cotignac, les grandes démonstrations étant réservées pour leurs Majestés. Le dimanche, 15 novembre, on fit une répétition générale & le mardi, 18, jour de l'entrée, le cortège se dirigea dès le matin vers le grand chemin de la porte Drouaise. Tout allait pour le mieux, lorsqu'un orage imprévu vint fondre sur l'honorable assistance & obligea les bourgeois, manants & habitants jusqu'au lieutenant général lui-même, à se réfugier dans l'église Saint-Maurice & les hôtelleries voisines pour sauver leurs habits de gala. Or, au même moment, le roi & la reine, désireux d'éviter la pluie, quittèrent le chemin de Jofaphat qu'ils suivaient, pour couper le plus rapidement possible par celui de la Croix-Jumelin & arrivèrent en ville sans rencontrer personne; d'où la montre n'eut pas lieu à la grande honte des habitants. »

Les deux derniers sonnets d'Hugues Salel, présentés au roi, sous le nom de Liber Pater & le second sous le vocable de la Déesse Aurélia (*Amours*. Ed. or. ff<sup>os</sup> 83 v<sup>o</sup> & 84), ont la valeur de documents officiels, & on les trouve au cahier D, f<sup>o</sup> IV, du livret intitulé : La magnifique & triomphante entrée de la noble ville & cité d'Orléans faite au tres-chrestien Roy de France Henri II<sup>e</sup> du nom & à la Royne Catherine son épouse le IIII jour d'aoust MDLI. Ensemble plusieurs harangues faites audit seigneur. Paris, J. Dallier, 1551, in-8.

ception solennelle à la Cour. Par le récit d'une fête dans l'Olympe, présentée comme prologue d'un grand lever du roi, Salel a réussi à placer dans une atmosphère lumineuse des personnages un peu sombres; mais quelque verve qu'il ait dépensée dans le règlement de ce ballet dansé par les dieux devant Jupiter, nous ne nous arrêterons pas à ce divertissement dont tout l'intérêt est au fond du théâtre, dans les illustres comparfes au-dessous desquels s'agitent des divinités en goguette. Là Jupiter est Henri II, & devant le roi Salel fait passer les grands de la Cour,

Entre lesquels, dit-il :

*Maint Prince ou Duc notable*

*De vostre sang à voz piedz se getterent,  
Vn cardinal de Guise (1), vn connestable (2)  
Tant estimez, vn duc d'Aumalle (3) afable  
Et courageux, mesme honneur vous porterent,  
Voz marechaux de France presenterent  
Corps & esprit par deuot sacrifice  
Vous promettans tousiours humble seruice.*

*D'autre coté l'honneur de l'Italie*

*Vostre compaigne & espouse prospere,*

(1) Charles, cardinal de Guise qui prit le titre de Cardinal de Lorraine après la mort de son frère Jean, le 18 mai 1550.

(2) Le connétable Anne de Montmorency.

(3) Claude de Lorraine, second gendre de Diane de Poitiers par son mariage avec Louise de Brezé.

*Par qui la France est huy tant embellie  
 Qu'elle se sent au hault degré sallie  
 En vous voyant desia quatre fois pere (1)  
 D'y mble vouloir que sa grandeur tempere  
 Vous salua en vous reconnaissant  
 Seigneur, mary & son Roy trespuissant.*

*La Marguerite (2) & la perle de pris,  
 Vraye Minerue, Idée de prudence,  
 C'est vostre sœur la fleur des bons espritz  
 En qui tout l'heur des astres est compris,  
 Tres humblement vous fit sa reuerence,  
 Diane aussi Duchesse de Valence (3),  
 Menant de rang marechales, marquises  
 Vous fit sentir ses graces tresexquises.*

*Impossible est en peu de vers coucher  
 L'affection de la Grand' Marguerite (4)  
 La Nauarroise enuers son neveu cher  
 Ny de sa fille (5) & vault mieux n'y toucher.*

(1) Cette indication permet de fixer au 15 janvier 1549 la date du poème de Salel. A cette époque Catherine de Médicis avait deux fils & deux filles : François (1543) & Louis (1548), Elifabeth (1545) & Claude (1547).

(2) Marguerite de France, Duchesse de Berry, née en 1523, Duchesse de Savoie en 1559.

(3) Diane de Poitiers, Duchesse de Valentinois.

(4) Marguerite d'Angoulême, sœur de François I<sup>er</sup>.

(5) Jeanne d'Albret, née en 1528, mariée en 1548 à Antoine de Bourbon.

*Tant grande elle est que ne peut estre escrite,  
Encore moins l'excellance & merite  
Le port, la grace & la beauté tant rare  
De l'Escoffoise (1) & celle de Ferrare (2).*

*L'une a passé la mer terrible & dure  
Non sans danger pour voir son protecteur,  
Et deffous luy prendre sa nourriture.  
L'autre a souffert vent, gelée, froidure  
Et surmonté des Alpes la hauteur,  
Dieu de cecy est le seul directeur  
Qui veult lier par amour souveraine  
France & Escoffe, & Ferrare & Lorraine.*

Cette poésie vaut de l'histoire. Elle groupe des portraits d'une fidélité absolue. Les personnages que Salel a fait entrer dans ce tableau, sont vus sous un jour exact & à leur véritable place. Aucun d'eux n'occupe un rang qui ne lui ait été reconnu par les chroniqueurs de l'époque. Le cardinal de Guise, le connétable & d'Aumale entourent & enveloppent Henri II. Diane de Poitiers, grande maîtresse du Palais & du roi, est ici à la tête des dames de la Cour. Ainsi de tout côté paraden au premier plan les favoris des deux sexes. Au-dessous d'eux, dans le simple état d'une incontestable grandeur apparaissent de nobles figures, chères aux poètes d'a-

(1) Marie Stuart, née en 1542.

(2) Renée de France, Duchesse de Ferrare (1510-1575).

lors, Renée de France, les deux Marguerites, Jeanne d'Albret & près d'elle dans sa grâce de petite princesse, Marie Stuart enfant. D'autres indices d'exactitude font à relever encore dans le poème d'Hugues Salel. Il a rendu dans ses derniers vers jusqu'aux préoccupations politiques de la Cour alors tout enflammée de rêves de conquêtes & tournant vers le Nord comme vers le Midi ses vues ambitieuses. Il s'y est même associé en résumant dans l'apostrophe suivante l'expression de ses vœux :

*Je prie Dieu, o mon Roy tout puissant  
 Que par sa grace & bonté infinie  
 Vueuille arrondir ce Gallique croissant,  
 Et faire voir le saint lys florissant  
 Sur l'Italie, Espagne & Germanie,  
 Voꝝ bons sugetz viure en concorde vnie,  
 Vous en santé & voꝝ enfants aussi  
 Et mal finir qui ne le veult ainsi.*

En tirant ces vers de l'oubli, pour les placer aux dernières pages de son premier livre, Magny ne faisait pas œuvre de banale flatterie. A l'exception de Marguerite d'Angoulême morte en 1549, tous les acteurs mis en scène par Salel, étaient encore debout & pour Olivier de Magny plus que pour l'abbé de Saint-Cheron qui allait expirer, il importait de stimuler leur bienveillance en rappelant le souvenir d'un glorieux anniversaire. L'artifice du jeune poète pouvait passer pour le

tribut d'une juste admiration, non pour une dédicace à son nom & à son profit.

Ici prend fin une notice dont le cadre s'est étendu en deçà & au-delà des *Amours* de Magny, pour expliquer l'accueil fait à cet ouvrage par des poètes qui semblent les aînés de l'auteur par l'âge & par la célébrité, & pour mettre en lumière les motifs particuliers qui ont poussé Magny à fonder à son livre une partie de l'œuvre d'Hugues Salel. Dans ce but il était à propos de multiplier les recherches & de recueillir tous les témoignages propres à éclaircir les moindres obscurités. Sur ces points latéraux, comme pour les *Amours*, objet principal de notre travail, nous avons multiplié les citations, en les rattachant l'une à l'autre par un lien logique & en sacrifiant de parti pris les affirmations générales aux pièces pouvant tenir lieu de documents.

E. COURBET.







LES AMOURS  
D'OLIVIER DE  
MAGNY QVERCINOIS,  
ET QUELQUES ODES DE LVY.

*Ensemble*

*Vn recueil d'aucunes œuvres de Monsieur Salet  
Abbé de saint Cheron, non encore veües.*



Avec priuilege du Roy.

A PARIS.

Par Estienne Groulleau Libraire, demeurant  
en la rue Neuue nostre Dame à l'enfei-  
gne saint Iean Baptiste.

1553.

LA CASTIANIRE

D'OLIVIER DE MAGNY.

AV LECTEUR.

SONET.

**D'**OR Barbarin, & d'argent de Copelle,  
D'aniç, d'ailletç, de roçes, & de lys,  
Et de boutons avecq' l'aube cueillis  
I'ay façonné ceste Couronne belle,

*Pour en orner, d'une forme nouvelle,  
Le sacré chef de l'auteur que tu lis,  
Qui tellement a mes yeux embellis  
Que luy mourant i'en suis faite immortelle.*

*Et toutesfois si tu trouues plus beau  
Le verd Laurier pour luy faire vn chapeau,  
Compasse l'en, & luy couure la teste :*

*Il me suffit d'auoir part en son cuer,  
Et de le voir ainsi de moy vainqueur,  
Comme de luy ie fis ample conquete.*

---



Εἰς Καστιάνειραν Ὀλιβαρίου.  
Εἶδει θηλυτέρας ὡς Καστιάνειρ' ἐκέαστο,  
Τὼς ὁ ἀνὴρ αὐτῆς ἀνέρας εὐεπίη.

Ἰω. Αὐράτου.



A MONSEIGNEVR

DE SAINT CHERON ET DE SAINT SANSON

CONSEILLER ET AVMOSENIER ORDINAIRE

DE LA ROYNE.

**M**ONSEIGNEVR, depuis le iour qu'il vous pleut me recevoir des vostres en vostre maison, i'ay cherché toutes les occasions que i'ay peu penser, pour vous montrer à l'effet la bonne affection que i'auoy (comme i'ay encore) de recognoistre ceste faueur que vous m'avez faite. Toutesfois quelque peine que i'aye prise, ie n'en ai sceu trouuer, à tout le moins d'assez suffisante, pour vous tesmoigner, comme ie voudroy, le desir que i'ay de n'enfeuelir par vne ingratitude les biens que i'ay receuz de vous. Et c'est pourquoy en attendant quelque commodité meilleure, ie me suis auisé de faire vn amas de quelques vers que i'ay mesurez autresfois sur la lyre, &

depuis, l'ayant mis en ceste forte, vous en faire vn present, sachant tresbien ne le pouuoir mettre en lieu de plus grande feureté qu'entre voz mains, qui de tous temps auez les Muses & les Graces aupres de vous. Vous assureant, Monseigneur, que ie crain tellement de trop entreprendre en cest endroit, que sans le bon visage que ce liure a receu de Messieurs de Ronfard, Dorat, Muret, Saingelais, Iodelle, Baif & Denifot, personnages qui vous sont assez cogneuz, sans que ie vous tienne plus long propos de leurs excellances, & encore les applaudissemens de beaucoup d'autres Seigneurs bien estimez entre ces premiers : ie n'eusse iamais osé vous adresser chose si peu conuenable à voz yeux pour le respect de mon merite.

Ie vous supplie donc treshumblement, Monseigneur, de prendre en gré ces petits labeurs conduitz & menez par les diuers chemins de ma ieunesse, & depuis mis en vn monceau pour les apendre à l'autel de l'affection immortelle que i'ay de vous faire seruire : voire mesmes faire tant pour moy, s'il vous plaist, que de les peser en la iuste balance dont vous auez acoustumé mesurer toutes choses, mettant ceux que vous trouuez dignes de lire (nonobstant que ie ne presume rien de la masse) en vn petit coin à part pour en passer le temps aucunesfois, & le reste qui ne pourra venir à ce degré passer en silence sans empescher vostre diuin entendement en occupation si terrestre & basse, i'ay osé les acompagner d'vn chant poétique, & de quelques chapitres d'Amour que vous auez autresfois escritz, non tant, mon Seigneur, pour am-

bition de gloire que pour meriter quelque souuenance de moy à la posterité, en recognoissance du bien qu'elle aura receu de moy pour lui faire veoir des singularitez si rares. Si en celà ie vous auoy tant soit peu offensé, ie vous supplie le plus humblement qu'il m'est possible de me le remettre, & ne delaisser pour ceste ocaſion à me monſtrer le doux viſage & bon recueil qu'il vous plaist, de voſtre grace, me faire ordinairement. Cependant & tousiours,

Mon Seigneur, ie prie le createur vous donner, en parfaite fanté, treflongue & tresheureuse vie. De Paris, ce xxvii. de Mars. 1553.

*Vostre treshumble & trefobeissant seruiteur  
Oliuier de Magny.*





ESTIENNE IODELLE

Parisien.

ODE.

**L**ES poëtes fauorables,  
Amys de la Deité,  
Sont les peintres pardurables  
De son immortalité,  
Dont le trait viuement affole  
Les Dieux repeuz en leur parolle.

Qui est-ce qui la Nature,  
Tant diuerse en ses effetz,  
Peut animer en peinture,  
Sinon les sonneurs parfaitz,  
Qui d'vne main industrieuse,  
La font de soymesme amoureuse?

Contre le Ciel peut mesprendre  
Le peintre qui de sa main,

Dans son tableau tâche rendre,  
 D'effous vn visage humain,  
 La face & la force animée,  
 D'vn Dieu suiet à la fumée.

Mais le labeur d'vn Poëte  
 Que la rouille ne corront,  
 Dont la carte n'est sujette  
 A rien qui soit en ce rond,  
 Les Dieux en leur nature trace,  
 Et mesme entre les Dieux prend place.

La Castianire heureuse,  
 Que Magny adore icy,  
 Dans la table rechineuse,  
 N'eust pas esté peinte ainsi,  
 Et pour vne Déesse telle,  
 La table seroit trop mortelle.

Qui est-ce qui peindroit l'ame  
 Ornement de ce beau corps,  
 Qui est-ce qui ceste flamme,  
 Qui est-ce qui ces accordz,  
 Ce beau port, ces humbles brauades,  
 Ces propos, ces ris, ces aillades?

Celà donc qui par la destre  
 D'vn ouurier laborieux,  
 Entablé ne pourroit estre,



---

*Par ce peintre industrieux  
Si bien exprimé l'on peut lire,  
Que chacun des Dieux s'en retire,*

*Se sentant de telle chose  
Enialouzer viuement,  
Et sa ialouzie enclose,  
Raporte au Ciel tellement,  
Qu'ilz desfrent tous à son heure,  
La retraire au Ciel, sa demeure.*

*Mais étant là retirée  
Par les Dieux, nous ne verrons  
Sa vie au monde empirée,  
Du fil des ans noz larrons,  
Car ce, dont Magny meurt pour elle,  
Rend icy sa vie eternelle.*

*O saint Poëte admirable,  
En ton estrange pouuoir,  
A Pigmalion semblable,  
Dont le pleur peut emouuoir  
Les Dieux à donner vne vie,  
Passant celle qu'ilz ont rauie.*

---

## LVY MESME A MAGNY

DISTIQUE MESVRÉ.

**P**HEBUS, *Amour, Cypris, veult sauuer, nourrir, & orner,*  
*Ton vers, cueur, & chef, d'ombre, de flame, de fleurs.*

## PIERRE DE RONSARD

Vandomois

A OLIVIER DE MAGNY.

SONET.

**B**ien est vraiment le trait de ces beaux yeus  
 De ces beaux yeus le trait est vraiment dinne,  
 Qui t'a blessé d'estre au Ciel vn beau finne  
 Et de ses feux embelir tous les Dieus.

*Bien est vraiment le suiet precieus  
 De la beauté qui te fait nouveau Cygne,  
 Et qui ta voix contr'échange en Bucine,  
 Pour entoner sa gloire dans les Cieus.*

*Vy doncq (Magny) bien-heureus de ta plaie,  
 Bien-heureus, di-ie, & puis qu'elle te paie,  
 Heureus Magny, de tourmens si plaisans.*

*Car ie me trompe (en te lisant) ou celle  
 Qui t'ard le cueur d'vne flame si belle,  
 T'apreste vn nom qui defira les ans.*

IAN ANTOINE DE BAIF.

**N**ON sans l'essai des fleches qu'Amour tire,  
 Non sans l'ardeur du brandon Cyprien,  
 Ores, Magny, tu fais luire si bien  
 Le feu si beau, qui si dous te martyre.

*En ta faueur la Muse qui t'atire  
 Voire & le chef du Choeur Parnassien  
 A peu laisser le bord Permessien  
 Pour donner l'ame aus fredons de ta lyre.*

*Pouffe, Magny, sui ton œuure entrepris,  
 Vien t'enroller entre les bien apris  
 A deuancer des Muses la carriere,*

*Si quelque fois les belles m'ont receu  
 En leur saint bal (& ie ne suis deceu),  
 Tu dois laisser maint & maint en arriere.*

MARC ANTOINE DE MVRET.

SONET.

**V**ERS amoureux, vers doucement sonnés,  
Certains tesmoins d'une gentile flame  
Qui des oians penetrés iusqu'à l'ame  
Tant qu'on les void de merueille étonnés.

Vers tant polis, vers tant bien entonnés,  
Qu'à vostre son de plaisir on se pâme,  
Vers, qui l'amant, & son heureuse Dame,  
D'immortel los brauement couronnés :

Respondés moi, de quel Dieu le pouuoir  
De vostre auteur vint l'esprit émouuoir,  
Tant qu'il vous fit de si parfaite grace?

D'un bout de trait Amour nous écriuit  
Dedans son cueur, le iour qu'il le rauit  
Par le regard d'une celeste face.

---

## A LA CASTIANIRE D'OLIVIER DE MAGNY,

PAR EST. DE NAVIERES.

**A**v plus beau teint, des plus viues couleurs,  
Par ton Magny ta sainte image est peinte  
Des mesmes traitz qu'en son cueur fut empreinte,  
Au iour premier de ses heureux malheurs.

Icy verras tes celestes valeurs,  
Obiet fatal de sa flamme si sainte,  
Icy verras l'assurance, & la crainte,  
L'aigre douceur de ses gayer douleurs.

Mais noz enfans mil & mil ans suyans,  
Lisans les feuz qui vous brulloient ayman,  
Diront de toy piteusement cruelle,

Heureux suiet duquel les yeux guerriers  
De leur vaincu, furent si doux meurriers  
Qu'ilz font sa vie en mourant immortelle !

## HEXASTIQUE FRANCOIS

PAR LE CONTE D'ALSINOIS.

**V**OY de rechef, ô alme Venus, Venus alme, rechanter  
 Ton loz immortal par ce poëte sacré.  
 Voy de rechef vn vers animé, vers digne de ton nom,  
 Vers que la France reçoit, vers que la France lira :  
 Et fay qu'en resonant ton loz, il puisse de ses vers,  
 Par ta benigne faueur vaincre la force d'Amour.

In ocio negotium.

REMY BELLEAV.

**O**N est prisé pour auoir combatu  
 Contre l'effort & depiteuse rage  
 D'vn ennemy, quant d'asseuré courage  
 On l'a sous foy vaillamment abatu.

De telz honneurs Hercule reuestu,  
 Raut le Ciel, & eut tel auantage

*Que l'un des Dieux, encores que l'outrage  
De sa Ma ratre empeschast sa vertu :*

*Mais toy, Magny, combien que son esclave  
T'ait fait Amour, & de ruse plus braue !  
Dardant ses traitz, ait asseruy ton cueur :*

*Si tu as pris (estant vaincu) la place  
Du plus vaillant, nous monstrant à la trace,  
Que tu viuras autant que ton vainqueur.*

## CLAUDE GRUGET

**P**VISQUE parmi le verdoyant ombrage,  
Chacun oyseau degoise sa chanson,  
Sans que le moindre ayt egard au doux son  
Du Rossignol, honneur du gay bocage :

*Doy-ie auoir peur de chanter mon ramage,  
Non plus qu'aux champs le serin ou pinson,  
Veu que ie sens l'ardeur & le glaçon  
Du Dieu auquel les autres font hommage ?*

*Non non, Magny, les vers que ie distile,  
Encor qu'ilz soient du plus humble & bas stile,  
Ne cedent point au desir plus extreme.*

*Comme les grans ie sacre ton honneur  
 Au Dieu qui t'est si large guerdonneur,  
 Qu'on voit tes vers te couronner toy mesme.*

*Fra gli dui.*

CL. COLET CHAMPENOIS.

SONET.

**N**<sup>E</sup> *cherche plus ton Enfant euolé,  
 C'est moy, Venus, qui t'en dira nouvelle,  
 Çà le tetin, çà la leure iumelle,  
 Pour mon guerdon que ie sois acollé.*

*Deuers Magny ce mignart est vollé  
 Et, le cruel, de sa fleche cruelle  
 Cruellement iusques à la mouelle  
 Le transperçant l'a du tout affollé.*

*Du chaste obiet d'vne diuine face,  
 Face pourtraite au moulle d'vne Grace,  
 L'a tant emeu qu'il en est au mourir :*

*Puis doncq', Venus, que tu as la puissance  
 De luy donner quelque douce allegence,  
 Vien, ie te pry', vien tost le secourir.*

T. P. I. M.



## IAN DE CASTAIGNE

Bourdelois.

SONET.

**D**ES verdz cheueux de la belle Daphné,  
De l'arbre mol que Venus ayme & prise,  
Et du rameau que Bachus fauorise,  
Ton docte chef n'est point enuironné.

D'vn beau tortis ie le voy coronné,  
Tortis de fleurs, que l'orgueil de la Bise  
Ne fletrira, non pas la couuoytise  
Du vieil Faucheur d'aïlerons empanné.

La rare main de celle que tu chantes,  
L'a façonné de ces fleurs excellantes  
Pour guerdonner ton merite & ta foy.

Heureuse main ! heureuse Dame encore,  
Qui de telz dons ta perruque decore,  
Pour illustrer l'eternité de foy.

1870

...

...

...



LES AMOVRS  
D'OLIVIER DE MAGNY

Quercinois,

ET QVELQVES ODES DE LVY.

---

SONETZ.

I.

**Q**vi le croira, bien qu'en vers ie l'escriue,  
Que pour mon mal, difficile à celer,  
Vn ardant feu se voye estinceler  
Dans la froideur d'vne glace si viue?

*Je n'escri rien qui du vray ne deriue,  
Mais si quelqu'un ne croit à mon parler,*

*Voye ma Dame, & sans plus loing aller ,  
Il trouuera la froidure nayue.*

*Regarde apres mon corps ia consumé ,  
Il le verra viuement alumé  
Du cler rayon de sa beauté celeste :*

*Et cognoistra que sa dure froideur  
Alume en moy la deuorante ardeur  
Et le brazier qui me brusle & moleste.*

## 11.

*Les rais flambanz de vostre oeil foudroyant ,  
Persans mon cueur de leur lumiere prompte,  
Firent leuer l'Amour qui me surmonte,  
Qui sommeilloit en mon sein larmoyant.*

*Luy esueillé freschement flamboyant,  
Tira vers soy la lueur qui me domte,  
Puis en forma vne image à ma honte,  
Tous mes espritx à son aise ployant.*

*Et neanmoins si douce fut à l'heure  
Ceste clarté des clartez la meilleure,  
Si douce aussi l'idole, & ces beaux yeux,*

*Que tout l'amer qui depuis m'enforcelle  
Est temperé de ce doux gracieux,  
Qui dans mon cueur tousiours se renouuelle.*

## III.

*Ame de moy, non espouze, mais Dame  
De mon las cueur, tant rongé de soucy,  
En qui mon bien & mes forces aussi  
Font leur seiour, comme souz seure lame :*

*De mon honneur la colonne, ò mon Ame,  
Si maintenant ie pars de vous transy,  
Vous scauez bien, il vous est eclercy  
Quel est mon deul, & ma cuyfante flame.*

*Sans vous estant, ie suis du tout estaint,  
Car vous guidez ce corps d'Amour ataint,  
Et luy soufflez sa vigueur la plus forte,*

*Puis qu'ores donc vous voyez que contraint  
Ie pars de vous, d'aspre douleur estrainct,  
Ayez pitié du tourment que ie porte.*

## IIII.

*Ie trouue en vous toutes beautez, ma Dame,  
Beau front, beaux yeux de deux arcz couronnez,  
Soubs deux Rubis de Lis enuironnez,  
Ces belles dens qui tenaillent mon Ame,*

*Le sein sans per, dont l'Archerot m'entame,  
Dix doigtz Marbrins de Perles atournez,*

*Et mille oeillets avec l'Aurore nez  
Et vostre teint le motif de ma flame,*

*Cent mille filz de soye belle & riche,  
Qui vostre chef dorent de main non chiche,  
Et mille rais qui sortent de voz yeux,*

*Mille doux mots de nature immortelle,  
Tous ces beaux poinctz vous portez en tous lieux,  
Mais en mon cueur ie vous porte plus belle.*

## v.

*Le iour tant beau & tant auentureux  
Qu'Amour domta ma forte liberté,  
Bruflant mon cueur d'vne ardante clarte,  
Qui m'esblouyt, & me rend bien heureux,*

*Vn beau Soleil, vn Soleil vigoureux  
Ie vy çà bas, qui d'vne infinité  
De belles fleurs, en toute extremité  
Ornoit l'entour de ses pas amoureux.*

*Dont moy oyant le son de ses propos,  
N'habandonnay tout soudain le repos,  
Et pas à paz mesurois son aleure:*

*Mais en suiuant sa diuine excellance,  
Trop obstiné dessus sa contenance,  
Lyé ie fuç avec sa cheueleure.*

## VI.

*Diuin Salel de qui l'ancre dorée  
Plante à ton loz vn Laurier verdissant,  
Dans le milieu du pourpris florissant  
De nostre France, amplement honorée,*

*Que d'Apollon la faueur désirée,  
N'est en mon vers l'obscur éclercissant,  
Comme des riens il est éblouyffant,  
Les yeux plus vifz & sa torche Etherée !*

*l'enrichiroy de cent mille couleurs,  
Les raritez, les beautez, & valeurs  
De ma Déesse, ornement de nostre age,*

*Voire si hault en degré la mettrois,  
Qu'à son renom n'aprocheroient ces trois,  
Delie, Oliue, & Cassandre la sage.*

## VII.

*Arrestez vous voyez las, douceur grande,  
Parfaitz amans, des yeux de ma Meduse,  
Et contemplez ce qui rend si confuse  
L'Ame de moy qu'autre bien ne demande.*

*Puis admirez, Amour vous le commande,  
Ceste beauté pour ma ruyne infuse*

*Au lac d'oubly, puis vostre esprit s'amuse  
A l'esthomas auquel ie fais offrande.*

*Soyez prudens toutesfois estimez,  
A celle fin de n'estre transformez,  
Comme ie fus en Marbre dur & blesme,*

*Dont à l'Amour rens n'ompareille grace,  
Qui mes desirs mit en si haulte place,  
Qu'en oubly mis & le monde & moymesme.*

## VIII.

*Amour auoit du plus saint de sa flame,  
Enuironné le chasteau de mon cuer,  
Quand il se fit de mes forces vainqueur,  
Me rendant serf treshumble de ma Dame.*

*Le lieu, le temps, & l'effort de mon ame  
N'eurent pouoir d'apaiser la rigueur  
De cest Archer, ains en croist la vigueur  
Au seul record du trait dont il m'entame :*

*Et toutesfois i'estime bienheureux  
L'aspect benin de mon astre amoureux,  
Me fortunant d'yne telle secouffe,*

*Puisqu'en l'obget duquel ie suis épris,  
Tout le plus beau des Astres est compris,  
Et de l'Amour l'amertume plus douce.*



## IX.

*Comme au printemps la Pastourelle gaye,  
A qui le froid de l'hiuer ia passé,  
Auoit d'ennuis grand nombre pourchassé  
Et de langueur faict mainte amere playe :*

*Maintenant va, puis sautelle, & s'effaye  
Parmy les champs d'vn desir insensé,  
Rendre du tout son cueur recompensé  
Par la verdeur de ce temps qui l'esgaye :*

*Mais il auient qu'elle foule en sautant  
Vn froid Serpent deffous l'herbette estant  
Si qu'il la mord, dont apres ell' trespasse.*

*Ainsi m'auint quand de voz doux propos  
Me prometiez allegence & repos,  
Blessant mon cueur du trait de vostre grace.*

## X.

*Ie cherche Paix, & ne trouue que Guerre,  
Ore i'ay peur, ore ie ne crains rien,  
Tantost du mal, & tantost i'ay du bien,  
Ie vole aux cieux, & ne bouge de terre :*

*Dans mes desirs l'esperance i'enserre,  
Puis en l'instant ie luy romps le lyen,*

*l'ayme celuy qui m'est le seul moyen  
Du dard pointu qui sans cesse m'enferme,*

*Je voy sans yeux, ie cours sans deplacer,  
Libre ie suis, & me sens enlacer  
D'un cable d'or qui le Soleil egalle.*

*Je glace au feu, & brusle dedans l'eau,  
Je riz en pleurs & ronge mon cerueau,  
Chantant tousiours comme fait la cigalle.*

## XI.

*Qu'esperez vous mon Phenix pour me faire  
Ore vn ioyeux, ore vn triste trait d'oeil,  
Si par cela, ma douleur & mon dueil,  
Et mon grand feu ne s'estaint ou modere?*

*L'immortel feu qui dedans moy repaire,  
Sort de mon cueur, & vostre doux acueil,  
Ou la froideur d'aucun mauuais recueil  
N'ont le pouoir de l'esteindre & deffaire.*

*Regardez donc si iamais homme ayma  
Ainsi que moy, que l'archer transforma  
Des le moment que i'euz veu vostre face.*

*D'autant qu'en loz, en honneur, & beauté  
Vous excellez, en ferme loyauté  
Mon amytié toutes autres surpasse.*

## XII.

*Diuine ardeur, flamme amoureuse & belle,  
Qui des beaux yeux de ma Dame en mon cœur  
Auec ses mains l'Archerot nu vainqueur,  
Alume prompt d'une sorte nouvelle.*

*Combien Amour & sa mere immortelle  
Ie doy louer, ayant de ceste ardeur  
Fauorisé de mon sort la froideur,  
Au seul plaisir d'une maistresse telle.*

*Iamais ne soit que ceste aspre chaleur  
N'ayt dedans moy lieu, repos, & valeur,  
Iamais ne soit que ie n'arde & englace,*

*Puis qu'en bruslant ie suis fait immortel,  
Et en glassant ie suis encore tel,  
Pour auoir mis mon Ame en haulte place.*

## XIII.

*Sera il vray que ie doie chercher  
Cil qui me fuyt, & dedaigneux se cache,  
Et le voyant (ce me semble) ne tasche  
Que de mon sein l'ame & cœur arracher?*

*Sera il vray que du seul aprocher  
De moy craintif vn espoir il m'atache*

*Dans l'esthomas, d'ou apres il l'arrache  
Quand ses beaux yeux des miens vient à cacher?*

*Sera il vray qu'ainsi ie le suplie,  
Sans l'adoucir, & sans voir qu'il se plye,  
Non plus qu'un Roc priué de sentiment?*

*Si ie n'en ay o Dieux vengeance prompte,  
Ie publieray qu'en vostre firmament,  
De la Iustice on ne fait plus de compte.*

## XIIII.

*Lors que vaincu de l'ire en sa deffence  
L'homme habandonne & laisse la raison,  
Et que l'erreur tire à soy l'oraison,  
La langue & main qui les amys offense,*

*Si bien depuis il blasme l'inconstance  
Du sort auteur de tant aspre achoison,  
Rien ne luy vault de ses cris la foison  
Pour reparer ceste aigre violence :*

*Las ie me deulx ! & toutesfois en vain,  
D'auoir escrit de mon indocte main  
Tant de depit, de courroux & de blame.*

*L'arc desbandé, la fleche prend son cours.  
Pensant cela, despourueu de secours,  
Vostre pitié seulement ie reclame.*

## XV.

*S'esbait-on de ce qu'ainfi i'adore  
Ceste beauté, qu'on cuyde voir fletrie,  
Puis que l'obiet de mon idolatrie  
De son parfait nostre siecle redore?*

*Ne me blasmez si par vers ie l'honore :  
Car si elle a ma liberté meurtrie,  
Elle est aussi l'honneur de sa patrie,  
Et seule en tout qui ce monde decore.*

*Dez que le sort voulut que ie la visse,  
Ardent ie fus de luy faire seruice,  
Et netoyé de tous vilz pensemens.*

*Fortuné donc mon cueur qui la reclame,  
Et le desir, & l'erreur de mon Ame,  
Qui tient serrez tous mes embrasemens.*

## XVI.

*De l'un des bras i'enchefnoy nu ce flanc  
Semé de lys & de roses vermeilles,  
Et de la main ces pomettes pareilles  
Qui font brunir l'yuoire le plus blanc :*

*Chaste, & craintif ie baisois à leur rang  
Or' ceste bouche odorante à merueilles,*

Or' ce beau front, ore ces deux oreilles,  
Puis ces doux feux qui me glacent le sang.

Defia mon cueur, mes Espritz & mon Ame,  
Enuelopez dans l'acueil de ma Dame,  
Voloient aux cieux, contens ie sçay combien,

Quand vn malheur promptement vint à naistre,  
Qui culbuta les aiz d'vne fenestre,  
De mon grand tout faisant vn petit rien.

## XVII.

Songe fuyard, vainement nompareil,  
En vn instant me donnant peine & ioye,  
Tout mon espoir par toy court, & ondoye,  
Et tout mon heur tu fais neige au Soleil.

Qui me causa ce tant triste reueil?  
Qui me ravit ma bien-heureuse proye?  
Et quel regret maintenant me guerroye,  
Sans y trouuer remede, nè conseil?

Heureux celuy qui sa maistresse baise  
Entre ses bras, la tenant à son aise,  
Par si long temps, songeant profondement.

Moy malheureux en ma ioye plus forte,  
Puis que le bien qui plus me reconforte  
Est vif, & mort, en vn mesme moment.

## XVIII.

*Souz autre Ciel, par eau plus fauorable,  
Me fault voguer, ou me retraire à riue,  
Puis que ma nef que la Fortune priue  
De vent prospere est ainsi miserable.*

*Si douce ouys la chanson agreable  
D'vne Sirene en forme humaine & viue,  
Que m'oubliant en douceur si naïue,  
Je vis ma barque en danger incroyable.*

*Face le Ciel qu'estoile plus benigne  
L'errant espoir desmaintenant destine  
Au port heureux au haure plus licite :*

*Et ce grand Dieu, donneur de tant de graces,  
Par autre mer, par de meilleures trasses  
Conduyse à port ma nasselle petite.*

## XIX.

*L'Architecteur du grand Palais des Cieux,  
Voulant remplir de merueille le monde,  
Orna ce corps d'vne perruque blonde,  
Qui le soleil rend trouble & soucieux :*

*Puis d'vne flamme éclairante en ces yeux,  
L'alme soustien ou mon erreur ie fonde,*

Puis d'un Esprit, enrichi de faconde,  
Et du tresor le plus prisé des Dieux.

O beaux cheueux qui captiuez mon Ame,  
O viue ardeur qui ma poitrine enflame,  
O rare Esprit qui m'as rauy le mien !

Heureux celuy qui voz beautez admire,  
Et plus heureux qui pour elles soupire,  
Puis qu'en vous gist le comble de tout bien.

## XX.

Entre les flots de la mer vagabonde  
N'a d'animaux si froide quantité,  
Ne d'astres clers si chaulde infinité  
Luyfans au Ciel sur ceste masse ronde,

De tant d'espicz n'orne Ceres la blonde  
Son doré chef au venir de l'esté,  
Et par tant d'yeux ne void le Ciel vousté  
Ce qui se fait sur la terre & sur l'onde :

Tant d'arbres secs Auril n'a reuestuz,  
Tant d'arbres verts n'a la foudre abatuz,  
Et Mongibel ne vomit tant de flames,

Que de langueurs, de peines, & soucis,  
Et de regretz d'amertume noircis,  
Me fait sentir la plus belle des Dames.



## XXI.

Or ie suis seul & ne voy qui m'escoute  
 Que ces rochers, ces antres, & fontaines  
 Et ces coutaux, seuls tesmoins de mes peines,  
 Auecques moy si de moy ie n'ay doute.

Nul donc de vous mes complaints reboute,  
 Ains les oyez, & les tenez certaines,  
 Mais plus encor inutiles, & vaines,  
 Quoy que mon cuer, & mon ame il m'en coute.

Et toutesfois si par icy passoit  
 Le Basilic, qui me tient en tourment,  
 Resonnez luy mes soupirs & clameurs,

Car si par vous mon deul il effaçoit,  
 Ie vous ferois viure eternellement,  
 D'autant que sain à ceste heure ie meurs.

## XXII.

Elle est à vous la cheuelure blonde  
 Qui rend obscur le plus riche metal,  
 Ce front aussi de pourpre & de cristal,  
 Et ceste face à nulle autre seconde,

Vostre est encor ceste bouche feconde,  
 Et ce regard mon conducteur fatal,

*Vostre ce ris l'enchanteur principal  
De mes espritz & volonté profonde.*

*A vous aussi sont ces blandissans yeux  
Qui ont rayé du Soleil enuieux  
Leurs rayz luyfans, angelique lumiere.*

*Mille vertus, mille tresors versez  
Du ciel icy sont à vous dispersez,  
Seule est à moy, ma peine coustumiere.*

## XXIII.

*Si ie puis tant me deffendre au tourment,  
Et au trauail qui me ronge & chagrine,  
Qu'à l'auenir vostre beauté diuine  
Ie puisse voir changer d'acoustrement,*

*Ces tresses d'or aussi leur ornement  
En fin argent, ceste face benigne  
Perdre son teinct, & d'une merque & signe  
De grauité se peindre seulement.*

*Amour alors me donra tant d'audace,  
Que hardiment, & deuant vostre face  
Ie conteray mes ennuys endurez.*

*Et vous hélas ! voyant ma foy constante,  
Et l'aspreté de ma peine euidante,  
De mes trauaux me recompenserez.*

## XXIIII.

*Par la Vertu on dit communement  
Les hommes viure & presque immortelz estre.  
Mais ie puis bien le contraire cognoistre,  
Las à mon dam & trop euidamment.*

*Car ma Vertu me fait incessamment  
Mourir d'ennuy, & ne voy aparoiſtre  
Indice aucun ſuffiſant à décroistre  
Mon mal ſi grand, ma triſteſſe & tourment.*

*Puis que Vertu les hommes donc trauaille  
Et ſans ceſſer en dur camp de bataille  
D'vn front hardy les guerroye & abat,*

*Doit on pourtant chercher remede aux vices?  
Non quant à moy, parce que mes ſeruices  
Alentiront (peult eſtre) ce combat.*

## XXV.

*Ma dame vn iour daigna tant ſ'abaiſſer  
Parlant à moy de doucement me dire,  
Ie ne te veux Amy rien eſcondire  
Qui ſoit en moy, ie te pry le penſer.*

*Et pour encor du tout recompenser  
Mon triſte cueur de l'enduré martire,*

*Sa blanche main hors du gand elle tire  
Et me la tend pour la mener danser.*

*Heureux Amour, heureuse encor sa force,  
Qui sans marteau, sans fer, & sans amorce,  
A despecé ce cueur de marbre blanc,*

*Heureux aussi les soupirs, & les larmes  
Que i'ay gettez, puis qu'elle rend les armes,  
Atainte au vif d'une sagette au flanc.*

## XXVI.

*Comme en honneur, angelique faconde,  
Graue vertu, & celeste beauté,  
Vous surpassez d'un vol inusité  
Entierement les parfaites du monde,*

*Voꝝ obligez en qui bon cueur abonde,  
Pour n'estre ingrat, ne veu, ne reputé,  
(Du bien receu de vostre honnesteté)  
Je passe ainsi de volonté profonde.*

*Ces dons exquis que le Ciel & les Dieux  
Ont mis en vous d'un zele studieux,  
Maugré le temps vous feront immortelle.*

*De moy aussi l'ardante affection  
Et les desirs pour leur condition  
Feront mon nom & ma gloire eternelle.*

## XXVII.

*Si ie suis loing de la chaste presence  
De ma Déesse, vn ennuyeux tourment  
Me ronge alors l'esprit incessamment,  
Tant ie languis de voir son excellence.*

*Si ie suis pres, sa rare continence,  
Ces yeulx archers, ce vif entendement,  
Ce front, ce tout, causent à tout moment  
Au triste cueur trop piteuse occurrence.*

*Desia rompu de tant d'affliction,  
(Dont ie suis fait vn second Ixion)  
L'eusse passé d'Acheron le noir fleuve :*

*Sans vn espoir qui reuerdit en moy,  
Et me flatant arroze mon esmoy  
De la douceur qu'en ta face ie treuve.*

## XXVIII.

*Ne le cler tainct de ta diuine face,  
Ne ta beauté qui les autres excelle,  
Ne tes beaux yeux d'ou sort vne estincelle  
Qui de son feu les celestes efface.*

*Ne ta parfaite & tant gentile grace,  
Ne ton parler comblé de douceur telle*

*Qui te rendra (maugré mort) immortelle,  
N'ont fait du tout ma liberté si basse.*

*Le fingulier de tes rares Espritz  
M'a rendu tien, & de crainte surpris,  
Et la grandeur de ta perfection,*

*Esclaue & serf, m'a fait d'heureuz & libre,  
Me contraignant r'idolatrer, & viure  
Au temple saint de l'admiration.*

## XXIX.

*Aueugle Amour si tout aygre poyson  
Le plus souuent tu changes en douceur,  
Et du plus doux te monstres effaceur,  
Le reduysant en amere achoyson :*

*Je n'auserois en aucune saison,  
De te cognoistre en rien me faire seur,  
Bien toutesfois qu'en ton sort rauisseur  
L'ay despendu le mieux de ma raison.*

*Fay pour le moins que ceste Dame belle  
Ne me soit tant ennemye, & rebelle,  
Paissant son cueur d'aluyne & de fiel,*

*Et ie feray d'vn ordinaire office,  
Sur ton Autel tous les iours sacrifice,  
Te reuerant plus qu'autre Dieu du ciel.*

## XXX.

*Du quel des cieux prindrent leur origine  
 Tes vifs espritz, & leur grandeur de gloire?  
 D'ou tes vertus, avec tes graces, voire  
 La rarité de ta beauté diuine?*

*D'heur immortel en florit la racine,  
 Au seul compas de mon ardeur notoire,  
 Qui sans cesser augmente sa memoire,  
 Se ralumant d'eternité condinne.*

*Florisse donc ta grand' perfection,  
 Jusques au but de toute extremité,  
 Se respandant sur la terre & sur l'onde :*

*Car de ma part ma chaste affection  
 Haulse son vol, d'vn cours non limité,  
 Pour aparoir la plus grande en ce monde.*

## XXXI.

*Si vn vray cueur, vne foy amoureuse,  
 Vne langueur d'honorable desir,  
 Vn long erreur, lequel on peult choisir  
 Au labyrinth d'vne tristesse heureuse.*

*Avoir au front la peine doloieuse  
 Protraite au vif, & se voir dessaisir*

*De sa couleur & de tout son plaisir,  
Par la rigueur d'une mort doucereuse.*

*Avoir autrui plus que soy mesme cher,  
Brusler de loing, glaçant à l'aprocher,  
Ayant tousiours deux ruisseaux au visage,*

*Bref si le soing, & le trahistre tourmant  
M'afflige ainsi (ma Dame) en vous aymant,  
La coulpe est vostre, & mien est le dommage.*

## XXXII.

*Quand du hault Ciel ma Dame descendit  
Souz la faueur d'une Estoile amyable,  
Et que depuis l'eternel immuable  
Dedans ce corps excellant la rendit,*

*Saturne alors ne regnoit (comme on dit)  
Ne du Dieu Mars la lumiere admirable,  
Ne celle là de Mercure au semblable,  
Vne plus clere aparoitre entendit.*

*C'estoit Venus qui flamboyoit à l'heure  
Sur l'horizon, parquoy l'archer sans yeux  
Dessus les siens vola prendre demeure,*

*Donques celui qui ne voudra qu'il tire,  
Encontre soy, s'il demande son mieux,  
De son regard promptement se retire.*



## XXXIII.

*Comme la fleur qu'on nomme le soucy  
Ternit, & pend sa teste languissante,  
Quand ell' n'est plus du soleil iouyffante,  
Et que le Ciel a son voile obscurcy,*

*Qui toutesfois au matin eclercy  
Par le vermeil de l'aube estincelante,  
Renaist & prend sa couleur excellante,  
Tant que Phebus nous aparoißt icy.*

*Tout ainfi, las! l'ame & cueur on m'arrache,  
Quand le soleil de ma vie on me cache,  
L'entens vostre oeil si diuinement beau:*

*Puis ie sens bien que ie suis renaissant  
Incontinent que m'est aparoißant  
Ce mien fatal, & celeste flambeau.*

## XXXIIII.

*I'estoy tout prest à salüer l'Aurore,  
Que ie voyois de l'Orient sortir,  
Et de ses fleurs largement departir  
Aux prez, aux champs, aux montaignes encore,*

*Quand tout à coup la beauté que i'adore,  
Vint de ses rais, ces clartez amortir,*

Et moy craintif en glace conuertir,  
Puis auffi tost en feu, qui me deuore.

Pardonnez moy diuins flambeaux des cieux,  
Si par mes vers, i'ose dire en ces lieux,  
La verité d'vn fait qui vous importe,

Vn corps mortel, bien qu'il vienne d'enhault,  
Nous a semblé plus reluyfant, & chault  
Que n'a de vous la lumiere plus forte.

## XXXV.

Que desormais sur mon luc ie ne sonne  
Rien de ioyeux, ains triste & lamentable,  
Pour deplorer la malice intractable  
De ma fortune inconstante & felonne !

Que desormais cest antre ne resonne  
Que du cry sourd de ma plainte admirable  
Et des soupirs dont mon cueur miserable  
Soulage vn peu ma debile personne.

O sort Fatal ! ò Astres animez !  
Puis que ie voy voz destins enflammez  
A sacager mon esprit & mon ame,

Faites haster pour mon bien & repos  
Le trait cruel de l'infame Atropos :  
Ie le veux bien, puis qu'il plaiſt à ma Dame.

## XXXVI.

*Lune au cler teinct, qui nous monstres ta face,  
Ore en cornu, ore en rond changement,  
Obscuré nuit, dont le soulagement  
Maintz durs traux de maintz hommes efface.*

*O Ciel, ò Air, ò vous celeste race,  
Chaste troupeau, qui vostre hebergement  
Auez aux bois, voyez, oyez comment  
Ie pleure, & plains ma fortune & disgrace.*

*Et si iamais en voz cueurs & voz ames  
Auez senty les aiguillons & flames  
Du fier archer qui me contraint mourir,*

*Tristes plaignez le tourment que i'endure,  
Car ie pourray (peult estre) ainsi guerir  
D'vne des parts de mon angoisse dure.*

## XXXVII.

*Si ton orgueil te meut onc à desdain,  
Dompteur du Ciel & des cueurs plus rebelles,  
Laisse le nid ou tu caches tes æsles,  
Et fors, grand Roy, de ton pays mondain,*

*Prends ton carquoys & t'en viens tout soudain  
Ou ie me plains de la belle des belles,*

Qui rompt mes os, & glace mes moëllés,  
Fuyant de moy plus legere qu'un Dain.

Que te sert-il, d'auoir reduit en Cigne,  
(Superbe enfant) la magesté diuine  
De Iupiter, ardamment curieux,

Si ceste cy qui n'est si grande chose,  
Libre à part soy te dedaigne, & repose,  
Te surmontant comme tu fais les Dieux?

## XXXVIII.

Ce doux regard, ces longs cheueux dorez,  
Ces belles mains, & ces coutaux d'yuoire,  
De ce cler tainct l'ornement & la gloire,  
Et ces accens doucement proferez,

Ces vifs espritz dignement decorez,  
Ceste beauté gloutonne de victoire,  
Ce riz gentil, ceste grauité, voire  
Ces poinctz exquis des hommes reuerez,

Ceste vertu, cest honneur estimé,  
Bref ce parfait des astres tant aymé,  
Causent en moy vne douce amertume,

Et le tourment qui me ronge le cuer,  
Et ce dequoy l'aeugle Dieu vainqueur  
Atise, hélas! le feu qui me consume.

## XXXIX.

*Alors qu'on a quelque bonne Esperance,  
On la deuroit garder soigneusement,  
Voire allecher, & traiter doucement  
En attendant la future occurrence.*

*Alors aussi que l'on a cognoissance  
D'une Vertu dedans l'entendement,  
On l'y deuroit tenir profondement,  
A tous propos prisant son excellance.*

*Et toutesfois vous traitez vostre espoir,  
Bien qu'il soit bon & face son deuoir,  
Si rudement qu'il est presque abatu.*

*Ayez de luy donques compassion,  
Car de ma part i'extolle ma Vertu  
Iusques au Ciel pour sa perfection.*

## XL.

*Si de ton cueur armé de froide glace,  
Lequel Amour ne peut onques brusler,  
L'aspre rigueur tu voulois reculer,  
Du plus heureux i'auroy gaigné la place.*

*Et si pitié, & fauorable grace  
En tes espritz pouoient s'entremesler,*

*Quel si contant oferoit m'egaler,  
Puis que dolent defia ie le surpasse?*

*Ton nom tant beau, & mon graue torment,  
Qu'en mile vers, & mile autres ie chante,  
l'enuoyerois iusques au firmament.*

*Mais te cachant à mes yeux si souuent  
Et tronquant l'esle au desir qui m'enchanté,  
Nous semblerons seches fueilles au vent.*

## XLI.

*Qui voudra voir ensemble apertement  
Ce qui fut onc de grace, & gentileffe  
Et de beauté, s'en vienne à ma maistresse  
La contempler, mais vienne promptement.*

*Voye l'or fin qui si parfaitement  
Orne son chef, puis ce front qui m'adresse,  
Puis ceste bouche, ou la plus grand' richesse  
De l'Orient est close exactement.*

*Ces yeux apres les fleches, retz, & flammes,  
Dequoy Amour blesse, prend, & enflamme  
Les cueurs, hélas, des dolens bien-heureux.*

*Mais si pitié parmy ces saintes graces  
Il rencontroit, ò sort auantureux!  
Vn plus grand heur ie croy que tu n'embrasses.*

## XLII.

*Comme la nef que la fureur du vent  
Iette dehors du haure ou de la riuë,  
Court & recourt deffus l'eau la plus viue,  
Sans gouuernail ou pilote sauant :*

*Ie voys ainfi folitaire & refuant,  
Des que les feurs m'inspirent que i'efcriue  
De l'oeil ardant qui m'esblouyt, & priue  
D'ame & de cueur, & d'esprit bien souuent.*

*Puis quand i'ay peinct vn papier de mes larmes,  
Des traitz d'Amour, de ses diuers alarmes,  
Louant tousiours ceste rare beauté,*

*Ie viens au lieu ou repose mon ame,  
Et humblement ie le donne à ma Dame,  
Pour amollir sa dure cruauté.*

## XLIII.

*Par ces beaux yeux ou Cupidon se niche,  
Et ce beau front ou reluyt le sauoir,  
Ie iure (en vain) qu'on ne peult conceuoir  
Vne amytié plus que la mienne riche.*

*Mais de voz biens vous estes si fort chiche,  
Que ne daignez vous en aperceuoir,*

*Ains defirez tousiours pauure me voir,  
De mon labeur metant la terre en friche.*

*Permette Amour, auquel sont euidans  
Tous mes pensers, & mes desirs mordans,  
Que vostre main me soit plus liberale,*

*Et desormais efface vostre fiel  
Et vostre cueur enuironné de miel,  
Poignant noz cueurs d'une sagette egale.*

## XLIIII.

*Voisine Echo qui m'ois en lamentant,  
Or' dans le creux d'un humide rocher,  
Or' dans un boys obscur à l'aprocher,  
Ayez pitié de mon deuil augmentant.*

*Si ie me plains mon Esprit tormentant,  
Et de mes pleurs ie m'efforce estancher  
L'ardante soif qui tant me vient facher,  
Le fier destin de mon cueur desmentant,*

*L'oy à l'instant ta voix si pitoyable,  
Qui correspond à mon mal incroyable,  
Criant, tremblant, soupirant apres moy,*

*Te souuenant (peult estre) & ie le pense,  
Du tour ingrat, & froide recompense,  
De ton amy, l'amoureux vain de soy.*



## XLV.

Depuis le iour que ta rare beauté  
Fut en mon cueur si viuement empreinte,  
I'ay bien senty que c'est que de l'atainte  
D'vn trait d'Amour cruellement getté,

Soit par langueurs, quand i'estois absenté  
De la presence à ton image sainte,  
Ou par ennuys, douleurs, destresses, crainte,  
Ou par soupirs, voyant ta deité.

Las le Troyen, le rauisseur d'Héleine,  
N'endura point tant de fatigue & peine,  
En son pourchas d'amoureuse falace,

Comme i'ay eu de langoureux tourmens,  
Trauaux, soucis & desirs vehemens,  
Pour auoir part en ta diuine grace.

## XLVI.

Le Dieu boiteux du Ciel avec sa mere,  
Ouyt vn iour les sospirs que ie fais  
Pour ma déesse, & vid que trop grand faiz  
Ie supertois pour sa rigueur amere :

Du feu, dist il, dequoy iadis mon pere  
Les fiers Geans rendit mortz & deffaictz,

*l'embraſeray ſes membres ſi parfaitz,  
Puis qu'enuers toy ſa froideur ne tempere.*

*Et quant & quant en ſa riche maiſon,  
Le feu ſe print grand ſans comparaiſon,  
Qui l'effrayant de ſentiment la priue ;*

*Mais tel' pitié eut le Ciel de ſa perte,  
Que de mès pleurs, & de ſa pluye experte,  
Le feu mourut, & ma Dame vint viue.*

## XLVII.

*Du plus fin or qui fut onques bruny,  
Ces longs cheueux furent ainſi dorez,  
De la blancheur des beaux lys colorez,  
Ce teint vermeil fut proprement muny.*

*Du plus parfait, au plus louable vny,  
Qui ſoit au Ciel ces eſpritz decorez,  
De la clarté des aſtres honorez,  
De ces beaux yeux l'vn & l'autre garny.*

*D'vn beau rubis de perles criſtalines,  
Furent ces dens & leurs coralines,  
D'yuoire exquis, ces mains pleines de roſes.*

*Et ce cueur d'où ? d'vn riche diamant  
Qui m'esblouyt, & fait en vn moment  
De moy dolent mille metamorphoſes.*

## XLVIII.

*Si vous voulez (Dames que tant ie prise)  
 Sauoir d'Amour vn miracle euidant,  
 Qui onc n'auint à mortel residant .  
 En ces bas lieux qu'à moy qui le deuise.*

*Contemplez moy qui parle & vous auise,  
 Car vous croyez, & voyla l'accidant  
 De vostre erreur, qui vous trompe en cuydant  
 Que ie sois vif & que l'ame m'atize,*

*Et bien qu'encor ie ne sois suffoqué,  
 Et que la Parque aussi n'aye coupé  
 Le cours fatal de ma dolente vie,*

*Ce nonobstant ie n'ay Ame ne Cueur,  
 Tesmoin Amour le vieil enfant vainqueur,  
 Et la beauté de ma douce ennemye.*

## XLIX.

*O doux regard enchanteur de ma peine,  
 Rire doulcet, & propos doucereux,  
 Qui mes trauaux & tourmens doloieux  
 Adoucissez d'vne esperance vaine.*

*Voyez pour Dieu mon amytié certaine,  
 Et la fierté de mon heur malheureux,*

*Puis detrempez ce cueur tant rigoureux  
Au doux cristal d'une douce fontaine :*

*Chassez de luy ceste feuerité,  
Qui me destruit sans l'auoir merité,  
Et temperez mon ardeur intractable :*

*Car, sans le doux dequoy vous me paisez  
L'auroys espritz, nerfz & membres froissez,  
Tant penible est la peine qui m'acable.*

## L.

*Enseigne moy de quel Cigne tu pris  
Les asles d'or dont si legerement  
Hausses ton vol iusques au firmament,  
Et la vigueur de tes diuins espritz.*

*L'ardeur aussi de quoy tu fus espris  
Et la liqueur qui sort si doucement  
De ton esponge estrainte fermement  
Et abreuée en l'ouurage entrepris.*

*Monstre le moy, à fin que ie decore  
L'exquise fleur & gemme que i'adore,  
L'idolatrant d'une amour violante.*

*Et que le temps enuieux me permette  
Que dignement ie la celebre, & mette  
Au parangon de l'Oliue excellante.*

## LI.

Plustost la mer sera seiche & tarie,  
 Plustost les monts seront precipitez,  
 Les astres clers despourueus de clartez,  
 Et le printemps de mainte herbe fleurie,

Le monde rond sans nulle seigneurie,  
 Le iour obscur priué de ses beautez,  
 Les apetitz des hommes contantez,  
 Plustost aussi la loyauté perie,

Que de mon cueur on arrache le zele,  
 Qui ne s'estend qu'à seruir la plus belle,  
 Soit en vertu, excellance & grandeur.

Et que mes doigts on garde en toute place  
 De fredonner le diuin de sa grace,  
 Embellissant ceste basse rondeur.

## LII.

Que n'estes vous aussi prompte, ma Dame,  
 A m'acorder le bien où ie pretens,  
 Comme au danser (qui desrobe le temps)  
 Et au fuir quand plus ie vous reclame?

Voyez vous point les peines de mon Ame,  
 Et de mon cueur les ennuys persistans?

*Penseriez vous mes nerfs estre bastans,  
Pour plus porter la rage de ma flame?*

*Les yeux en pleurs, l'esthomas en douleur,  
Tout à genoux, & palle en ma couleur,  
A iointes mains mercy ie vous demande.*

*Donnez le moy, prenez de moy pitié,  
Et contemplez ma constante amytié,  
Qui de mon tout vous presente vne offrande.*

## LIII.

*O Ialoufie horrible aux Amoureux,  
Peinée seur de la mort miserable,  
Qui du cler ciel le visage admirable  
Par ton regard rens trouble & douloureux.*

*O fier serpent, terrible, & malheureux,  
Caché au sein d'une fleur desirable,  
Qui tout l'esprit de mon cueur deplorable  
As arraché d'un soing trop rigoureux.*

*Par quel endroit es tu né sur la terre,  
Monstre cruel pour me faire la guerre,  
Et massacrer mes esprits & mon cueur?*

*Retourne t'en, ne redouble ma peine,  
Assez & trop ma Maistresse inhumaine  
Me fait sentir sa farouche rigueur.*

## LIIII.

*Ce qu'en veillant ie n'osay de ma vie  
Feindre ou penser en mon entendement,  
M'est auenu dormant profondement,  
Maugré le temps, mon estoile, & l'enuie.*

*Si qu'à present ma plainte poursuiuie,  
Mon dur trauail, & mon aspre tourment  
Sont effacez, & liberalement  
Ie remetç tout à ma chaste ennemye.*

*Bien ie voudrois que le Ciel eust daigné  
Faire eternal mon sommeil esloigné,  
Pour bien heurer plus longuement mon Ame.*

*Ou si par mort tel plaisir on aquier  
Mourir soudain, ainsi que le requiert  
L'heureux iouyr d'une tant belle Dame.*

## LV.

*Graces vous rens Estoile fauorable,  
M'ayant fait naistre en ce tant heureux age,  
Où i'ay peu voir ce celeste visage,  
Et contempler Vertu tant honorable :*

*Graces encor au troupeau venerable  
Des chastes seurs, qui m'ont poingt le courage*

*D'vne fureur, & d'vn subtil ourage  
Pour celebrer ceste Ame incomparable.*

*Graces aussi à ces beaux diuins yeux,  
Creans en moy les mots si promptement  
Que tout esprit les en admire & louë.*

*Autant i'en dy à ce front precieux,  
Qui, souleuant mon foible entendement,  
Fait qu'en mes vers l'eternité s'auouë.*

## LVI.

*O faux penser, ô desir inutile,  
Verray ie point desnouez ces liens  
Dequoy Amour tous les sentimens miens  
Encordela pour ma Dame gentile?*

*Doy ie tousiours dessus terre infertile  
Semer ainsi le tresor de mes biens?  
Doy ie mourir? ou sans espoir de riens  
Seruir tousiours ceste Dame virile?*

*En cest enfer, fault il qu'à tous momens  
Ie sois repeu de tant aigres tourmens?  
Doy ie arrester de mes soupirs la course?*

*O fort Amour, qu'estranges sont tes faitz,  
Ie gele au feu, & mes membres deffaitz  
S'embrasent tous dans l'eau de ceste source.*



## LVII.

*De tant de traits Amour trop irrité  
De décocher sur moy se trauailla :  
Lors que de vous l'obget il me bailla,  
Pour vous seruir en toute integrité,*

*Ne le parfait de vostre rarité  
D'un si grand art Nature n'esmailla  
De ses couleurs, quand elle vous tailla  
Pour augmenter son renom merité,*

*Comme dans moy ie sens d'affection,  
Pour agreer à la perfection  
De voz vertus, & diuine beauté.*

*Et de souhaitz dedans l'entendement  
Pour vous monstrer (ma dame) euidamment,  
L'heureuse fin où tend ma loyauté.*

## LVIII.

*Tous mes pensers à riue aborderont,  
Lassez en vain de la forte tourmente,  
Quand du Laurier la branche verdissante  
Perdre son teinct les Dieux acorderont.*

*Et mes tourmens & trauaux cesseront,  
Lors qu'on verra la neige blanchissante*

Noircir, brusler, & la flamme éclairante  
Glacer par tout où ses rais s'espandront.

Tant de cheueux ie n'ay dessus ma teste  
Et tant d'esclairs au fort d'vne tempeste,  
Ne lichent point des Nauires les flancz,

Comme de moys & d'ans voudrois attendre  
Ce iour heureux, sans m'ennuyer d'entendre,  
Qu'en lieu de noirs i'eusse les cheueux blancz.

## LIX.

Quand le desir dedans mon cueur s'augmente,  
Et l'esperer s'amoindrit, ma Déesse,  
Ie sens adonc vne estrange rudesse,  
Qui pirement qu'vne mort me tourmente.

Mais quand apres ceste grace duysante,  
Cest oeil riant, autheur de ma tristesse,  
Ces blondz cheueux pleins d'exquise richesse,  
Et ce cler teinct à mes yeux se presente,

Alors aussi s'augmente mon ardeur,  
Et mes desirs de plus grande roideur  
Me font voguer par la perseuerance :

Et trop hardy (c'est Amour qui me guide)  
En vn instant ie me lasche la bride,  
Guindant mon cueur à la vaine esperance.

## LX.

*Ce n'est la mere au puissant Dieu bandé,  
Ne celle encor' de l'orfeure des Dieux,  
Non de l'enfant l'enfant trop studieux,  
D'auoir le char au pere demandé,*

*Pour qui mon cueur se dit aprehendé  
Du plus grand bien qui soit en ces bas lieux,  
Voire comblé d'yn heur tant glorieux,  
Qu'autre plus grand ne fut onq' regardé.*

*Cela prouient d'vne mere gentile,  
Qui se plait tant en mon bas rude stile  
Qu'incessamment elle chante mes vers.*

*Et me promet flechir mon aduersaire,  
Et m'aprester ce qui m'est necessaire  
Pour contenter mes desirs descouuers.*

## LXI.

*Peu s'en faloit que mes foibles espritz  
N'eussent laissé ceste charnelle masse,  
Et dedaignans residance si basse,  
Dressé leur vol au celeste pourpris.*

*Lors que ces yeux (la rethz dont ie fus pris)  
D'vn seul regard coulorerent ma face,*

*Si qu'à l'instant ma foiblesse s'efface,  
Et de vigueur ie me senty surpris.*

*Si donc vn trait des beaux yeux de ma Reine  
M'oste des bras de la mort qui m'entreine,  
Et me remet en force entierement,*

*Ne me feroit vn baiser de sa bouche  
Domter la Mort qui tous animaux touche,  
Et de tant d'heur viure eternellement?*

## LXII.

*Chassez de vous ceste grande beauté  
Qui vous maintient l'excellante des belles,  
Chassez de vous ces Estoiles iumelles,  
Faisans estat d'emblar la liberté,*

*Chassez de vous la douce priuauté,  
Dont vous ysez domtant les plus rebelles,  
Bref ce parfait de graces eternelles,  
Où Dieu monstra sa prodigalité,*

*Si desormais vous voulez que ma plume  
Ne peigne au vray, comme elle a de coustume,  
Le vif, & cler de voz perfections,*

*Car autrement ie ne puis rien cognoistre,  
Pour la garder de ne faire aparoistre  
Le saint protrait de mes intentions.*

## LXIII.

*Si autre flamme en mon cueur fait demeure  
Que la splendeur de voz soleilz ardans,  
Soit à iamais le brazier au dedans,  
A tout le moins iusqu'à tant que ie meure.*

*Si autre laz, que vostre cheueleure  
Tient mes espritz hors de moy residans,  
Voz doux regards ne soient onc respondans  
A mes defirs, ains felons à toute heure.*

*Si de mes yeux vous n'estes le soucy  
Et de mes vers le fondement aussi,  
Vostre pitié ne me soit secourable,*

*Mais si ie suis vray fidelle, & constant;  
Plus de traueux ie ne sois suportant,  
Ains guerdonné de ma peine admirable.*

## LXIIII.

*Les fiers cheuaux trainans la lampe ardente,  
Qui de son feu toute la terre eclere,  
Estoient lassez du traueil ordinaire,  
Et paruenuz au poinct de la dessente,*

*Quand (tout esmeu de la ioye recente)  
Ie vis ma Dame en sa beauté plus clere,*

*Et en son teint pour à l'enuie plaire,  
En compagnie honneste & condeffante.*

*L'une louoit ceste grandeur de gloire,  
L'autre cest or, ces rubiz, cest yuoire,  
Bref, ce parfait dont elle les deuance.*

*Parquoy deslors ie resolut en moy  
De prendre en gré desormais tout l'es moy,  
Qu'endurerois pour si rare excellance.*

## LXV.

*Ce n'est Amour le tiran mal traictable,  
Ne de ses traictz la pointure & vigueur,  
Ne du brandon de Venus la rigueur,  
Et moins du sort la colere indomtable,*

*Qui me font or' d'ardeur incomparable,  
Vous celebrer, & confesser mon cueur  
Espris & poingt, & le vostre vainqueur  
De tous mes sens & franchise admirable.*

*Vostre vertu, vostre honneur nompareil  
Et voz beautez qui tiennent du Soleil,  
Les raiz brillans, qui mes yeux esblouyffent,*

*Ont alumé l'ardeur en mes espritz,  
De quoy rauy ie louange le pris  
De voz valeurs que les graces cheriffent.*

## LXVI.

O grand' beauté, mais trop outrecuydée,  
 Qui moins m'estime alors que plus l'adore,  
 Rien ne me sert le tourmenter, n'encore  
 Les tristes sons de ma lyre acordée,

Quand ie celoïs l'angoisse debridée  
 Qui corps & cueur & l'esprit me deuore,  
 Ie pouuois voir sur ce front que i'honore  
 Quelque rayon de pitié non fondée.

Mais aussi tost que i'euz manifesté  
 Le cuyfant feu dont ie suis tourmenté,  
 Par mes sanglotz, mes soupirs, & mes larmes,

Ma Dame hélas ses regards amoureux  
 Changea sur moy en traictz d'oeil rigoureux,  
 Et ses deuiz en dangereux alarmes.

## LXVII.

Ie ne veux pas, comme Horace, debatre  
 Que la blancheur du marbre Parien  
 Ternisse auprès du teinct Glicerien,  
 L'objet d'amour pour ses forces abatre.

Le pourpre fin qui tapisse l'albastre,  
 Les liz meslez au teinct Cinabrien

*Et les œilletz du iardin Gnidien  
Semblent le teinct de ma Nimphe folastre.*

*Que si mon luth de ses acords diuers  
Bruyre faisoit le rond de l'vniuers,  
Comme celuy dont le Calabrois chante,*

*D'autant heureux ie seroy plus que luy,  
Que ma maistresse est la plus excellante,  
Et que i'ay plus de tristesse & d'ennuy.*

## LXVIII.

*Le Ciel voyant vostre diuinité  
Qui ternissoit le parfait de son mieux,  
Se courroussa contre vous en ces lieux,  
Et vous darda son inhumanité.*

*Depuis voyant que ceste rareté  
Faisoit honneur aux plus souuerains Dieux,  
S'en repentant se monstre studieux  
De vous donner la premiere santé.*

*Regardez donc, Déesse, si ma ryme  
Vous prise en vain puis que le Ciel estime  
Voire, craintif, reuere voz beautez.*

*Puisse à tousiours vostre sainte figure  
Florir aux raiç de ma chaste escriture,  
Croissans mon heur avec voz priuautez.*



## LXIX.

O belle main, main d'excellent yuoire,  
 O neige chaude, & perles tresexquises,  
 Heureuse main qui le brasier atizes  
 Où de mon cueur on consume la gloire.

Si d'un torment incroyable & notoire,  
 Te chalut oncq', & si tu fauorises  
 L'homme mourant, contemple en quelles guises  
 Traité ie suis, & t'efforce à le croire.

Puis ne permetz que sois plus longuement  
 En ce trauail tant rude & vehement,  
 Ains rens du tout mes peines terminées.

Et si ie vis, i'en chanteray le iour,  
 Le temps, & lieu, faisant en ce seiour  
 Durer ton nom par mil & mil années.

## LXX.

Vestez mon cueur vne robe nouvelle,  
 Puis que le sort me veult fauoriser,  
 Rompant le cours de mon temporiser,  
 Par le regard de ma Vertu tant belle.

C'est ma Vertu qui les autres excelle,  
 Soit en grandeur d'excellance à priser,

Ou rareté, qui me vient embraser  
D'un feu nouveau, d'une ardante estincelle.

Adorez donc son exquise beauté,  
Son port royal, sa douce priuaulté,  
Le froid apuy de ma chaulde esperance.

Et desormais tenez vous bien heureux  
D'auoir gousté le breuuage amoureux,  
Et vostre espoir changez en assurance.

## LXXI.

Cessez mes yeux de plus larmes espandre,  
Et vous mon cueur de plus vous contrister,  
Car la raison qui vous vient visiter,  
L'ordonne ainsi & i'y veulx bien entendre.

L'heureux guerdon que lon m'a daigné rendre,  
De mon labeur prompt au solliciter  
Vn tel plaisir m'est venu susciter,  
Qu'impossible est de plus grand en atendre.

Arriere ennuy, deuil, tourment & destresse,  
Puis que ie voy ma fatale Maistresse  
Me receuoir d'une bonne amytié :

Et vous mes vers chantez d'affection,  
De ses vertus l'ample perfection:  
Car il le fault, puis que c'est ma moytié.

## LXXII.

*Chantent les vns Minerue vigilante,  
Autres Venus que i'oy tant reclamer,  
Et celle aussi qui sceut tant enflammer  
Son rauisseur d'une amour violante,*

*Du roy des Dieux là compaigne opulante  
Et de Tethys avec toute sa mer,  
La vierge encor que seule i'oy nommer  
De chasteté la Déesse excellante.*

*Car de ma part ie n'ay aucune enuie  
De celebrer le durant de ma vie,  
Que voz vertus, voz graces & beauté.*

*Et consacrer au temple de Memoire  
De vostre honneur la splendeur & la gloire,  
Et de mon cueur la ferme loyauté.*

## LXXIII.

*Ces feuz iumeaux dont mon ame reçoit  
La viue ardeur qui l'inspire & anime,  
Cachent de moy leur viuacité prime  
Et plus mon oeil, las, ne les aperçoit.*

*Ce chaste riz duquel se compassoit  
Mon bien si grand, ma fortune sublime,*

*S'est disparu & me laisse en l'abisme  
Du gref tourment que mon soucy conçoit*

*Ceste douceur de parler qui conforte,  
Ne daigna plus m'aparoir de la sorte,  
Me desdaignant ie le presume ainsy.*

*Soit donc ma voix à iamais douloureuse,  
Mes yeux ruyssieux, mon ame langoureuse,  
Mon estomac yn Mongibel aussy.*

## LXXIIII.

*De l'esthomas de moy tant miserable  
Ne sorte (las) que sospirs douloureux  
Et de mes yeulx, de mes yeulx langoureux  
Qu'yn triste pleur à tous yeulx admirable.*

*Ne soit ma voix rien ores implorable,  
Que de la mort le fier dard rigoureux,  
Et mes propos ne soient plus vigoureux,  
Ains desplaisans à toute Dame aymable.*

*Puis que ie pers la brillante lumiere  
Qui m'escleroit & estoit coustumiere  
De m'esfouir en plus de cent façons :*

*Puis que ie pers de veüe la Déesse  
Qui enrichit, par sa beauté maistresse,  
Ce monde bas, & toutes mes chansons.*

## LXXV.

*Ainsi voulut la fortune mordante  
Vous faire voir vostre aygre cruauté,  
Comme ell' permet qu'avec ma loyauté  
Ma passion vous soit tres euidante.*

*Mais quand ie voy vostre grace prudente  
N'auoir egard à si grand' aspreté,  
Ie pense alors comment l'extremité  
De mon grief mal vous seroit aparante.*

*C'est la raison aussi qui me poursuyt  
Cacher l'ennuy de mon cueur qui vous suyt,  
Avec de vous le traitement seueré,*

*Et paistre (en vain) mon afamé penser  
De ce desir dont ie sens offenser  
L'ame de moy quand plus ie vous reuere.*

## LXXVI.

*Ie m'esbais que ma vie ne cesse  
De m'inspirer si long temps en ce monde,  
Veu le tourment de ma douleur profonde,  
Mon long trauail, & ma dure destresse.*

*Ie m'esbais que la forte foiblesse  
De mon parler à chanter ta faconde,*

*Tes yeulx diuins & cheueleure blonde  
Ne s'alentit pour ceste griue angouisse,*

*Et que mes pieds ne sont manques & las  
De suuyre ainsi ta celeste presance,  
Incessamment, d'vne inutile ardeur.*

*Mais mon trauail augmente & croit (helas)  
Puis mes chansons haussent leur resonance  
Et mes pieds vont de plus grande roydeur.*

## LXXVII.

*Bien est mon deuil sur tout autre admirable,  
Et plus encor que tout autre aygre & fort,  
Puis que ie voy d'vne & d'vne autre mort  
Dresser la faux sur mon chef miserable.*

*Ma Dame helas dans vn lit honorable  
Est nuict & iour par toy, ò fatal sort!  
Qui ne consens, soit quand ell' veille ou dort,  
Relache aucun à son mal deplorable.*

*D'autre costé ie remarque à part moy  
Le dur tourment que resoufrir ie doy,  
Si de santé le Ciel l'orne & decore:*

*Soit donc qu'ell' meure ou soit que guarison  
Elle ayt bien tost, ie mourray en prison,  
Heureuse mort & plus heureuse encore!*

## LXXVIII.

*Encor' vn coup le vuyde des Campagnes  
Orra mes plainctz & lamentation,  
Tant que le bruit de mon affliction  
Couronnera le plus hault des Montaignes.*

*Encor vn coup mes destresses compaignes,  
Ardans souspirs & dure passion  
S'abreueront en la perfection  
De ton cler cours ò ruisseau qui les baignes.*

*Et si d'Amour regne quelque estincelle  
Entre ces rocç, ilz auront de mon cueur  
Quelque pitié voyant mon ardant zelle:*

*Mais que me sert si celle que i'adore  
Ne me croit point, ains croit en sa rigueur,  
Me tourmentant du feu qui me deuore.*

## LXXIX.

*En quel endroit tant estrange & sombre  
Iray ie Amour, pour alentir vn peu  
Le deuorant & trop rigoureux feu  
Qui des Martirs m'a fait croistre le nombre?*

*Verray ie point quelque solitaire ombre,  
Là où de nul ie ne puisse estre veu,*

*Pour y vomir le venin que i'ay beu  
Sans presentir ce dangereux encombre?*

*Si la douleur tant soit forte à domter,  
Le fiere mort peult seule surmonter,  
Deliure toy mon Ame de ta charge.*

*Car qui s'en fuyt & traine son tourment  
(Toufiours guetté d'vne triste recharge)  
Ne peult changer que de poil seulement.*

## LXXX.

*Celeste Amour qui d'vn seul coup de traict  
Rendez mon cueur plein d'esperance vaine,  
Et tout soudain comblé d'vne aspre peine  
Pour ce diuin angelique protraict,*

*Pour la vigueur de vostre arc qui substraict  
A vostre vueil toute pensée humaine,  
Et par voz dardz, & par ma foy certaine,  
Voyez mon dueil à tout autre secret.*

*Et si pitié dedans vous trouue place,  
Poignez ce cueur qui me roydit en glace,  
Adoucissant son amere rigueur,*

*Et ne souffrez que rebelle il aterre  
Tous mes desirs, mesprisant ma langueur,  
Et vous aussi, sans luy faire la guerre.*



## LXXXI.

*Si la durté n'estoit en vous si dure  
Et tant n'estoit vostre cueur endurcy  
Soit en cest œil ou ce double sourcy,  
Belle seriez ma Dame outre mesure.*

*Mais vostre cueur qui ne craint la pointure  
Du traict d'Amour, est tellement noircy  
D'aspre durté, qu'il fait voir obscurcy  
Ce lyz vermeil, & ceste cheueleure.*

*Repoussez donc ceste fiere durté,  
Ce glaz aussi soit de vous écarté,  
Si vous voulez estre entierement belle :*

*Et deormais d'vne douce liqueur  
Soigneusement abreuuez vostre cueur,  
Sans vous monstrez si durement rebelle.*

## LXXXII.

*Mon foible espoir prenoit ia double force,  
Et s'egalait à mon affection,  
Quand i'aperceus vostre perfection  
Sentir d'Amour la pointure & l'estorce.*

*D'vn doux soupir, d'vne subtile amorce,  
Et d'vn regard ceinct de compassion,*

*Vous effaciez ma dure passion,  
Me promettant le bien qui me renforce.*

*Soient feinctz ou non ces regardz si flateurs,  
Soient voz propos ou fardez ou menteurs,  
Le suis heureux pour le moins de le croire.*

*Aymant trop mieux sur cela m'apuyer  
Que dans mon cueur le contraire estuyer,  
Perdant l'esper & la vaine memoire.*

## LXXXIII.

*Trouble le cler de ton riche cristal,  
Et des l'endroit où tu prens ta naissance  
Iusques icy donne ample cognoissance  
Par tes sanglotz de ton douloureux mal.*

*Que ce troupeau, trop ententif au bal,  
Laisse soubdain ceste gaillarde danse  
Et de leurs voix en dolente acordance,  
Plaignent de nous le malheur inegal.*

*Fay, Heuze fay que tes ondes si gayer,  
N'arrosent plus ces fleurs ne ces saussayes,  
Ains laisse tout en danger dessecher.*

*Et d'vn manteau de tristesse t'abille,  
Pour avec moy plaindre & pleurer ta fille  
Qui veult de nous pour vn temps se cacher.*

## LXXXIII.

*Haste le train de tes courfiers ardans,  
O cler Phebus, & en l'Ocean entre,  
Esclarcissant l'obscur du profond centre  
Et de Thetis le sein iusqu'au dedans.*

*Car ton flambeau aux humains regardans,  
Plaisant en tout, me consume en cest ancre,  
Et ie ne quiers que l'ombre & la nuit, entre  
Tant de desirs dans mon cueur residans.*

*Non que ce soit que mon cueur & mes yeux,  
L'obscurité de la nuit aiment mieux  
Que de ce iour la clarté reluyfante.*

*Mais pour autant que i'espere gagner,  
Des que le iour ie verray s'estloigner,  
Quelque guerdon de ma peine cuyfante.*

## LXXXV.

*De quelle ardeur ont les cieulx decoré  
Le vif protrait de ta diuine image,  
Pour te donner eternal auantage,  
Sur le plus beau de ce monde honoré?*

*Par quel engin fut mon cueur attire  
Au labirinth d'vn vtile dommage,*

*Et tous mes sens pleins d'animé courage,  
Bruslez & poingtz d'un feu non endure?*

*D'un cler manteau riche & bien souuerain,  
Et d'un visage agreable & serain,  
Estoit paré le ciel à ta naissance,*

*Et d'un trait d'or d'heroique vertu,  
Heureusement fuz atainct & batu,  
Quand ie fus serf de ta rare excellance.*

## LXXXVI.

*Si la Nature eust fait naistre ma Dame  
Au fiecle vieil de l'aueugle prisé  
D'Agamemnon, le pris eternizé  
N'auroit touché tant excellante fame :*

*Car il eust dit de ceste gentile Ame  
L'honneur exquis du ciel fauorizé,  
Et par ses vers l'eust immortalizé  
Ne faisant cas de guerre ne de flame.*

*Titire aussi dedaigneux n'eust chanté  
L'honneur & pris du Troyen tant vanté,  
Si de tes yeulx il eust veu la lumiere ;*

*Et moins encor le Cigne Ferrarois  
Du Furieux eust entonné sa voix,  
Ains de ce beau qui te rend la premiere.*

## LXXXVII.

Ceux qui grauoient au temps des fiecles vieux  
 De la Vertu la forme excellamment  
 Ne l'emailloient de grandeur seulement,  
 Ains de douceur, rare present des Cieulx,

Monstrans par là que l'homme audacieux,  
 Et dedaignant ce qu'on fait humblement,  
 N'est vertueux ains est pareillement  
 Rebouté loing de la grace des Dieux.

Parquoy, voyant que vostre Vertu sainte  
 De ces deux poinctz est abondamment peinte,  
 Treshumblement ie vous offre ce don.

Non pour cuyder vostre rigueur abatre,  
 Ne pour espoir d'en obtenir guerdon,  
 Mais quelques fois à loysir vous esbatre.

## LXXXVIII.

Des plus beaux yeux que fit onques Nature  
 Heureusement ie me voy regardé,  
 Des plus beaux doigtz doucement retardé,  
 Si quelque fois changer veux de demeure.

Du plus doux riz ie voy faire ouuerture  
 D'vn grand tresor condignement gardé,

Et d'vn parler diuin & non fardé  
 Je suis nourry, & si fault que ie meure.

Dequoy cent fois le iour suis estonné,  
 Me cognoissant grandement fortuné,  
 D'estre repeu de ces celestes choses,

Et toutesfois estre ordinairement  
 En grief trauail en ennuyeux tourment  
 Et de la mort pres des portes decloses.

## LXXXIX.

I'auoy la peur au profond de mon Ame  
 Qui dominoit tout le reste de moy,  
 Lors qu'en tremblant, vaincu de mon é moy,  
 Je descouuriç mon secret à Madame.

Treshumblement sa pitié ie reclame,  
 Metant en ieu l'obstiné de ma foy,  
 Puis mon deuoir en l'amoureuse loy,  
 Puis mes trauuaulx, ma constance, & ma flame.

Mais aussi tost ie cogneuç clerement  
 De mon parler son mescontentement,  
 Par vn regard dont elle me foudroye,

Ainsi Dolon ayant dit les secretç  
 Du camp Troyen, mourut par les deux Grecç,  
 Gaignant par luy la cheualine proye.

## XC.

*Ainsi qu'au Ciel l'esprit des bien heureux,  
N'est ententif qu'à remirer sans cesse  
La magesté du Seigneur qui ne laisse  
Jamais les siens en peril dangereux.*

*Ainsi ie suis ardent & desireux,  
De contempler ma diuine maistresse,  
Qui me remet, me guerit, & m'adresse,  
Quand ell' me voit trop palle & douloureux.*

*Si i'ay la mort quelque fois desirée,  
Loing ie la veux estre ores retirée,  
Pour ne souiller sa darde dans mon sang.*

*Ma Dame void l'Amour que ie luy porte,  
Et doucement adoucit & conforte,  
Le coup du trait qui m'a persé le flanc.*

## XCI.

*Si ferme foy repose en ceste veuë,  
Dont la clarté fait cacher le Soleil,  
Heureux cent fois le regard nompareil,  
Qui de langueur a mon ame pourueü.*

*Heureux le trait lequel à l'impourueü,  
Persa mon cueur, heureux ce teinct vermeil,*

Qui me seruit de premier apareil,  
 Au grief ennuy de la playe receü.

Heureux aussi ce visage tant beau,  
 Qui fait entrer les hommes au tombeau,  
 Puis les en sort & fait heureux reuiure.

Moy plus heureux de cognoistre mon heur  
 Et malheureux si iamais suis deliure,  
 Ou paresseux de vous porter honneur.

## XCII.

Ne de la mort la cruelle pointure,  
 Ne la fureur du temps malicieux,  
 Ne la colere, ou la rage des Cieulx,  
 Et moins l'effort de la mere Nature,

Gresles & vens, orage, & malfaiçture,  
 Cruaulté grande, estoignement de lieux,  
 Ne le pouoir presque des mesmes Dieux,  
 Rompre pourroit de mon cueur la closture.

Enuironné il est d'une pensée  
 A ma Déesse incessamment dressée,  
 Tachant gaigner l'heur de son amytié :

Et hault chantant ses perfections rares,  
 Getter son loz au climat des Barbares,  
 Sondant tousiours le gué de sa pitié.



## XCIII.

*Le sage, doux, cher, & diuin regard  
Duquel on fit de mon cueur la conqueste,  
Lors qu'enyuré i'osay dresser la teste  
Pour voir le feu qui m'aiguillonne & ard,*

*Me fait sembler ores vn Leopard,  
Qui agité de fureur ne s'arreste,  
Puis tout à coup vne craintiue beste,  
Qui de son creux de tout le iour ne part.*

*Ores ie suis vn second Democrite,  
Ores la mort i'ay en ma face escrite,  
Or' le vermeil qui embellit les fleurs.*

*Ore en plaisir, ore en melancolie,  
Libre, & captif, me destache & relie,  
Baignant ses raiç dans la mer de mes pleurs.*

## XCIIII.

*Lors que ces yeux, le nid de ta rigueur,  
Seront lassez de me faire la guerre,  
Et que la mort m'aura mis souz la terre,  
Froid, palle, & vain, sans ame, ne vigueur,*

*Sur mon tombeau n'arriue la langueur,  
Ains à iamais par entrelaz y erre*

*L'ombrageux pie du verdissant Lierre,  
Et du matin la plus douce liqueur.*

*L'Amome aussi, & le Mastic y naïsse,  
A celle fin que l'abeille s'en païsse,  
Pour puis apres y repandre son miel.*

*Et deux fois l'an par voeu (qui ne se rompe),  
Les doctes seurs descendantes du Ciel,  
Y viennent voir ceste nouvelle pompe.*

## XCV.

*Les vns diront ces beaux cheueux de soye,  
Autres ces yeux, le Dieu de mon soucy,  
Autres la main, & ces perles aussi,  
Puis ce Rubiz qui, si riche, flamboye.*

*L'enfant Amour, le Dieu qui me guerroye,  
Ne veult leur blanc par moy estre noircy,  
De ce pied seul il veult voir éclercy  
L'honneur caché, qui ma Dame tournoye.*

*O gentil pié, qui portes en tous lieux,  
Ce corps parfait, le miracle des Dieux,  
Duquel depend ma felicité forte,*

*Sur toy s'affied, & prend son mouuement  
Celle qui peult d'un regard seulement,  
Reffusciter vne personne morte.*

## XCVI.

Quand Apollon, ce grand Dieu qui compasse  
L'an par saisons, guide son char doré,  
Deuers l'archer, d'un teint descoloré  
La terre adonq' s'ammantelle la face.

Le vert email des campagnes s'efface,  
L'eau s'endurcit en christal honoré,  
L'honneur des bois s'en va comme exploré,  
Tout se nourcit, se pallit, ou se passe.

Mais la rigueur d'aucun froidureux temps  
Ne peut secher ma Dame en son printemps  
OEilletz & lys croissent tousiours en elle.

Et tout ainsi que toute aspre froideur,  
Ne luy peut nuire, ainsi de mon ardeur,  
Maugré l'yuer, la flamme est eternelle.

## XCVII.

L'espoir certain de m'immortalizer  
Par l'eternel de ta gloire durable,  
Et l'ondoyant de ton bruyt admirable,  
Et tes vertuz qu'on ne peut épuyser,

Fait que mes vers i'ose fauoriser  
Du saint honneur de ton nom venerable,

Diuin RONSARD, que le ciel fauorable  
Orne foigneux des dons plus à priser.

Ainsi l'orgueil de ma fiere Maistresse  
Flechisse au choc de ma dure destresse,  
Et mes trauaux me soient recompensez,

Ainsi tes yeux, quand d'ennuy tu te priues,  
Daignent ficher leurs œillades plus viues  
Dessus ces vers, sans en estre offencez.

## XCVIII.

Ce ne fut oncq' l'acord de ceste voix  
Qui tient des Dieux la liberté captiue,  
Ce ne fut oncq' ceste beauté naïue,  
Dontant tous cueurs souz le ioug de ses loix,

Ce ne fut oncq' l'adresse de ces doigtz,  
Ne le vermeil de ceste glace viue,  
Ceste douceur si chastement lassie,  
Ne ces Rubis, ne ces zephires coiz,

Qui ma raison, ma franchise, & mon ame  
Mielleusement esclauerent ma Dame,  
Au Paradis de ta doulce prison,

C'est ton esprit celeste, & admirable  
Qui me rendit heureux & miserable  
Par l'aualer d'vne saine poison.

## XCIX.

*Defia l'ardeur qui mes sens forcenoit  
Aparoiſſoit demy morte en ſa flame,  
Et le lyen qui captiuoit mon ame,  
Preſque rompu ſi fort ne m'encheſnoit,*

*Vn autre Dieu que l'archer m'enseignoit  
A trop ſoigneux ſeruir vne autre Dame,  
Et dedaignant la fleche qui m'entame,  
Feu, ne filé, mon ame ne craignoit.*

*Quand de ces yeux la lumiere iumelle  
Et de ce chef la perruque tant belle,  
Ardre, & lyer me vindrent de rechef*

*Si fermement, qu'emprisonné ie bruſte,  
Sans nul eſpoir de voir iamais à chef  
Le mal tiffu, qui de moy ne recule.*

## C.

*Si le fier bras de l'Archer indomé  
T'a fait ſentir quelque fois ſa ſecouſſe,  
Domtant l'orgueil de ta liberté douce,  
Par l'excellent d'une heureuſe beauté,*

*Voy ie te pry d'un œil entalentié,  
Comme ce Dieu contre moy ſe courrouſſe,*

*Et les foupirs que de mon freſle pouce  
Deſſus mon Luc i'acorde tormenté.*

*Icy douteux, & là plein d'affeurance,  
Ore atendant, ore ſans eſperance,  
Gentil BAIF, portrait me pourras voir,*

*Ainſi les yeux qui rauirent ton ame,  
N'ardent ton cueur de leur iumelle flame,  
Si plus de biens tu n'en dois recevoir.*

## C1.

*Si d'Amour vient mon gracieux martyr,  
L'effet d'Amour, las quoy ! quelle choſe eſt-ce ?  
Si bonne elle eſt, les ſiens comment oppreſſe,  
Pourquoy à mal inceſſamment les tire ?*

*Si mauuaife eſt, quell' raiſon ay ie à dire,  
Doux mon tourment, plaiſante ma triſteſſe ?  
Si elle plaiſt, à quoi plain-ie ſans ceſſe ?  
S'elle deſplaiſt, que m'y vault dueil ou ire ?*

*O viue mort ! ò mal plaiſant à voir !  
Comme auez vous ſur moy tant de pouuoir,  
Puis que voz loix ma volonté n'aproue ?*

*O feux iumeaulx ! ò trompeuſe eſperance !  
Vous ſeułz cauſez en moy tant d'inconſtance,  
Qu'en bien ou mal, content ie ne me trouue.*

## CII.

*Tous ces soupirs i'arrachoy de mon sein,  
Et de ces pleurs ie distilloy ma force,  
Lors qu'apasté d'vne gentile amorce,  
Ie poursuiuoy l'effet d'vn beau dessein.*

*Puisse cest oeil, cest esprit, ceste main,  
Qui m'esblouyt, m'affoiblit, & renforce,  
Adoucissant la douleur qui me force,  
Les bien heurer d'vn recueil bien humain.*

*Puisse Apollon sur les nerfz de sa lyre,  
De mes fredons les plus mignardz eslire  
Pour les chanter à la table des Dieux,*

*Et le troupeau enfanté de Memoire,  
Grauer mon nom au temple de sa gloire  
Pour immortel aparoiſtre en tous lieux.*

FIN DES SONETZ.







ODES.

AV SEIGNEVR PIERRE DE PASCHAL.



ELVY qui les nefz inuenta  
Pour voyager dessus les ondes,  
Craintif, aussi tost ne tenta  
Les fiers boillons des plus profondes :  
Ains seulement dessus les bordz  
Marchoit plus seur d'un grand courage,  
Ignorant encor' les effortz  
Et le braue orgueil de l'orage.

Ores, du choc de l'auiro  
Solicitoit les riués basses,  
Ores, il sondoit l'enuiron  
Et l'horreur des plus creuses places,  
Ores, hardy s'auanturoit  
Sur le plus vif de l'eau roulante,

Or', tout enflé se retiroit  
 Acrochant sa Barque coulante.

En fin l'audace qui l'éprit,  
 L'enflammant d'un feu non domtable,  
 Luy fit resouldre en son esprit  
 Vne entreprinse emerueillable,  
 Il arresta d'aller froisser  
 Les perilz, rongeurs les timides,  
 Et courageux de trauerfer  
 L'ample des campagnes humides.

La fierté du temps froidureux,  
 Ne des ventz la rage effrenée,  
 La fureur des flotz sonoreux,  
 Ne la tempeste ramenée,  
 Les froidz aiguillons de la peur,  
 Ne la fortune iniurieuse,  
 Ne peuvent briser en son cueur  
 Ceste superbe audacieuse.

Ains mettant ses desseings à chef,  
 Il franchit de course fournie,  
 Assiz sur le sein de sa nef,  
 L'Egæe mer, & l'Ionie :  
 Domtant en fin tous les yuers  
 Les gouffres, les ventz, le naufrage,  
 Et faisant bruyre en l'vniuers  
 L'inuention du nauigage.

Des que le Choeur des doctes feurs,  
 Race des Dieux, & de Memoire,  
 M'affriandant de ses douceurs  
 M'eut de ses eaux offert à boire,  
 Pauvre & craitif ie ne tantay  
 Le gué profond des choses graues,  
 Ains seulement me contentay  
 D'environner leurs vertuꝝ braues.

Puis empannant mes petitꝝ vers  
 D'une este vaguement legere,  
 Ie traſſay des ſentiers diuers  
 Pour ataindre la Meſſagere:  
 Ie comblay le bruyt de ſa voix  
 Des nombres ſacreꝝ de ma flame,  
 Des maulx & des biens que i'auois,  
 Par les feuz iumeaux de ma Dame.

Tantôt heureux en mes amours,  
 Et tantôt ſeruant miſerable,  
 Tantôt confus en mes diſcours,  
 I'entonnois vn chant agreable,  
 Mais depuis que mes fredons bas  
 Eurent hauſſé leur reſonnance,  
 Ie haſtay le train de mes pas,  
 Pour rauir plus grande excellance

Ie couru hautain publier  
 L'honneur du Quercinois Homere,

Et aux chastes feurs m'alier,  
 Qui iadis nasquirent sans mere,  
 Le courus deuancer le temps,  
 Qui m'aguignoit de ses trauerfes,  
 Epaniffant sur mon printemps  
 Cent mile fleurettes diuerfes.

Et non content d'auoir guidé  
 Ma nauire en mer fi profonde,  
 Le galoppay tout debridé  
 Pour voir la lumiere du monde :  
 Le dressay mon vol iusqu'aux cieux,  
 Au sein du tresor le plus rare,  
 Acoftant, trop audacieux,  
 Les Graces de nostre Pindare.

Mais ores, que le ciel benin  
 M'a fait tant d'heur de te conoifstre,  
 Emplumant l'honneur du venin  
 Qu'enchanté ie faiç aparoiſtre,  
 Diuin PASCHAL ie veux tenter  
 L'abifme de tes vertuz saintes,  
 Et tes grands merites vanter,  
 Par l'immortel de mes ateintes.

Ia defia ie voy ce grand Roy,  
 Ce grand HENRI, Dieu de la France  
 S'apriaoyſant deffouç la loy  
 De tes escritz pleins d'excellance,

*Je voy comme beant il fait  
Iugement saint de ta doctrine,  
Et comme il estime parfait  
L'enfantement de ta poitrine.*

*Je voy le mignon d'Apollin,  
Celuy qui repaist son oreille,  
Le graue-doux, sauant Mellin  
Tout rauy de ceste merueille,  
Je voy son esprit & ses yeux  
Fichez d'vn trauail qui recrée  
Sur le distillant gracieux  
De ta langue docte-sucrée.*

*Ne celuy là qui begueyoit  
Aux premiers ans de sa ieunesse,  
Et dont la louange bruyoit  
Sur les mieux disans de la Grece,  
Ne l'Arpin, par toy renaissant,  
N'ont gaigné le pris qui s'apreste,  
Et le saint honneur verdissant  
Qui te vient couronner la teste.*

*Je voy l'vn desia tournoyer  
Ton front & ta perruque molle,  
Et l'autre ce semble ondoyer  
Sur les tresors de ta parolle,  
I'oy desia tonner ton renom  
Outre la Tane si lointaine,*

Et voy eternizé ton nom  
D'yne immortalité certaine.

Je voy ton Durban studieux,  
L'autre miracle de nostre aage,  
Abandonner le sein des Dieux  
Pour admirer ton doux langage,  
Je vous voy tous deux assemblez,  
Je le voy qui defia t'acolle,  
Je vous voy tous deux acouplez,  
Je le voy comme il s'en reuolle.

Je voy Garonne desborder,  
Orgueilleuse de sa victoire,  
Et avec Tholose acorder  
L'hinne consacré de ta gloire :  
Je voy encor les Seurs au bal,  
Mignardans vn chant delectable,  
Qui ne resonne que Paschal,  
Leur cher Paschal inimitable.

Puisse-ie voir ainsi mes feuz  
Rayonnez d'yne clarté telle,  
Qu'ilz soient de tous, & tousiours veuz  
Parmy la terre vniuerselle :  
Puisse les traitz de mon soucy  
Fraper le cueur de ma guerriere,  
Puisse mon nom estre esclarcy  
Des raiz brillans de ta lumiere.

## AV SEIGNEVR RAOVL ALIGRE.

## ODE.

**C**EPENDANT que la liberté  
Nous administre sa richesse,  
Domton l'aigreur & la durté  
Du chagrin qui les cueurs opresse,  
Le ciel, le temps, & la saison  
Se ioignent avec la raison,  
Et veulent que l'ennuy nous laisse.

Icy le laboureur commence  
Couper les cheueux de Ceres,  
Cueillant le fruit de sa semance,  
Guerdon des trauaux endurez.  
Et là souz les branches d'un Tremble,  
Un autre, & ses voyfins ensemble,  
Rendent grace aux Dieux implorez.

L'un a Cathin au pres de luy,  
Qui à disner le sert & tranche,  
Après lequel froissant l'ennuy,  
Descouure sa poitrine blanche,  
Et luy maniant le teton,

*La prend apres par le menton  
Et la baise en la bouche franche.*

*L'autre dort au fraiz d'vn Ormeau,  
Et esueillé se leue, & coupe  
Du prochain arbre vn long rameau,  
Pour chasser la craintiue troupe  
Qu'il void massacrer la moisson,  
Puis pesche à la ligne au poisson,  
A fin que plus à l'aise il soupe.*

*Il n'est ores berger aux champs,  
Ne rustique, tant soit il sombre,  
Qui ne soient leurs soings arrachans  
Au bord des eaux ou bien à l'ombre :  
Puis donc que nous sçaurons trop mieux  
Choisir l'esbat en diuers lieux,  
Ne nous mettons point de leur nombre.*

*Mile doux motz bien exprimez  
Dedans vne salle parée,  
Ou les baisers mieux imprimez  
De quelque pucelle adorée,  
Causent vn plaisir trop plus grand  
Au personnage qui les prend  
De volonté desmesurée.*

*Ou sur le Luc ouyr chanter  
Quelque ode diuinement faite,*



*Ou bien le merite vanter  
D'une maistresse tresparfaite,  
Dansant avecques elle au son  
De ce Luc, ou d'une chanson  
En son naturel contrefaicté.*

*Et si lon ayme le deduit  
De la campagne ou de la treille,  
Y porter le iambon bien cuyt  
Et de bon vin en la bouteille,  
Et apres le petit repas,  
Sans mesure ne sans compas  
Folastrer, & faire merueille.*

AV SEIGNEVR IAN DE CASTAIGNE

Bourdelois.

ODE.

**I**cy ie ne publie pas  
Les fiers & dangereux combatz  
Faitz deuant la ville Troyenne,  
Ie ne publie encor'icy  
Du filz d'Anchise le soucy  
Que Iunon luy trame & moyenne.

*Sugetz fi graues & pesans*  
*Ne cherchent point mes ieunes ans,*  
*Vn plus doulx trauail les enchante,*  
*D'Amour les affaux coustumiers*  
*Sentis en mes iours les premiers*  
*Tant seulement icy ie chante.*

*Ie chante icy les raritez,*  
*Les vertuꝝ, les dexteritez*  
*D'vne Déesse qui decore*  
*Les Astres flamboyans aux Cieux,*  
*Et ce grand monde spacieux,*  
*Les Dieux & la nature encore.*

*Et comme Amour l'enfant vainqueur,*  
*Emprisonna moy & mon cueur*  
*Souꝝ le ioug des saintes loix d'elle,*  
*M'asseurant en ceste prison*  
*D'vn heur grand sans comparaison*  
*Si i'estois constant & fidelle.*

*Ie chante cest heur poursuiuy*  
*De mile soupirs à l'enuy,*  
*De mile encor & mile peines,*  
*Mile soucis mile tormens,*  
*Et mile trauaulx vehemens,*  
*Et mil' & mil' angouisses vaines.*

*Qui demandera les esbatz*

Des iouſtes tournoys & combatz,  
 Des ieuз de lutte ou de l'eſcrime,  
 Ou autres pareilz paſſetemps,  
 Ne vienne point perdre ſon temps  
 A voir les cheſnoms de ma rithme.

Car par mes vers elabourez  
 Telз plaiſirs ne ſont colorez,  
 Ma muſe mignarde m'inspire,  
 Me rauit & me fait chanter  
 Des vers mieux faitз pour delecter,  
 Et pour le ſoing rompre & deſtruire.

Qui fait tant viure le Tuſcan,  
 Et malgré le temps & Vulcan,  
 Eſtinceler ſa renommée,  
 Comme au matin le plus ſerain  
 Les raiз du ſoleil ſouuerain,  
 Luyſans en ſa face enflammée?

Pareil amour, ſemblables traitз,  
 Meſme fureur, meſmes atraitз,  
 Pareilз aſſaultз, & telз alarmes,  
 Eſperonnerent ſes eſpritз,  
 Pour ataindre & rauir le pris  
 Qu'il a conquis avec ſes larmes.

Ne puis ie donc' ſemblablement  
 Viure au monde immortellement,

Grauant mon nom dans le saint temple,  
 Où tant d'autheurs eternisez  
 Reposent en sieges prisez,  
 Pour nous seruir icy d'exemple?

Si bien mes vers ne sont dorez  
 Ainsy que les siens adorez,  
 La Muse pourtant les auouë,  
 Et veult que, laissant leur seiour,  
 Ilz se monstrent au plus beau iour  
 Guidez sur les raiz de sa rouë.

Elle veult que prez, montz & fleurs  
 S'arrozent de l'eau de mes pleurs,  
 Et veult encor' que les campagnes,  
 Les antres, riuages & bois,  
 S'endorment au bruit de ma voix  
 Et de mes destresses compaignes.

Elle veult que les Courtisans  
 Et les plus subtilz ayguifans  
 Le burin de riche faconde,  
 S'en estonnans de pres & loing  
 Rongent leurs cueurs d'vn graue soing  
 Pour voir telles clartez au monde.

Ainsy l'Angeuin immortel  
 A gaigné nom & surnom tel,  
 Ornant de ses vers vne Oliue,

Qui le fortune & fait heureux;  
 Et veult qu'entre les amoureux  
 Eternizé viue & reuiue.

Voy donc Castaigne exactement,  
 La fureur & l'enfantement  
 De ma Muse encor ieune & tendre,  
 Qui pourra croistre lentement,  
 Et descocher plus royement  
 Les traitz dont ie me faiç entendre.

Puis de tes vers grauement doux  
 Annonce tes vertus à tous,  
 Ornant le fatal de ma gloire,  
 Adieu le mignon des neuf seurs,  
 Ce ne sont icy des douceurs  
 Qu'en Parnasse elles t'ont fait boire.

## A CASTIANIRE.

ET quoy Nimphe que i'adore,  
 Veux-tu qu'ore  
 Ie me desloge d'icy,  
 Affamé de la careffe  
 Tromperesse  
 Qui derride mon soucy?

*Veux-tu que d'icy ie parte,  
 Que i'escarte  
 Mon oeil, du tien rauisseur,  
 Sans desaygrir la destresse  
 Qui m'opresse,  
 De ta flateuse douceur?*

*Puis que tu sçais, ò friande,  
 La viande  
 Qu'il me fault pour estre soul,  
 Vien ten, mignarde folastre,  
 Vièn t'esbatre,  
 Vien te brancher à mon coul.*

*Demy viue, demy morte,  
 Fais en sorte,  
 Que ie cognoisse amplement,  
 Que souz vn diuin visage  
 Le courage  
 Est diuin egallement.*

*Ie veux que ta belle bouche,  
 Ne rebouche,  
 Pour vn baiser guerdonné,  
 Ains que ta leure soustienne,  
 De la mienne,  
 Vn combat desordonné.*

*Ie veux que ta langue douce*

*Se courrouce  
Si bien que vireuoltant  
Elle ouure ma bouche close,  
Puis l'arroze,  
D'vne manne doux sentant.*

*Ah petite! tu me baïses,  
Et apaises,  
La guerre de mes trauaux!  
Ie sens bien ta douce aleine  
De musc pleine,  
Chasser de moy mile maulx.*

*Ie sens de ces fleurs vermeilles  
Les merueilles,  
Ie touche ces lis bruniç,  
Et voy ces yeulx, ma lumiere  
La premiere,  
De mile fleches garniç.*

*Encore vn coup, ie suis riche,  
Ne fois chiche  
De ce sucré traitement,  
Si tu me rebaisés, folle,  
Ie m'en volle  
Au plus hault du firmament.*

*Estant guindé dessus l'esle  
Rare & belle,*

*De ta faueur teinte en miel,  
Je sens mon cueur & mon ame,  
    Qui se pafme,  
Ia defia montez au ciel.*

*Que de Dieux ! que de Déesfes !  
    De lieffes !  
De danses, & paffetemps !  
Je ne voy en place aucune,  
    L'infortune,  
Tous font heureux, & contens.*

*Soit au bord de ces fonteines,  
    Par les pleines  
    Murmurantes doucement,  
Ou soit au frais de ces ymbres,  
    Tous ces nombres  
Viuent amoureuſement.*

*Mais fans toy ie n'y puis viure,  
    Vien ten ſuyure  
Ma triſte ame & mes espritz,  
Vien, vien ten à ma priere,  
    Ma guerriere,  
Vien me voir en ce pourpris.*

*Et quoy belle tu dedaignes  
    Ces campagnes,  
Riche demeure des Dieux?*



Tu feras donc à ma honte,  
Plus de conte  
De la terre que des cieulx?

Ainsi puiffes tu, sans cesse,  
De tristesse,  
Palle & morne deuenir,  
Si tousiours, en toutes places,  
Ne m'embrasses  
D'effet, ou de souuenir.

Et fi ta volonté bonne  
Parangonne  
L'effrené de mes defirs,  
L'honneur & nom ie souhaite,  
D'vn Poëte  
Immortel en ses plaisirs.

Puiffe donque ta main blanche,  
De la branche,  
Verdissante incessamment,  
Façonner vne couronne,  
Qui fleuronne,  
Sur mon chef mignardement.

Mais à dieu troupe diuine,  
Ie chemine,  
Droit en bas pour la reuoir,  
L'ayme mieux sa douce guerre,

Sur la terre,  
Que paix icy receuoir.

Je ne puis estre sans elle,  
La pucelle  
M'a tellement enchanté,  
Que sans la voir vn quart d'heure,  
Je demeure,  
Trop asprement tourmenté.

Je la reuoy, la sucrée,  
Qui recrée  
Mes espritz foybles-matez,  
C'est l'ornement de mon œuure,  
Qui descueure  
Le parfait de ses beautez.

Dieu te gard ma mignonnette,  
Je regrette  
Le temps qu'ay perdu la hault,  
Puisse Amour en ta poytrine  
Yuoirine  
Darder son feu le plus chault.

Ça doucette delicate,  
Qu'on m'apaste  
De ces baisers sauoureux,  
Et d'vn trait d'ail amyable,  
Pitoyable,  
Fay moy contant amoureux.

*Si tu te fasches de trente,  
Ça quarante  
Baiferetz d'amome empliz,  
Edante la peine stable  
Qui m'acable,  
De cent autres acompliz.*

*Mais c'est assez, i'oy la mere  
Trop amere  
Qui dessent tout lentement;  
Euiton l'ardante noyse  
Qu'ell' degoise,  
Escarton nous vistement.*

*Voy defia comme comme elle espie,  
L'acroupie,  
Vieille horrible aux plus hideux,  
Elle couue dans son ame  
Quelque blasme  
Pour l'esclorre entre nous deux.*

*Voy encor' la grosse beste  
Qui s'arreste,  
Pour vomir quelque courroux,  
Ie le voy presque qui creue,  
Tant est greue  
L'enuie qu'il a sur nous.*

*Le bon heur vient à grand' peine,*

*S'il n'ameine  
 Vn defastre avecque luy,  
 On n'a point de ioye vraye,  
 La plus gaye  
 Trainne toufours vn ennuy.*

A MONSEIGNEVR

DE SAINT CHERON.

ODE.

**T**ANT plus la chose est mal aysée  
 Où d'vne entreprixe embraxée  
 Les hommes cuydent paruenir,  
 Et plus ilz y mettent de peine,  
 Nonobstant qu'elle leur soit vaine,  
 Se promettans de l'obtenir.

*L'imprudent aux estles de cire,  
 Et cil qui mal aprins desire  
 Le char de son pere mener,  
 En font tesmoignage assez ample,  
 Et me deuroient seruir d'exemple  
 Pour mon audace refrener.*

Toutesfois encor que ie sente  
 Vostre louange trop pesante  
 Pour mes nerfz debiles & las,  
 Et que ie la cognoisse large  
 Pour estre conuenable charge  
 Au doz d'vn Hercule, ou d'Athlas,

Sur mon Luth pourtant ie ne laisse,  
 Detestant ma rude foiblesse,  
 De voz merites fredonner,  
 Avec les vertuiz & les graces,  
 Dequoy en ces terrestres places  
 Les Dieux vous voulurent orner.

Animant le bruyt qui vous donne  
 De Laurier la riche couronne  
 Entre les doctes plus prisez,  
 Et la voix de la Messagere,  
 Qui vague d'vne æste legere  
 Cornant voz vers eternisez.

Le Grec de plume inusitée  
 Fait voler la gloire chantée  
 Du vaillant roy Agamemnon,  
 Et de Thetis l'enfant si braue  
 D'vne harmonie douce-graue  
 Immortalize le renom.

Le Thebain, l'excellent Pindare,

*A qui Lyrique on ne compare,  
Chante la louange des Dieux,  
Et orne d'eternelle gloire  
Diuerse Olimpique victoire,  
La celebrant iusques aux cieux.*

*Titire auffi d'æfle dorée,  
Le filz aymé de Citherée  
Fait monter iusqu'au firmament,  
Monstrant à la race future  
Par les vers de son escriture,  
Qu'il estoit rare vaillamment.*

*Le Sulmonois, le docte affable,  
Entonne vn chant incomparable,  
Nous faisant voir maintz beaux secretz,  
Et la maniere nous enseigne  
Pour faire que le cueur ataigne  
La fin des amoureux regretz.*

*Mais moy goutant leur excellance,  
D'vne humble-douce violence,  
Chante le pris de voz vertus,  
Sauoir & prudence diuine,  
Avec la grauité benigne  
Dont le Ciel les a reueftus.*

*N'estimant ma fortune moindre,  
Lors que mes vers vous viendront ioindre*

*Si vous daignez les accepter,  
Et c'est pourquoy d'humble maniere  
Ilz sortent d'obscure taniere,  
Pour à voz yeux se presenter.*

*Heureuse Muse, heureuse lyre,  
Qui tel suget osez eslire,  
Sur l'enroué de vostre son,  
Puis qu'il ne dedaigne ma ryme,  
Ains la void, la prend & l'estime,  
Se delectant en ma chanson.*

*Ainsi le Dieu qui pour partage  
Eut la marine en heritage,  
Se contante autant du Merlant  
Que Stilpon humblement luy donne,  
Que des beufz qu'un plus riche ordonne,  
Sur son autel les immolant.*

## A CASTIANIRE.

**M**IGNONNE sus qu'on me deuore  
Avec ces baisers doucement,  
Et ces yeux beaux excellamment,  
Que mon cueur idolatre adore.

*Que maintenant mon coul ie sente*

*Enlassé de voz belles mains,  
Renforçant d'amorce recente,  
Voz apastz chaudement humains.*

*Si femme à droit iamais se vante  
D'auoir vn amy plus ardent,  
Ne me soit onque mignardant  
Ceste gaillardise allechante.*

*Si foy iamais fut assurée,  
Constante à tout euenement,  
La mienne est de grande durée,  
Ferme, & forte eternellement,*

*Tout ce que le Soleil regarde  
S'absente de nous comme luy,  
Mais il reuiet, non pas celuy  
Que le fier trait de la mort darde.*

*Donque ce pendant que la vie  
Soustient icy ces foybles corps,  
Domton la durté de l'enuie  
Par la douceur de noz acords.*

*Chassons l'amertume intraitable  
Du palle soucy qui nous fuyt,  
Trop, & trop tost verrons la nuyt  
Et le fier iuge inexorable.*



Chacun de nous Nimphette domte  
Ces ennuyz trop acoustumez,  
De douze baisers de bon conte,  
De vostre aleine parfumez.

Mile, & mile autres i'en demande,  
Et puis apres autres cinq cens  
De plus embasmez & recens,  
Et donnez d'une ardeur plus grande.

Ne craignons la vieille ialouse,  
Ne son courroux trop inhumain,  
Recommençons, encore douze,  
Faisons la tourmenter en vain.

Ne craignons l'œil prompt de Castaigne,  
Ne son parler riche & facond,  
A noz vouldoirs il correspond,  
En noz delices il se baigne.

Si ie suis sien, il est tout vostre,  
C'est nostre fatale moytié,  
Puis qu'il est donques ainsi nostre,  
Ne luy celons ceste amytié.

Aproche-toy, vien, & i'auance,  
Car de vingt baisers bien contez,  
Mes desirs seront contentez  
Par ma maistresse, en ta presance.

Conte ie te pry, i'en ay quatre,  
 Puis trois fois cinq, & cestuy cy  
 Qui fait à l'egal de l'albatre  
 Mon cueur de tristesse noircy.

C'est peu de cas de la careffe  
 Que ie viens or' de recevoir,  
 L'espere bien t'en faire voir  
 De plus grande delicatesse.

Celuy qui Cassandre decore,  
 Et cil qui l'Oliue depeinct,  
 Ou l'autre qui Melline adore  
 Illustrant l'honneur de son teinct,

Ne goustèrent oncq' en leur ame  
 La saueur d'vn tel traitement,  
 Temperant si doucetttement  
 L'intemperé d'vne grand' flame.

Mais Adieu Castaigne, ie n'ose  
 Plus longuement parler à toy,  
 En cest oeil ie voy quelque chose  
 Qui se courrousse contre moy.

L'entens d'autre part la voix sotte  
 De ce Vulcan iniurieux,  
 Qui de depit trop furieux  
 Contre nous vn charme marmotte.

*N'irriton point sa contenance,  
Ne son baueux croassement,  
Vne autre fois, en son absence  
Nous rirons plus folastrement.*

A MONSEIGNEVR

LE GARDE DES SEAVLX DE FRANCE.

I. B.

O D E.

**D**'o v prouendroit l'exemple & tesmoignage  
Que nous auons de l'insigne vertu,  
Et de l'honneur, dequoy maint personnage  
Aux siecles vieulx fut ceint & reuestu,  
Si le labeur des hommes studieux  
Ne les eust faitz du college des Dieux?

Où seroit or' le Mecene honorable,  
Du Calabrois excellamment prisé,  
Et Cornutus l'Aphrican venerable,  
Par les escritz de Perse eternizé,  
Bref, où seroit le merite opulant  
Du Grec vanté par l'aeugle excellent?

*Le vil-profond du tombeau miserable  
 Enferroit en sa concauité  
 Le vif & cler de leur bruyt admirable  
 Fauorisé de l'immortalité,  
 Sans le sauoir de cet audacieux,  
 Qui l'a rauy pour le monter aux Cieulx,*

*Le decorant d'vne telle richesse,  
 Que de la mort le fier dard rigoureux,  
 L'orgueil du temps, ne du sort la rudesse  
 N'apouriront son bon heur vigoureux:  
 Ains s'espandra par des sentiers diuers,  
 De sa grandeur emplissant l'uniuers.*

*Qu'auendroit il de ta valeur illustre,  
 De ta vertu, de ton loz merité,  
 S'il n'estoit peint avec vn pareil lustre  
 Pour le merquer à la postérité?  
 Le cours des ans (superbe monument)  
 L'assoupiroit indubitablement.*

*Mais le destin & les astres ayables  
 Monstrent desia le contraire assureé,  
 Aparoissans sans repos fauorables  
 A tes desseings d'vn point non mesuré,  
 Et donnent foy de ta ferme grandeur,  
 Par tous les lieux de la basse rondeur.*

*Du Roy des dieux l'immortelle memoire*

*Reluit & court en Crete excellamment,  
Et de sa seur la memorable gloire  
Cartage dit & corne incessamment,  
De Bache aussi les Indes font vn bruyt,  
Qui n'est subget à l'obscur de la nuyt.*

*Mais les François & la fertile France,  
Celebreront, pour plus digne argument,  
L'eternité de ta graue excellance  
Et ton honneur & vertuꝝ seulement,  
Laisant à part toute occupation  
Pour publier telle perfection.*

*Que si le Chœur des neuf doctes compaignes  
M'eust fait tant d'heur de la pouuoir chanter,  
Ces bois, ces prez, ces antres, & compaignes  
S'esmerueillans, la voudroient exalter,  
Tant le doux son de mon Luth flateroit  
L'oreille, & cueur de qui l'escouteroit.*

*Mais ó Phebus ma voix est enrouée,  
I'ay veu les loups en merueilleux monceau,  
Le Rossignol sa musique louée  
Ne degoyfa sur moy dans le berceau,  
Et le troppeau des fillettes du Ciel  
Ne m'a formé dans la bouche le miel,*

*Aussi tel faiz i'abandonne aux espaules  
Du Quercinois, qui n'agueres a fait*

*Dans le pourpris des florissantes Gaules,  
Reuiure Homere en honneur plus parfait,  
C'est luy, c'est luy qui le peult esleuer  
Et dans les Cieulx ta louange graver.*

*Ses traitz dorez, ses inuentions belles,  
Le graue-doux de ses vers accordans,  
Te planteront sur l'eschine des estes  
Dont voleras vne infinité d'ans,  
Non par l'air seul de nostre heureux manoir,  
Mais en tous lieux iusques au climat noir.*

*O l'homme heureux, par qui cil qui le chante  
Eternizant s'immortalise aussi!  
Douce liqueur de la Muse allechante!  
Qui nous rait & nous abreue ainsi,  
En vn seul coup monstrant sa rareté,  
Et de ces deux la singularité.*

*Peult estre vn iour le Dieu aux tresses blondes,  
Seul conducteur des neuf celestes seurs,  
Me monstrera leurs mammelles fecondes,  
Pour en gouster les exquises douceurs,  
Et de cela sucrer le loz & pris  
De tes diuins & solides espritz.*

*Et ie diray si ce bien il m'auance,  
La qualité de ta perfection,  
Mettant parmy que l'age d'or commence*

*De refflorir fouz ta protection,  
Et qu'en ton chef la belle Afrée gist,  
Et prudamment en la Gaule regit.*

*Le foing mordant de la vierge Pandore  
Fut le moyen de son dur parterment,  
Et ta vertu qui le monde decore,  
Fait qu'elle fort du vouldé firmament,  
Abandonnant l'este de Iupiter,  
Pour icy bas entre nous habiter.*

*Je chanteray encor' en toutes places  
L'affable & doux de ta benignité,  
Et le parfait de tes luyfantes graces,  
Rien ne sentans que la diuinité,  
Et n'oubliroy l'excellance & fauoir,  
Dont les haultz Dieuz ont voulu te pouruoir.*

*Et ce pendant, de volonté profonde,  
Je sacre & metz aux fiécles auenir  
Ta Marguerite à nulle autre seconde,  
Presant des Cieulx d'immortel souuénir,  
La decorant d'yn threfor assez fort  
Pour la rauir du pouuoir de la mort.*



## A CASTIANIRE.

**P**UIS que ce trait d'œil enfonce  
 La responce  
 De ce cueur qui s'atendrit,  
 Et que ta douceur humaine,  
 Non ma peine,  
 Mais mon tourment amoindrit :

Puis que ta bouche allechante  
 Ne me chante  
 Qu'une immortelle amytié,  
 Et qu'en tous lieux où me trouues,  
 Tu m'aprouues,  
 Pour ta fatale moytié :

Puis que la vieille felonne,  
 Ne personne,  
 Ne nous peut maintenant voir,  
 Et que ceste heure tant belle  
 Nous apelle  
 Pour noz esbatz emouuoir :

Que tardes-tu ma sucree  
 Cytherée,  
 Que tardes tu de venir,



*Pourquoy Mignarde t'esloignes  
Et ne soignes,  
Ta promesse entretenir ?*

*Defia defia ta languette  
Si doucette  
Deuroit m'auoir apasté,  
Defia la bouchette tienne,  
Sur la mienne,  
Mile plaisirs esclaté.*

*Defia ces flammes iumelles  
Flammes belles  
Qui mon cueur ont afferuy,  
Et ceste douce careffe,  
Flateresse,  
Me deuroient auoir rauy.*

*Vien donc d'une course viste,  
Vien subite,  
Pres de ton heureux Magny,  
C'est icy que les Charites,  
Les merites,  
Et les Muses font leur ny.*

*D'un baiser plein d'ambrosie  
Reffasie  
Ses espritz trop affamez,  
Hors de luy dans toy ilz viuent,*

*Ilz te fuyuent,  
Ardamment enflammez.*

*Ah, ah ! ie te voy Déesse,  
La rudesse  
N'a plus en ton ame lieu,  
Par ta faueur liberalle,  
Ie m'egalle  
Non en vain au plus grand Dieu.*

*Là, Nymphé, ce crespé arrache,  
Qui me cache,  
Le Paradis de mon bien,  
Ces montaignettes plus franches,  
Et plus blanches,  
Que le marbre Parien.*

*Oste encor' ce gaë qui cæuure  
Le chef d'euure  
De Nature nompareil,  
Et ces pompes que tu dresse  
Sur ces tresses  
Qui font honteux le Soleil.*

*Folastrons, & n'ayon crainte  
De l'atainte  
Des enuieux mesdisans,  
Ie despité leurs morsures,*

*Leurs blessures,  
Et leurs feuz les plus cuyfans.*

*Plus à nous blasmer s'amusent,  
Plus ilz ysent  
De menasses contre nous,  
Plus nous deuons, ma folastre,  
Nous esbatre  
Renforçant noz ieux si doux.*

*Redreßons les escarmouches  
De noz bouches,  
De noz bras, & de noz yeux,  
En baisers, en acolades,  
En æillades,  
Mutinez à qui mieux mieux.*

*La fin de guerre si douce  
Ne repouffe  
De nous le contantement,  
Ains de ses douceurs arrache,  
Ce qui fache  
Noz cueurs plus amerement.*



A MONSEIGNEVR  
DE SAINT CHERON.

## ODE.

Qui sera celle, doctes seurs,  
Qu'enfanta iadis Mnemofine,  
Qui m'eslargira les douceurs  
De vostre fontaine diuine?  
Qui d'entre vous tant à prifer  
Vouldra tant me fauoriser,  
Entonant si graue ma lyre  
Qu'vn graue chant i'en puisse dire?

Si ie n'ay iamais honoré  
Que l'honneur saint qui vous honore,  
Si ie n'ay iamais decoré  
Que la vertu qui vous decore,  
Vous inuquant toutes les fois  
Que i'ay haussé ma basse voix,  
Ornant la beauté qui me lime,  
Tant plus ardamment ie l'estime.

Et si vous n'auetz reietté  
D'acommoder à ma cadanse,

*Ceste mignarde gaieté,  
Dont vous usez en vostre danse,  
Guidez moy or' chaste troupeau  
Sur le verd émaillé coupeau,  
Où Phebus souuent vous recrée,  
Pour gouter ceste onde sacrée,*

*Donnez au tourment de mon cueur  
Castianire quelque treue,  
N'empeschant que ceste liqueur  
Mes espritz alterez abreuue,  
C'est par là que vostre nom beau  
Dedaigne & ne craint le tombeau,  
Arraché de sa creuse panse,  
Par mes vers, veufz de recompense.*

*Celuy veux chanter (si ie puis)  
Qui deuant moy vous a chantée,  
Non enflammé comme ie suis  
D'une aspre ardeur inusitée,  
Mais en reuelant les secretz  
De l'aveugle (clarté des Grecz)  
Et sonnans apres luy la guerre,  
Qui de son bruyt emplit la terre.*

*C'est luy qui plaignit doctement  
Ce grand Dauphin qui reuit ore,  
Le regretant si tristement,  
Si delicatement encore,*

Qu'à l'enuiron de luy les bois  
 Allechez du son de sa voix  
 S'assemblerent tous pesle-meste,  
 Pour ouyr tant douce querelle.

Puis dressant son vol merueilleux  
 Iusques au ciel, chanta la chasse,  
 Où du sanglier trop orgueilleux  
 Il dit la deffaitte non basse,  
 Consacrant au siecle auenir  
 De ce grand Roy le souuenir,  
 Le dy ce Roy dont la prudence  
 Flambe en eternelle euidance.

Mais dequoy sert mon deuiser,  
 Puis que la France ne resonne  
 Et ne veult qu'immortaliser  
 Le bruit de si rare personne?  
 l'en diray plus en me taisant,  
 Que si le contraire faisant  
 Je m'efforçois sa gloire poindre  
 Et ne fut possible la ioindre.

Estrener pourtant ie le veux,  
 Ce nouuel an d'vn nouuel hinne,  
 C'est le seul Dieu de tous mes vœux,  
 Le second harpeur de Corinne,  
 Inspire moy Muse, & me faiç  
 Suffisant à porter ce faiç,

*Et de ton miel sucre ententiue  
Le ton de ma parolle viue.*

*Dieu te gard (Prelat) ie te voy,  
A ma chançon preste l'oreille,  
Ie veux ainfi que ie le doy  
Sonner ton los plein de merueille,  
Ce que la vigne est à l'ormeau,  
Et la verdure en vn rameau,  
Ou les clers ruyffeaux à la préé  
De mile couleurs diaprée.*

*Cela du moins est ta vertu,  
Non à moy seul, mais à la France,  
Qui as destruit & combatu  
Le superbe monstre ignorance,  
Faisant par ton sauoir encor  
Renaistre ce beau siecle d'or,  
Où plus brilloient les estincelles  
De la fureur des neuf Pucelles.*

*Toy seul en nostre nation  
Fuz le premier qui les fit luyre,  
Digne pour ta perfection,  
De seul les guider & conduire,  
Faisant flamboyer iusqu'icy  
L'heur immortel de ton Quercy,  
De qui l'honneur & gloire expresse  
Pour toy seul s'egale à la Grece,*

*Il ne t'apporte des presans  
 Telz que l'Arabie les liure,  
 Car ilz s'en vont avec' les ans,  
 Et ne peuuent longuement viure,  
 Mais les vers aux grands adressez  
 Viuent s'ilz sont bien caresez,  
 Maugré le temps qui n'a puissance  
 De mordre sur leur excellance.*

*Les dons offertz au duc (vanté  
 Par ton grand immortal Homere)  
 Ne le pouuoient rendre exempté  
 Du fier trait de la mort amere,  
 Et sans celuy qui l'a loué,  
 Il ne seroit point auoué,  
 En ce beau siecle auquel nous sommes,  
 Au premier reng de tous les hommes.*

*Lors que Ceres repeuflera  
 De cheueux les larges campagnes,  
 Et que Zephire souflera  
 Sur les verdissantes montaignes,  
 Et que d'vn constant changement,  
 Toute la terre entierement  
 On pourra voir teinte, & couuerte,  
 De mainte fleur vermeille, ou verte,*

*Quand les petitz iazardz oyseaux  
 Referont leur nid sur maint arbre,*



Et qu'on verra les cleres eaux  
 Delaisser leur forme de marbre,  
 Et les Satyres retourner  
 Parmi les forestz seiourner,  
 Recommançans l'aspre poursuyte  
 Des Nymphes, promptes à la fuyte,

Quand la vierge seur du Soleil,  
 Rassemblera ses Oreades  
 Qui nonchalantes du sommeil  
 Donnent aux Cerfz mille algarades,  
 Et qu'on les verra s'agenfer,  
 Pour toutes ensemble danser,  
 Au bord, & bruyt d'vne fontaine  
 Qui roulera parmy la pleine,

Et quand Progné retournera  
 Pour chanter l'offence passée,  
 Alors l'yuer nous monstrera  
 Le but de sa route glacée,  
 Alors le printemps nouuellet  
 Parera d'vn teint verdelet  
 Maint arbre que l'Autonne priue  
 De sa couleur gaye, & naïue.

Alors aussi la guarison,  
 Qu'en ce temps prochain on t'asseure,  
 Te gettera de la prison  
 Où d'ennuy tu sens la morsure,

Ton Maumont d'Esculape enfant,  
 Le mignon du Dieu triomphant  
 Qui chante des Dieux à la table,  
 L'a dit & le tient veritable.

O temps heureux extremement !  
 O saison douceuse, & belle !  
 Veuille Dieu qu'eternellement  
 De ton bon heur il soit nouvelle,  
 Quand à moy ie dresse vn autel,  
 Pour le consacrer immortel,  
 Où ta louange est ordonnée.  
 Sur les autres temps de l'année.

Puissent à iamais les œilletz  
 Que conceuras avec l'Aurore,  
 Conseruer leurs teinctz vermeilletz,  
 Maugré cela qui les deuore,  
 Puissent tes roses, & tes liz,  
 Delaissez à terre ou cueilliz,  
 Auoir tousiours painte leur face  
 D'vne couleur qui ne s'efface.

Puisse le sourcy refroigné  
 De cil qui brandit le tonnerre,  
 Et le fier bras embesoigné  
 Du ialoux du Dieu de la guerre,  
 L'vn du tout se rasserener,  
 L'autre Sicile abandonner,

*Si bien que ta saison ne sente  
L'effort de leur force puissante.*

*Puissent encor' l'Aube du iour,  
Zephire, & la doucette Flore,  
Dresser avec toy leur seiour  
Quand plus la terre se colore,  
Puisse le Soleil radieux,  
Puissent les Astres, & les Dieux  
Et des elemens la discorde  
Fauoriser ceste concorde.*

*Mais repren, Muse, il en est temps,  
Repren, ton arc, fleches, & trouffe,  
Ne voy-tu pas les escoutans  
Tous enyurez de ta voix douce?  
C'est trop chanté pour vne fois,  
Il fault mignonne que tu sois  
Vn peu desormais plus modeste  
A borner ta chançon celeste.*

*Tu prens le ton trop & trop hault,  
Retiron nous, & qu'on l'abaisse,  
Et doucement, ainsi qu'il fault,  
Chante le bel oeil qui me blesse,  
Voicy Castianire amener  
Les Graces, pour nous estrener,  
La voici ia desia qui gette  
Contre mon cueur vne sagette.*

*Adieu Prelat, ie ne sçauois  
 Demeurer plus en ta presence,  
 Trop agité ie rougirois,  
 Ou pallirois en contenance,  
 Ma guerriere veult s'apaïser,  
 Et vient expres pour me baiser,  
 Bouchant de sa languette molle  
 Tous les conduitz de ma parolle.*

A CASTIANIRE.

**M***A Vertu reluyfante  
 Comme vne estoille au Ciel,  
 D'vne façon cuyfante  
 M'a fait gouster son fiel,  
 Me monstrant en vigueur  
 Sa feuere rigueur.*

*Ceste manne amiable,  
 Dont païstre me souloit,  
 Qui dans moy miserable  
 Si doucement couloit,  
 Ne se doit plus nommer  
 Que reagal amer.*

*La fortune enuieuse  
 Fit que ie la fachay,*

*Et qu'une ire outrageuse,  
De son sein i'arrachay,  
Mais i'en fais à present  
Le payement cuyfant,*

*N'ayant plus moyen ore  
De voir ceste beauté,  
Ne ces beaux yeux encore  
Qui de la liberté  
Me sceurent deueftir  
Pour serf me conuertir.*

*Ma Muse ne compasse  
Ore vers, ne chanson,  
Qui n'aye froide grace,  
Et plus triste le son,  
Et qui ne monstre à l'oeil  
Ma douleur, & mon dueil.*

*Ma lyre ne resonne  
Que soupirs trop frequentz,  
Et dessus ie ne sonne  
Que sanglotz subsequens,  
Les larmes & ennuyz  
Que i'ay toutes les nuitz.*

*Ma voix rien ne prononce  
Que doloieux propos,  
A quoy me fait responce*

*L'effroyable Atropòs,  
C'est elle seulement  
Qui m'oyt iournellement.*

*C'est celle noire Parque,  
Qui me veult faire entrer  
Dedans l'auare barque,  
Tachant me depestrer  
De ce reth ysurpé,  
Où suis enuelopé.*

*Souffrirez vous Déesse  
Ce rude euenement,  
Vouldrez vous ma maistresse,  
Que si cruëlement  
Ie finisse mon cours,  
A faute de secours?*

*Helas ! c'est de vous seule  
Que depend le pouuoir,  
De m'oster de la gueule  
De l'Orque hideux à voir,  
Ayez donques pitié  
De ma ferme amytié.*

*De bon cueur ie vous offre  
Le plus singulier bien,  
Qui soit ore en mon coffre,  
Sans qui ie ne puis rien,*

---

*Je vous en fais le don  
Pour obtenir pardon.*

*Si l'offence commise  
Par vn sort rigoureux  
Merite estre remise  
Pour estre douloureux,  
Ferme me puis tenir  
Ma requeste obtenir.*

*Car mon ame est tant pleine  
Et mon esprit aussi,  
De languissante peine  
Et de rongean soucy,  
Que craindre ne me fault  
Que soit à ce deffault.*

*Ayez donques enuie,  
Ma fatale Vertu,  
Me conseruer en vie,  
Et me voir deuestu  
De cest acoustrement  
Estoffé de tourment.*



---

 AV SEIGNEVR

MICHEL DE GYVÉS

Sur la mort d'un gentilhomme François  
docte entre les plus fauans.

ODE PASTORALE.

**S**i iamais l'instable fortune  
T'aparut en rien importune,  
Pour te faire aumoins langoureux,  
C'est à ce coup qu'elle s'auance,  
De te darder son inconstance,  
Par un defastre malheureux.

Faisant de sa fureur extreme  
Maint gay pasteur, dolent, & blesme  
Par vne forte occasion,  
Et sans cesser en ce riuage  
Plorer, & plaindre le dommage  
Qui nous met en confusion.

De tous les Bergers l'excellance  
Regreton, car de sa presance



*Sommes priuez par le moyen  
De la fiere mort intraitable,  
Qui par sa rigueur indomtable,  
Ne daigneroit espargner rien.*

*C'estoit luy par qui florissoit,  
L'honneur de nous, qu'il remplissoit  
D'immortalité bien ornée,  
Et par qui noz parcz, & troupeaux,  
Aparoissoient & bons & beaux  
Toutes les saisons de l'année.*

*Par qui aussi nous a esté  
Soigneusement manifesté  
De nostre Bergerie heureuse  
L'admirable & diuin secret,  
Qui fait augmenter le regret  
De ceste perte auantureuse.*

*Et qui seul par sa rareté  
Confite en singularité,  
Decoroit trop mieux les campagnes,  
Quand honorer il les daignoit  
Du son, duquel il enseignoit  
Les plus parfaitz en ces montaignes :*

*Que les fleurs doucement sentans,  
De quoy l'Aurore, & le printemps  
En la ieune saison emailent*

*Le manteau verdissant des prez,  
Tant soient ilz gais & diaprez,  
De couleurs qui point ne deffaillent.*

*Helas plorons incessamment,  
Voyans ce rude auancement,  
Par qui noz Muses sont esteintes,  
Noz Lauriers du tout dessechez,  
Et de leurs places arrachez  
Par l'oraige de ses ateintes.*

*Nostre Parnasse est ruyné,  
Par vn tour de mort obstiné,  
Le dy de mort trop depiteuse,  
Contre qui, Bergers, il conuient  
Entonner la saison qui vient,  
Vne chançon iniurieuse.*

*Qu'il n'y ait donc Pasteur si fort  
Fauorit du muable sort,  
Qui ne sospire, & qui ne pleure,  
Voyant la cuyfante douleur,  
Qui nous vient rair la couleur  
Du triste visaige à ceste heure.*

*Et que des peuplées forestz  
Les accords sont tous éplorez,  
Et presque muettes, & gourdes,  
Et les montaignes & vallées,*

*Par ces angoisses reuelées,  
Entierement venuës sourdes.*

*Echo qui respondre souloit  
A la douceur qui distilloit  
De sa rauissante faconde,  
Va solitaire par ces bois,  
Et par ces desers les plus coiç,  
Sans qu'à personne elle responde.*

*A peine peuuent sauouer  
Noç bestes le doulx pasturer  
Qu'elles font parmy les preries,  
Ains de leurs piedz sales-fangeux,  
Troublent par despit courageux  
Les belles fontaines cheries.*

*Et mesmes se sentans tarir  
Le laict, ne daignent secourir  
Et substanter leurs petitç fans  
Qui les suyuent en toute place,  
Tant la soif les presse & menace  
De ses martires estoufans.*

*Toute chose tombe en ruyne,  
Nostre esperance se termine,  
La consolation est morte,  
Et sur les arbres les oyseaux,  
Et les poyssons dedans les eaux  
En font vne complainte forte.*

Lamenton nous autres aussi  
 Et bien que le rongean soucy  
 Nous liure vn assault admirable,  
 Ne laissons à faire vn autel  
 Couuert d'amaranthe immortel,  
 Pour le rendre plus memorable.

Autour duquel bien enleué  
 En lettres d'or sera graué,  
 Par vn excellent artifice,  
 Pour recorder à tout berger,  
 De soigneusement se ranger  
 Y faire le deu sacrifice :

CY GIST LE CORPS TANT ACOMPLY,  
 QUI FVT EN SON VIVANT REMPLY  
 D'AVTANT DE VERTVZ, ET DE GRACES  
 DE PIETE DE DIVIN SAVOIR,  
 QVE LE CIEL EN POVROIT POVROIR  
 HOMME DE CES TERRESTRES PLACES.

Nous y viendrons l'an douze fois,  
 En celebrant à pleine voix  
 La gloire & louenge de luy,  
 Et nostre inestimable perte,  
 Nostre destresse trop aperte,  
 Nostre douleur, & nostre ennuy.

Après de grand' deuotion

*Y ferons vne oblation,  
Epdans du vin & du lait,  
Et maintes odorantes fleurs,  
Sacrifiens (les yeulx en pleurs)  
Vn tout blanc & tendre aignelet.*

*Et si apres la sepulture,  
Les ames heureuses ont cure  
Des choses de ce monde bas,  
Luy qui est ores des celestes  
Bien que noz chansons soient agrestes,  
En dedain ne les mettra pas.*

## A CASTIANIRE

Courrouffée.

ODE.

**T**ous les regretz & les tourmens  
Qui furent onques en ce monde,  
Ne tous les ennuyz vehemens  
Qui causent destresse profonde,  
Ne toutes les auersitez,  
Na toutes les necessitez  
Dont les ames sont tourmentées,

*S'on cede place à la raison,  
Doiuent auoir comparaiſon  
A mes angoiſſes augmentées.*

*L'œil qui daignoit me contanter,  
Et qui premier me ſceut ataindre,  
Ie voy (helas) ore abſanter,  
Sans vouloir mon ardeur eſteindre,  
Ce doux propos qui me ſaouloit  
De la liqueur qui diſtilloit  
En ſa reſonance plus douce,  
Me laiſſe à preſant affamé,  
Et d'vn depit trop animé  
Contre moy craintif ſe courrouce.*

*Ah! deteſtable cruauté  
De la ſaiſon qui m'eſt contraire,  
Et qui me cache la beauté  
Pour mon repos tant neceſſaire,  
Où ſont maintenant ces oeilletz,  
Ceſt or, & ces lix vermeilletz,  
Ces rubiz, ces perles, ces roſes,  
Ces doux baiſers, ces doux apaſtz,  
Ces traitemens, & ces repas,  
Et ces mille doucettes choſes?*

*Infortuné me fut le iour,  
Et plus malheureuſe la place,  
En laquelle en peu de ſeiour*

*l'irritay sa diuine grace,  
 Malheureuse l'occasion,  
 D'où vint la persuasion  
 Qui me rendoit dolent & blesme;  
 Puis que par là ie n'ay plus part  
 En ce beau celeste regard  
 Qui me combloit d'vn heur extreme.*

*Malheureux moy, & mes espritz  
 Et mon triste cueur miserable,  
 Si iamais ie les voy surpris  
 D'autre beauté plus desirable,  
 Malheureuse celle clarté  
 Qui me croistra la liberté,  
 Tant ie suis en prison heureuse  
 Aigre-doucement retenu,  
 Et d'vn espoir entretenu  
 Qui fait ma peine doucereuse.*

*Tant qu'Apollon éclairera  
 A ceste grande masse ronde,  
 Et que le ciel l'enserrera,  
 Ou que Tethis dedans son onde,  
 Receura les fleuves coulans  
 Dedans son large sein roulans,  
 Ceste Vertu sera trouuée  
 Dans mes espritz, & dans mon cueur  
 Tant elle y fut d'Amour vainqueur,  
 Profondement mise & grauée.*

*Courez donc mes vers d'un grand train  
 Deuers ma terrestre Déesse,  
 Mais guidez si bien votre frain,  
 Que trop hardi ne vous cognoisse,  
 Dites-luy : nous sommes icy  
 Essayans d'obtenir mercy  
 Pour vostre Esperance certaine,  
 Qui par angoisseuse douleur,  
 Vit demy mort, & sans couleur,  
 Tant il est plein d'estrange peine.*

AV SEIGNEVR

DE CHAMBRVN

Lion Iamet.

ODE.

**C'**EST à ce coup ma Muse aymable,  
 Qu'il fault aparoir estimable,  
 Sortant du tenebreux sejour,  
 Et rompre l'endormy silence  
 Pour aller voir vne excellance  
 Qui embellit tout nostre iour.



J'ay l'estomac, le cueur, les veines  
 D'une liqueur boillante pleines,  
 Ardant de chanter le deuoir,  
 Et consacrer à la memoire  
 Les vertuz, l'honneur, & la gloire  
 D'un Lion comblé de fauoir.

Iadis sur les nerfz de ma lyre  
 Je souloy fredonner, & dire  
 Le pris du diuin Quercinois,  
 Qui fait par maint translaté liure  
 L'aeugle Grec viure, & reuiure  
 En ce monde plus de cent fois.

Mais or' ie veux qu'elle resonne  
 La grace d'une autre personne,  
 Chantant si hault son nom, & bruyt,  
 Que le temps n'y puisse rien mordre,  
 Ny mes lyens rompre ou destordre  
 L'enuie obscure de la nuit.

Les antiquitez tant prisées,  
 De noz siecles fauorisées,  
 Par leur orgueil elabouré,  
 N'ataindront, si mes vers ont grace,  
 L'immortalité que i'embrasse  
 Pour rendre iamet honoré.

Car l'eternité plus louïable

Est mon entreprise auoüable,  
 Et ie ne desfire pas mieux  
 Qu'avecques ma lyre dorée,  
 De mes doigtz mignardz adorée,  
 Le colloquer au reng des Dieux.

Qu'ay-ie dit ! ó la sotte chose  
 Que ie sens dans mon ame enclose !  
 Veux ie honorer le mesme honneur,  
 Et donner mon peu de richesse  
 A celuy qui en a largesse,  
 S'en monstrant liberal donneur ?

Vn autre chemin me fault prendre,  
 Car ie ne veux tant entreprendre,  
 Foible & petit me cognoissant,  
 Pour suporter si grosse charge,  
 Grande assez pour l'eschine large  
 D'Athlas souz le ciel gemissant.

Le meilleur est que peu i'en die,  
 Pour ne monstrer abastardie  
 La grandeur de sa rareté,  
 Que tachant le chanter encore,  
 Soiller le bien qui le decore  
 Et le bruyt qu'il a merité.

## A CASTIANIRE

La voyant palle & triste.

ODE.

**Q**VELZ ennuy, *quelques*  
 Jours ou nuitz  
 T'osent ma mignonne ioudre,  
 Pour ton miel,  
 De leur fiel  
 Ainsi felonement oindre?

Ta couleur  
 De valeur,  
 N'est plus celle de l'Aurore,  
 Et ton teint  
 Chaste & saint,  
 Blesmissant se descolore :

Tout pareil  
 Au vermeil  
 Que la pluye laue, & buigne,  
 Et qui naist,  
 Pur, & net,  
 Dans le sein d'yne campagne.

Et ces yeulx,  
Que les Dieux  
Béans comme moy adorent,  
Et ce port,  
Tant accort,  
Que tous les hommes honorent :

Ne vont tant  
Surmontant  
Les fiertez des plus rebelles,  
Que souloient,  
Quand vouloient,  
De leurs excellances belles.

O malheur !  
O douleur !  
O trop dommageable perte !  
O vous cieulx,  
Curieux  
De sa tristesse soufferte !

Deformais,  
Je prometꝝ  
De chanter en toute place,  
Et voz ieux  
Outrageux,  
Et l'aigreur de ma disgrâce.

Ce pendant,

*Atendant*  
*Que ta purité ie vange,*  
*Par des vers.*  
*Descouuers*  
*En l'œuure de ta louange :*

*Chasse au loing*  
*Et le soing,*  
*Et la destresse mutine,*  
*Qui te suyt,*  
*Et te nuyt,*  
*Et te pallit, & chagrine.*

*Trop à temps*  
*Ton printemps,*  
*Tes doux ans, & ta ieunesse,*  
*Passeront,*  
*Et seront*  
*Talonnez de la vieillesse.*

*Et pour mieux*  
*L'enuieux,*  
*Et ton angouisse destruyre,*  
*Et au pas*  
*Du trespas,*  
*Et l'vn, & l'autre conduyre :*

*Vien soudain,*  
*Comme vn dain*

*Après sa craintive mere,  
 Apaiser  
 D'un baiser  
 L'ire de ma peine amere.*

*Ça donc' vien,  
 Je suis tien,  
 Rien ne veux qui ne te plaise,  
 Cinq fois trois,  
 Quinze fois,  
 Doucement, douce me baise.*

*Tout d'un fil  
 Quinze mil  
 D'autres baisers me deliure.  
 C'est l'honneur  
 Du bonheur  
 Qui me fait mourir & viure.*

*Bref, autant  
 Baisottant  
 Me sois tu Nymphete douce,  
 Que de flotz  
 Sont descloz  
 Lors que la mer se courrouffe.*

*Et encor'  
 Autant qu'or'  
 L'ay de pensers en mon ame,*

Et de ventz  
 Se fuyuans,  
 Souflans, esuentans ma flame :

De sablons  
 Roulans blondz  
 Souz les ondes de Pactole,  
 Et de faictz  
 Imparfaietz  
 Depuis l'vn à l'autre pole :

De flambeaux,  
 Clers, & beaux,  
 Luyfans la nuit plus seraine,  
 Et d'apastz  
 Delicatiz,  
 Aux douceurs de ton aleine.

A ton coul  
 Blanc, & moul,  
 Je me pandray, transy d'aise,  
 Toy au mien  
 Te soustien,  
 R'alumant la morte braize.

Enlassez,  
 Embrassez,  
 Nous domterons la mort noire,  
 Et ce dueil

*Au cercueil  
Enuoyrons à nostre gloire*

*Folastrons,  
Et n'entrons  
Si pensifz en resuerie,  
Noz esbatz  
Mettent bas  
L'orgueil de la facherie.*

*Par ainfi  
Ton soucy,  
Nous rendrons deffait, & blesme,  
Et l'es moy,  
Qui sur moy  
Darde sa rigueur extreme.*

*Et ton teinct,  
Qui s'esteinct,  
Par l'ennuy qui te renglace,  
Sera veu  
D'un doux feu  
Renflammé dedans ta face.*

*Et ces yeux  
Gracieux,  
Reprendront leur vertu sainte,  
Et ce port,  
Sur le fort  
Aura la victoire ateinte.*



Moy heureux,  
 Amoureux,  
 Te seruiray toute heureuse,  
 En espoir  
 De te voir  
 Egallement amoureuse.

## BLASON D'VN BOUQUET

Que luy donna sa Castianire.

**D**IVERS blasons, maints beaux espritz  
 Nous ont fait voir par leurs escritz,  
 Mais d'vn bouquet i'ayme l'honneur,  
 Et en veux estre blasonneur.  
 I'en veux rithmer, i'en veux escrire  
 Et tant à sa louange dire  
 Qu'après le temps il soit encor'  
 Aussi verdoyant qu'il est or',  
 Par la vertu de celle là  
 Qui cueilly & composé l'a.

Bouquet donc excellamment beau  
 Pour qui tirer en vn tableau  
 Deuroit ores Apelle viure,  
 Ou bien pour le grauer en cuyure  
 Lyfipe graueur renommé.

*Bouquet de senteurs embasmé  
 Plus que la plus douce boëtte  
 D'ambre, de musc, & de ciuette,  
 Qui iamais nous fut amenée  
 De l'Arabie fortunée,  
 Et encore plus que les rozes  
 En may par l'Aurore descloses.*

*Bouquet digne d'estre chanté,  
 Bouquet digne d'estre vanté  
 Soit sur le luth, ou sur la lyre,  
 Bouquet digne sujet d'estlire  
 Non seulement de moy, ainçois  
 De ce grand Pindare François.*

*Bouquet mignard, fade bouquet,  
 Bouquet plus verd qu'vn perroquet,  
 Plus blanc que n'est vn Cigne, ensemble  
 Plus violet que ne ressemble  
 Estre tel le violet mesme,  
 Bouquet meritant diadesme,  
 D'estre honoré, d'estre prisé,  
 Et de moy plus fauorisé  
 Que present, tant soit il parfait  
 Qui me pourroit onc estre fait.*

*Bouquet plus riche, & plus aymable  
 Que ceste perle inestimable,  
 De quoy la royne Egiptienne*

*Demonstra l'excellance sienne :*  
*Voire la pierre exquisite, & rare*  
*Dont Eriphile trop auare*  
*Enseigna son dolent espoux.*

*Bouquet plus sauoureux, & doux*  
*Que n'est le Cinamome Indique,*  
*Et plus que n'est le miel d'Attique,*  
*Ou la plus plaisante liqueur*  
*Dont on peult arrozer vn cueur.*

*Bouquet, digne presant d'vn Dieu,*  
*Dont vn soucy tient le milieu,*  
*Enuironné d'vne pensée*  
*A la diuinité dressée.*

*Beau Bouquet estraint, & lyé*  
*D'vn fil de soye delyé,*  
*Ce me semble gris de couleur,*  
*Mais de trop plus grande valeur,*  
*Mis en tel lieu pour demonstrance*  
*De quelque courtoyse esperance.*  
*O bien heureux le personnage,*  
*Qui est empraint dans le courage*  
*De ceste excellente Carite,*  
*Qui tant de louange merite,*  
*Et qui pourra gouster ou voir*  
*Ce qui viendra de cest espoir!*

*Bouquet compassé proprement,*

Voire presque diuinement,  
 Par les doigtz albastrins de celle  
 Qui toutes les Dames excelle :  
 Et qui des fois demy douzaine  
 L'a parfumé de son aleine  
 Pour le rendre plus odorant.

Bouquet qui oste en le fleurant  
 Mon ame d'où elle est assise,  
 Puis la remet dont il l'a prise  
 Par vn admirable secret,  
 Ah que i'aurois vn grand regret  
 Si celle qui l'a composé  
 Ne l'auoit vne fois baisé !  
 Toutesfois il est impossible,  
 Veu sa beauté presque indicible,  
 Et dequoy mon cueur qui pretend,  
 Est plus satisfait & content.

Amphion domteur de la nuict,  
 Assembla du delicat bruit  
 De sa lyre tant amoureuse,  
 La grande quantité pierreuse,  
 Dont Thebes fut depuis fondée,  
 Et Madame recommandée  
 A fait vn bel amas de fleurs  
 Toutes de diuerses couleurs,  
 Qui feront par le moyen d'elle  
 Mon heur & ma gloire eternelle.

*Aussi i'ay telle affection  
De chanter sa perfection,  
Que mesmes le siecle auenir  
S'en daignera bien souuenir.*

*Bouquet poupin, Bouquet fardé  
Et meritant d'estre gardé,  
Tant pour sa valeur desirable,  
Que pour le respect admirable,  
De celle qui me l'a donné  
Ainsi proprement ordonné.*

*Bouquet que ie baisotte, & taste,  
Que i'amadouë, que ie flate,  
Que ie rebaise, & que ie touche  
Au lieu de celle dans ma couche,  
Laquelle a peu tant dessus moy  
Qu'elle a gagné moy & ma foy.*

*Bouquet suffisant pour esteindre  
La fureur dont Mars se fait craindre,  
Et ayant la force & vigueur  
De faire flechir la rigueur,  
Et d'adoucir le plus amer.*

*Bouquet plus digne d'estimer  
Que le tumbeau elabouré,  
Dequoy Mausole est honoré,  
Voire le tresor le plus grand*

Qui dedans l'Affrique se prend.  
 Ah si la Royne de Carthage  
 Eust peu auoir tant d'auantage,  
 Que d'en recouurer vn pareil,  
 Nonobstant le grand apareil  
 Qu'Enée fit, il l'eust gardé  
 De partir, au moins retardé  
 Pour vn long temps, & elle aussi  
 Ne se fust pas forfaite ainsi.

#### A CASTIANIRE

Luy presentant vn liure.

#### ODE

**A**LLEZ papier bien heureux,  
 Gouster le miel sauoureux  
 De ma Maïstresse diuine,  
 Qui me tient l'ame, & le cueur  
 En l'aigre-douce liqueur  
 De sa cruaulté benigne.

Prosternez vous humblement  
 Et dites succinctement  
 L'amytié que ie luy porte,  
 Qui excède sans mentir

Tout ce qui se peult sentir  
D'yne amour louable & forte.

Dites encor que les ans,  
Ne l'orgueil des ventz nuyfans,  
Ne la rudesse imployable,  
De l'or qui fille noz yeux,  
Ne le sort ambicieux,  
Ne la mort impitoyable,

N'effaceront le portrait  
Qu'engraua son doux atrait  
Dans l'immortel de mon ame,  
Et le desir imprimé  
D'estre seruant estimé  
D'yne si gentile dame.

Dites encor que mes vers  
Darderont par l'vniuers  
Le bruyt de ses vertuꝝ rares,  
Qui desia, desia s'entend  
Sur ma lyre, le chantant  
Iusqu'au climat des Barbares :

Et que mon extreme ardeur  
Cherche l'exquise froideur  
De sa pitié liberalle,  
Pour esteindre le tourment  
Trop seuer, & vehement  
Me brillant sans interualle.

*Dites que ma liberté  
S'obscurcit à la clarté  
De ses estoilles iumelles,  
Et que ma constante foy  
N'obtempere qu'à la loy  
De l'archer empanné d'alles.*

*Tenez papier bien heureux  
Tous les propos amoureux,  
A ma mignarde amourette,  
En reuanche du bon-heur,  
Du thresor, & de l'honneur  
Que captif, ie vous apreste.*

*Et ie seray fortuné  
Plus que personnage né,  
Si d'vne volonté bonne  
On vous escoute, & vous prend  
Parce que d'vn vouloir grand  
Ie vous presante, & vous donne.*

#### CHANT DV DESEPERÉ.

*S*<sub>1</sub> *de l'oyseau en Cillene adoré  
l'auois aquis le chant tant honoré,  
Si cent palaiç en cent bouches i'auois*



Ou si de bronze ou fer estoit ma voix,  
 Mes yeux parlans, mon estomac de cuyure,  
 Et destiné d'eternellement viure,  
 Si mes propos ressembloient à torrentz,  
 S'ilz ressembloient à gros fleuves courans,  
 Voire egalloient le sucre & le doux miel,  
 Ou les accordz, & les chansons du Ciel,  
 Ià toutesfois n'auroy-ie le pouuoir  
 De reciter le terrible deuoir,  
 Que fait le sort de me gaster & poindre,  
 Et ses effetz redoutables me ioindre:  
 Non tant s'en fault, exprimer les ennuyz  
 Et les tourmens qui les iours & les nuitz  
 De mon seiour en l'obscur de ce monde  
 Paissent mon cueur d'amertume profonde.

D'yn pié leger, d'yne course soudaine  
 Le dueil me suyt, me trauaille, & pourmeine,  
 Et d'yn lent pas d'acointance subite  
 Soucy me guide, & avec moy habite  
 Douleur, tristesse, & desespoirs frequentz  
 Et tous les maux qui leur sont subsequenz.

O moy heureux, & plus que fortuné  
 Quatre ou cinq fois, si ne fusse onques né,  
 Veu que le iour propre auquel ie nasquiz,  
 Rien que trauaux & peines ie n'aquis.  
 Et depuis (las) à la droite mesure  
 Que ie suis creu, la maligne auanture,

Et le destin le plus à detester  
Seul est venu dessus moy arrester.

Quelle planette ou celeste influence  
Ay ie offensée? Est ce la penitence  
Des lourdz erreurs par mes peres commis?  
Ou les souhaitz de mes grans ennemys,  
Dequoy l'effect par volonté diuine  
Si rudement me combat & ruyne?

Suis ie forty de la race de Cée?  
Ou de celuy dont l'eschine est froissée,  
Et qui vomit par les yeux & la gueule  
Le feu cruël dequoy Etne se brulle?  
Suis-ie parent de celuy dont arrache  
Vn fier oyseau le poumon qu'il remache?  
Ou de celuy qui par sa faulte grande  
Multiplia des loups famiz la bande?  
Serois-ie encor des aliez Germains,  
Ou parenté du Geant à cent mains  
Espouantant les Dieux, qui Iupiter  
D'vn zelle ardant tachoient precipiter?

Je n'ay les lieux sacrez & coronez  
Par vn dedaing ou despit profanez.  
Je n'ay soillé d'vn courage outrageux,  
Avec les pieds, ou les souliers fangeux  
Les clers ruyssaux, & fontaines courantes,  
Où le trauail & les peines mourantes  
De mainte Nimphe & Déesse s'alente.

Je ne vy onc la Deesse excellante,  
 Qui le chasseur en beste transforma.  
 Je ne vy onc le Dieu qui s'enflamma  
 Du feu d'Amour, rauissant la pucelle  
 Qui dedaignoit l'amoureuse estincelle.  
 Je ne crain point, & ne pers le repos  
 Par le moyen de la noire Atropos :  
 Et voluntiers qui ne crainct sa tourmente  
 N'a iamais paour de chose vehemente.  
 Je ne viz onc le celeste visage  
 Ne le corps nu de la guerriere sage,  
 Car i'en seroy beaucoup plus à prifer :  
 Tirefias pouuoit prophetiser  
 Des que le sort voulut qu'heureusement  
 Il l'aperceust sans nul acoustrement.

O pauvre moy tant malheureux tenu !  
 Que si grand bien ne m'est-il auenu,  
 l'eusse preueu le soucy belliqueur,  
 Et le tourment qui me ronge le cueur,  
 Et inuenté peult estre quelque tour  
 Pour les renger au fugitif destour.

O moy chetif ! ó moy plus qu'incensé,  
 A la raison de ce mal auancé !  
 Je n'ay recours, ie n'ai contentement,  
 Je n'ay repos, secours, esbatement,  
 Ou si i'en ay, c'est (ó bons dieux) si peu  
 Que ie n'en suis satisfait ne repeu.

Le iour, la nuit, le soir, & le matin,  
 Le sort cruël se plait en son butin,  
 Et sans cesser me poursuyt, & me poingt  
 De l'aiguillon d'un trop dangereux poinct.  
 C'est l'alambic, où s'escoule, & distile  
 L'humeur de moy necessaire & vile,  
 C'est l'instrument au son duquel s'apaise  
 Tout mon plaisir, tout mon bien, & mon ayse,  
 Et qui la nuit par son bruit trop amer,  
 Garde mes yeuz de se clorre & fermer.

Si tôt le iour ne commence à paroistre  
 Que de cent lieux ie sens en moy renaistre  
 Vne langueur, & soucy tres mordant.  
 Si tôt aussi ne court en l'Occident  
 Le cler Titan, que d'autres cent costez  
 Aigres tormens ne me soient aprestez  
 Pour augmenter le nombre miserable  
 De mon malheur sur tout autre admirable.

Chantez mes vers la fortune amyable  
 Des enfans que mort impitoyable  
 Oste & rait de ce monde peruers  
 Des leur berceau, pour les tormens diuers  
 Qui eulx viuans se viendroient presenter,  
 Et qu'il faudroit souffrir & supporter.

Et vous ò Dieux qui tenez des humains  
 L'heur & malheur en voz diuines mains,

Et qui voyez leur fraude & purite,  
 Acablez moy, si ie l'ay merité,  
 Ou n'endurez que plus auant ie souffre  
 L'orage esmeu dans ce dangereux gouffre:  
 Ains guerdonnez ma fiere auersité,  
 Et mes trauaux, d'vne felicité  
 Par qui celuy qui gourmande ma vie,  
 Meure soudain d'extremité d'enuie.

AV SEIGNEVR

IAN DE MAVMONT.

ODE.

**D**e quel regret cognoy-ie sans cesser  
 Ton cueur remply, tes espritz, & ton ame?  
 Quel desplaisir tes entrailles entame?  
 Et quel ennuy te vient ore offencer?

Tu as à toute heure,  
 L'œil triste qui pleure,  
 Et l'estomac cloz,  
 Qui iamais ne s'ouure,  
 Que l'ær n'en recouure  
 Soupirs, & sanglotz.

*Est-ce le Ciel, ou les Astres luyfans,  
 Ou le hazard de l'instable Fortune,  
 Est ce Eolus, ou le pere Neptune,  
 Ou le fier tems, qui te sont si nuyfans?*

*Cesse de te plaindre,  
 Et t'essayé à peindre  
 Ton teint pallissant  
 D'yne couleur viue,  
 Qui l'Aurore suyue,  
 D'vn train rougissant.*

*Car ton malheur, & ton defastre aussi,  
 Ne sont si grans comme tu les presumes:  
 L'ardant ennuy, duquel tu te consumes,  
 N'est de raison tant peu soit eclerci.*

*Si la bonté grande  
 De la sainte bande  
 Des Dieux tout voyans,  
 Maintenant te priue  
 Du bien qui deriue  
 Des espritz oyans:*

*Le Ciel benin aussi t'a decoré  
 De ses tresors, & d'yne main non chiche  
 T'a fait ça bas prodigalement riche  
 Pour supporter l'accidant préparé,*

Soit en la science,  
Ou l'experience,  
Les plus à priser :  
Ou bien en la haute  
Vertu sage, & caulte,  
Pour temporiser.

Et d'abondant il t'a conduit aux lieux,  
Où tu as veu ceste gente Carite,  
Qui tant d'honneur, & louange merite,  
Par ses beautez, citoyennes des Cieux.

Heureuse Nature,  
Telle creature  
Daignant faire voir,  
Et le ciel auare,  
Si chose tant rare  
Pretend de rauoir.

Elle a si bien eueillé tes espritz,  
Qu'assoupiſſoit ta fortune profonde,  
Qu'ilz se feront entendre par le monde,  
Par l'excellent de quelque œuure entrepris :

Voy donques & pense  
Quelle recompense,  
Te donnent les dieux :  
Pour l'instable perte

*Qu'as faite & soufferte  
Du pis de ton mieux.*

*Lequel eut mis son occupation  
Aux vains honneurs de ceste terre basse  
Taschant auoir parmy ce grant espace  
Quelque degré de reputation.*

*Ou pour chercher ore  
Du sein de l'Aurore  
Iusques à Thetis  
Les choses antiques  
Façons & reliques  
Des palais batis.*

A GVILLAVME TRVGVET.

SONET.

**E**N ce pendant que la rage des Loupꝝ  
Ronge ton cuer de sa lime endantée,  
Et que l'obget d'vne amour indomté  
Paist tes espritꝝ du nectar le plus doux,

*Voy mon TRVGVET les paisibles courroux  
Qui me font or' vn dolent Promethée,  
Or' vn Tantale, ores celuy Panthée  
Qui void au ciel vn soleil plus que nous.*



---

*Voy les, Truguet, car de ces larmes miennes  
Tu peulx tarir la fontaine des tiennes,  
Tant la douceur flate icy les lisans.*

*Toufiours le ciel ne nous darde son ire,  
Si pour esbat veulx mes nombres eslire,  
De r'esgaier ilz seront suffisans.*



THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO THE PRESENT TIME  
BY NATHANIEL BENTLEY

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO THE PRESENT TIME  
BY NATHANIEL BENTLEY



THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO THE PRESENT TIME  
BY NATHANIEL BENTLEY



## APPENDICE.

---

OLIVIER DE MAGNY,

AV LECTEUR,

**A**MY lecteur, i'ay tant estimé singulieres & rares les ceuvres de monseigneur & maistre, que ie t'ay mises à la fin de ce liuret qu'il m'a semblé n'auoir autre moyen plus expediant, pour illustrer & donner quelque faueur aux miennes, que de les acompagner de perfection tant excellante. Ce sont entre autres choses des chapitres d'amour à la façon des Italiens, qu'il a faitz il a desia long temps, & qu'il tenoit au fond d'un coffre entre les papiers, dont il fait le moins de cas. Toutesfois ayant trouué moyen de les recueillir, & les ayant apres communiquées à quelques vns de mes amys, ilz m'ont tant assureé de leur singularité & ie les ay tellement cogneuës dignes de voir, & de re-

commandation que i'ay bienuoulu t'en faire part, pour te faire entendre par mesme moyen, que ie te les montre fans qu'il en soit auerty, & entierement à son deffeu, m'asseurant bien qu'il ne l'eust iamais permis, pour ne les estimer, que des moindres choses, qu'il ayt iamais escrites. Je remetx à ton iugement, ce qu'elles vallent & combien on peult esperer de bien de personnage tant docte & parfait, t'auifant pour faire fin que si ie cognoi qu'il ne soit trop déplaisant de la hardieffe que i'ay prinse en les faisant imprimer, ie te feray voir en bref de telles & si diuines choses de luy, qu'il est peu d'hommes de sçauoir qui ne les admirent, tant s'en fault qu'elles ne meritent la faueur & l'immortalité que presque elles ont acquise des leur naissance se faisans voir fans estre veuës, par la renommée de leur Autheur.

Adieu.



## OLIVIER DE MAGNY

A MARC ANTOINE DE MVRET.

## SONET.

**N**E la clarté du quart Dieu de noz cieux,  
Ne de sa seur la lumiere cornuë,  
Ne les flambeaux de la troupe mèneü,  
Luyfans espars au theatre des Dieux,

D'vn si beau feu n'esclairont à noz yeux,  
Que la splendeur de ta vertu chenuë,  
Vertu du Ciel expres en toy venuë  
Pour deuancer le temps iniurieux.

Aussi le Choeur des neuf doctes pucelles  
Orne ton chef d'vn ordre d'estincelles,  
Que les fiers ans esteindre ne pourront,

Non les aguetz de l'ingrate Fortuné,  
Ains sur les feux des astres de la Lune,  
Et de Phebus, brillantes demourront.



## LVY MESMES

A son liure.

## SONET.

**D**v train poudreux de ta course subite,  
 Ou d'un tel vol qu'on ne puisse egaller,  
 Va liure mien, gallope, ou trenche l'air,  
 Cornant par tout les loix de mon merite.

*Aux plus lointains monstre à nud ma Carite,  
 Braue suiet de ton riche parler,  
 Et la fureur qui me vint affoller,  
 Si que rauy, temps & mort ie dépite.*

*Salel, Muret, Nauieres, & Maumont,  
 Qui à lons traitz beurent au double mont,  
 De la docte eau que les feurs nous debondent,*

*Puissent ainsi te voir songneusement,  
 Tant qu'au grand bruyt de leur saint iugement,  
 Antres, prez, bois, & riuages respondent.*





## TABLE.

	Pages
AVERTISSEMENT .....	v
NOTICE .....	xi

### PIÈCES LIMINAIRES.

La Castianire d'Oliuier de Magny. Au lecteur. . .	2
Εἰς Καστιάνειραν Ὀλιβαρίου. Ἰω. Αὐράτου . . . . .	3
A Monfeigneur de Saint Cheron & de Saint Sanfon Conseiller & Aumosnier ordinaire de la Royme. . .	4
Estienne Iodelle parisien. Ode. . . . .	7
Luy mesme à Magny, distique mesuré . . . . .	10
Pierre de Ronfard Vandomois à Oliuier de Magny. Sonet. . . . .	10
Ian Antoine de Baïf. . . . .	11
Marc Antoine de Muret. Sonet . . . . .	12
A la Castianire d'Oliuier de Magny, par Est. de Nauieres . . . . .	13
Hexastique françois, par le conte d'Alfinois. . . .	14

	Pages
Remy Belleau .....	14
Claude Gruget .....	15
Cl. Colet champenois. Sonet .....	16
Ian de Castaigne bourdelois. Sonet .....	17
Sonetz .....	19
ODES.	
Au Seigneur Pierre de Paschal .....	89
Au Seigneur Raoul Aligre .....	95
Au Seigneur Ian de Castaigne Bourdelois .....	97
A Castianire.	
<i>Et quoi Nimphe que i'adore</i> .....	101
A Monseigneur de Saint-Cheron.	
<i>Tant plus la chose est malaysée</i> .....	108
A Castianire.	
<i>Mignonne sus qu'on me deuore</i> .....	111
A Monseigneur le Garde des Seaulx de France.	
I. B. ....	115
A Castianire.	
<i>Puisque ce trait d'oeil enfonce</i> .....	126
A Monseigneur de Saint Cheron.	
<i>Qui sera celle, doctes seurs</i> .....	124
A Castianire.	
<i>Ma Vertu reluyfante</i> .....	132
Au Seigneur Michel de Giuès, sur la mort d'un gentilhomme françois docte entre les plus sauans .....	136
A Castianire courrouffée . . . . .	141



	Pages
Au Seigneur de Chambrun, Lion Iamet . . . . .	144
A Castianire la voyant palle & triste . . . . .	147
Blafon d'un Bouquet que luy donna sa Castianire.	153
A Castianire luy presentant vn liure . . . . .	158
Chant du defesperé . . . . .	160
Au Seigneur Ian de Maumont . . . . .	165
A Guillaume Truguet. Sonet . . . . .	168
Appendice . . . . .	171



1801  
 1802  
 1803  
 1804  
 1805  
 1806  
 1807  
 1808  
 1809  
 1810  
 1811  
 1812  
 1813  
 1814  
 1815  
 1816  
 1817  
 1818  
 1819  
 1820  
 1821  
 1822  
 1823  
 1824  
 1825  
 1826  
 1827  
 1828  
 1829  
 1830  
 1831  
 1832  
 1833  
 1834  
 1835  
 1836  
 1837  
 1838  
 1839  
 1840  
 1841  
 1842  
 1843  
 1844  
 1845  
 1846  
 1847  
 1848  
 1849  
 1850  
 1851  
 1852  
 1853  
 1854  
 1855  
 1856  
 1857  
 1858  
 1859  
 1860  
 1861  
 1862  
 1863  
 1864  
 1865  
 1866  
 1867  
 1868  
 1869  
 1870  
 1871  
 1872  
 1873  
 1874  
 1875  
 1876  
 1877  
 1878  
 1879  
 1880  
 1881  
 1882  
 1883  
 1884  
 1885  
 1886  
 1887  
 1888  
 1889  
 1890  
 1891  
 1892  
 1893  
 1894  
 1895  
 1896  
 1897  
 1898  
 1899  
 1900







## BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.  
Chaque volume : 5 fr. & 7 fr. 50.

- 
- Les Contes de POGGE*, traduits par M. RISTELHUBER.  
1 volume (épuisé).
- FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle Fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction & notes par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).
- Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées*, recueillies & publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol. (épuisé).
- Les Gayetez d'OLIVIER DE MAGNY*, avec notice par E. COURBET, 1 vol. (épuisé).
- Les Contes & Facéties d'ARLOTIO*, avec introduction & notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (épuisé).
- Le Cymbalum mundi* par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice & notes par F. FRANK, 1 vol. (épuisé).
- L'Élite des Contes du SIEUR D'OUVILLE*, avec une notice & des notes par M. RISTELHUBER, 1 vol. (épuisé).
- Les Vaux de Vire de JEAN LE HOUX*, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poète avec une introduction & des notes par ARMAND GASTÉ. 1 vol. (épuisé).
- 
- Les Serées de GUILLAUME BOUCHET*, avec notice & index par ROYBET. 5 vol. Chaque volume. . . . . 7 50  
(*Les quatre premiers volumes sont en vente.*)
- Les Dialogues de TAHUREAU*, avec notice & index, par F. CONSCIENCE. 1 volume. . . . . 7 50
- Les Quatrains de PIBRAC*, avec notice & notes par J. CLARETIE & E. COURBET. 1 vol. . . . . 7 50
- Les Souspirs d'OLIVIER DE MAGNY*, texte original avec notice par E. COURBET. 1 vol. . . . . 5 "
- Les Odes d'OLIVIER DE MAGNY*, 2 vol. . . . . 10 "
- Les Comptes du monde aduenturieux*, avec des notes, par FÉLIX FRANK. 2 vol.; chaque volume. . . . . 7 50
- Les Nouveaux Satyres d'ANGOT L'ÉPERONNIÈRE*, avec une notice et des notes par M. PROSPER BLANCHEMAIN. 1 vol. . . . . 7 50
- La Satyre Ménippée*, avec une notice et des notes, par ÉDOUARD TRICOTEL. 2 vol.; chaque volume. . . . . 7 50  
(*Le tome premier est en vente.*)
- Les Propos rustiques de NOEL DU FAIL*, avec des notes par M. ARTHUR DE LA BORDERIE, 1 vol. . . . . 7 50

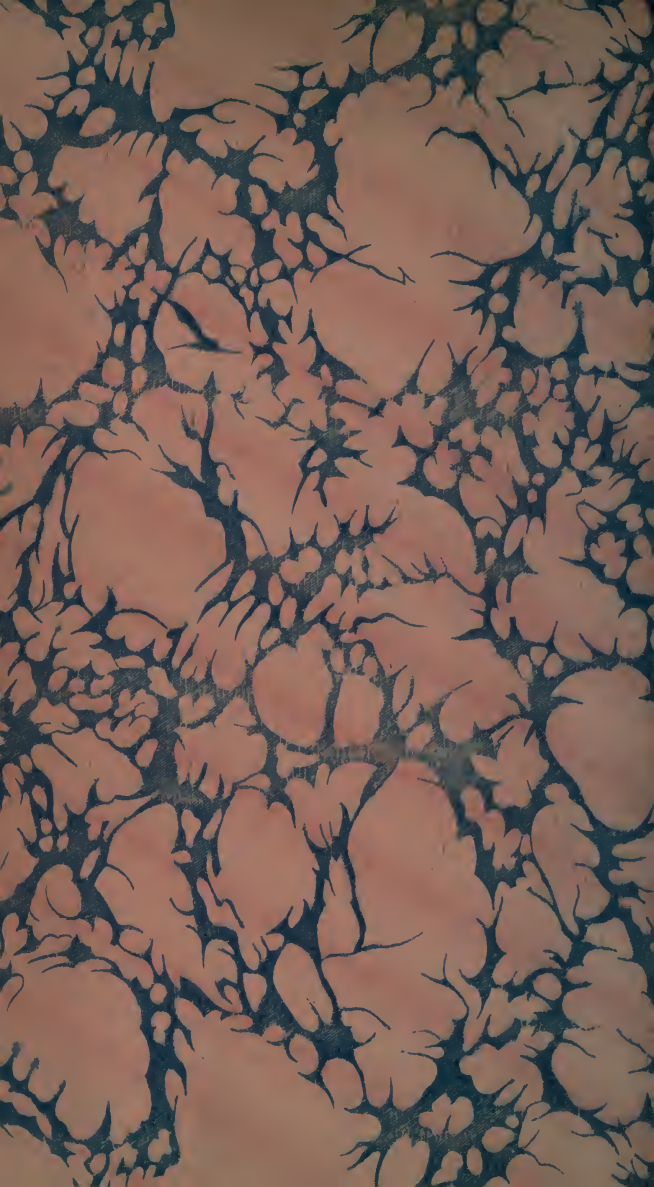
Il est tiré quelques exemplaires de cette collection sur papier de Chine, au prix de 25 fr. le volume.











PQ  
1629  
M3A66  
1878

Magny, Olivier de  
Les armours

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

